



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

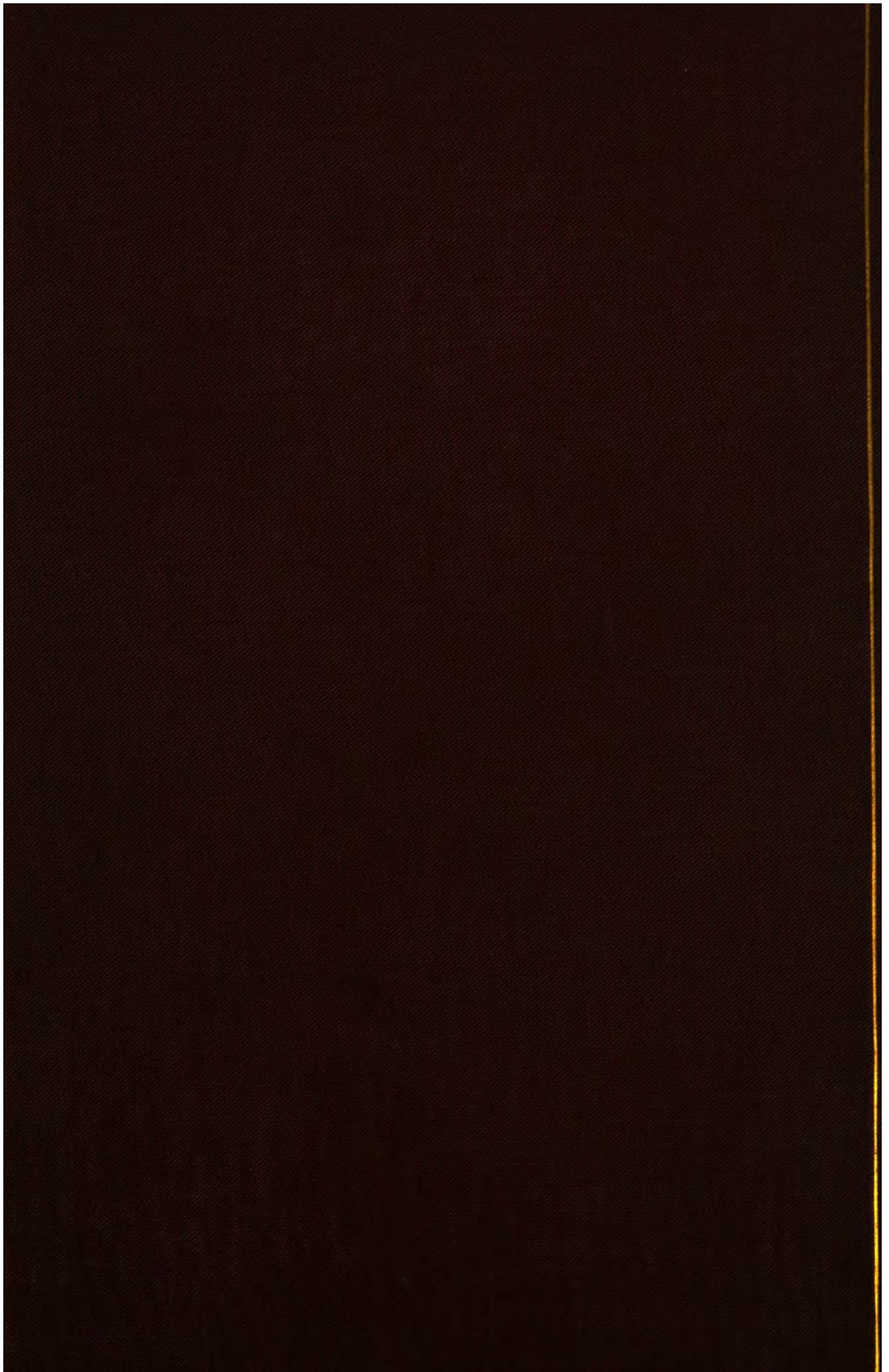
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





TNR.43511  
~~H/W 9552 A.4~~









Théâtre inédit



DU MÊME AUTEUR :

*Amicis.*

*Petits Poèmes.*

*Francine.*

*Penseroso.*



TOUS DROITS RÉSERVÉS.

ÉDOUARD GRENIER

~~~~~

# Théâtre inédit

—

*LA FIANCÉE DE L'ANGE — MÉTELLA*

*CÉDRIC XXIII*

*PROLOGUE DE JULIEN L'APOSTAT*



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

27-31, passage Choiseul, 27-31

—  
1889



## AVANT-PROPOS



*Les trois pièces qui sont réunies dans ce volume ont été composées à différentes époques; les deux premières remontent même à plus de vingt ans. Mais comme elles ressemblent fort peu à celles que l'on joue à présent, j'ai pensé que, précisément à cause de leur âge, elles auraient peut-être un certain air de nouveauté.*

*On se demandera sans doute pourquoi, au lieu de les faire lire, je n'ai pas tenté de les faire représenter.*

*Hélas! je l'ai essayé; pas pour la première, la Fiancée de l'Ange, qui ne peut guère, il me semble, aborder la scène sans scandale et sans froisser des sentiments que je respecte infiniment; ni pour la troisième, qui est trop politique et n'a évidemment rien d'assez dramatique pour tenter cette aventure. Mais je l'ai essayé pour Métella, pièce antique et en vers, que j'ai cachée entre mes deux gros drames en prose, comme on met une fraise entre deux feuilles de chou. Pour celle-là, je l'avouerai, j'ai eu l'ambition de la scène et l'illusion d'être joué. Voici l'histoire : Me défiant de mes forces, je la fis lire à deux de nos maîtres experts*

*du théâtre moderne. Le premier me dit rondement, avec la franchise d'un vieil ami : C'est bien, mais tu n'as pas le style dramatique. Le second me conseilla de reprendre mon sujet. Fondez vos trois actes en un seul, me dit-il, le Théâtre-Français acceptera plus facilement une pièce en un acte, surtout d'un débutant. J'obéis; je remis Métella sur l'enclume, je la condensai en un acte, je demandai et j'obtins une lecture du comité de la Comédie française; je lus et je fus refusé.*

*A quelque temps de là, dans le silence du cabinet, à tête reposée, je relus mon acte condensé, et je le jugeai comme le comité : la pièce était décidément mauvaise, et très inférieure aux trois actes primitifs. Je la jetai au feu et rendis ma confiance à ma première Métella. C'est celle que j'imprime aujourd'hui avec ses défauts et ses qualités — si qualités il y a.*

*Pour terminer ces confidences, j'ajouterai que j'aurais pu joindre à ces trois pièces une quatrième — oserai-je l'avouer? — une vraie tragédie en vers, Annibal à Capoue ! Mais j'ai su me borner : j'ai sacrifié Annibal; il ne verra pas le jour. J'ai eu trop peur d'alourdir encore ce volume et d'épouvanter le lecteur; j'espère qu'il me saura gré de cette attention.*

E. G.



# LA FIANCÉE DE L'ANGE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

## PERSONNAGES

ANTONIO, riche marchand florentin, établi à Smyrne; 40 ans  
(habillé à la turque).

PAGOL SALVIATI, son cousin; 27 ans.

EPHRAIM, juif; 50 ans.

AZAEL, son neveu; 25 ans.

SEMÉIA, sa fille; 15 ans.

SARAH, nourrice de Séméïa.

HAKEM, jeune cafedji.

FERIK, portefaix.

CAVAS et HAMMALS.

*La scène est à Smyrne, XVI<sup>e</sup> siècle.*

# LA FIANCÉE DE L'ANGE

---

## ACTE PREMIER

---

Le théâtre représente une place publique. A droite, un café turc sous une treille. — A gauche, une petite maison basse, avec un toit en terrasse. — Au fond, la ville et le port.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

ANTONIO, PAGOL.

ANTONIO.

Si nous nous arrêtons un peu, qu'en dis-tu, mon cher Pagol ? — Tiens, voilà justement un café.

PAGOL.

Es-tu donc déjà fatigué ? Eh bien, asseyons-nous là, sous ce berceau de vigne. Demande des pipes et du café ; repose-toi et causons.

ANTONIO.

Vraiment, je n'en serai pas fâché. Car, depuis dix ans que j'ai quitté Florence pour m'établir ici, je n'ai pas



souvenir d'avoir fait autant de pas dans les rues de Smyrne. Il frappe dans ses mains, le cafedji paraît.

Comment t'appelles-tu ?

LE CAFEDJI.

Hakem, pour vous servir, seigneur.

ANTONIO.

Eh bien, Hakem, donne-nous des pipes et du café.

Hakem sort.

Ah ! mon cher Pagol, on voit bien qu'il y a huit jours à peine que tu es en Orient. Tu te sens encore de ton Europe, et de son activité malade. Tu connaîtras ici la volupté du repos ; tu y apprendras que le souverain bonheur est de rester les bras croisés, — et les jambes aussi. (Il s'assied à la turque.) Allons, fais comme moi.

PAGOL, s'asseyant.

Bah ! on a le temps de se reposer quand on est mort. La vie est faite pour l'action. Quant à moi, je crois que si j'ai des jambes, c'est pour courir après ce que j'aime, et des bras, c'est pour l'étreindre sur ma poitrine.

ANTONIO.

Cours donc, si tu veux, après le bonheur. Moi je préfère attendre qu'il passe devant ma porte : j'ai mes idées là-dessus.

Hakem apporte les pipes et le café.

Tu connais ma maison, Hakem ?

HAKEM.

Qui ne connaît à Smyrne la demeure du seigneur Antonio ?

ANTONIO.

Va dire que si on avait besoin de moi, l'on me trouvera ici. Cours, voilà pour ta peine.

Il lui jette une pièce d'argent; Hakem sort.

PAGOL.

Moi aussi, morbleu ! j'ai mes idées sur le bonheur, et elles ne ressemblent guère aux tiennes, mon bon Antonio. Je ne crois pas à ces bonheurs tout faits qui se promènent devant les gens et leur demandent humblement l'hospitalité. D'ailleurs, je n'en voudrais pas. Il n'y a que l'inconnu, l'inaccessible qui me tente. C'est la recherche, la lutte qu'il me faut. J'aime le voyage et non le but ; je préfère la chasse à la capture, et la plus mince gazelle qui fuit devant moi fait bien mieux mon affaire que le plus terrible des lions empaillés. Tiens, on me donnerait la plus belle perle du monde que j'en ferais fi : je veux la découvrir moi-même, dussé-je aller la pêcher au fond de la mer !

ANTONIO.

Prends garde ! le meilleur plongeur peut rester en chemin, et trouver la mort au beau milieu de l'aventure.

PAGOL.

Eh bien ! la mort, c'est encore l'inconnu, le plus grand même ! N'est-ce pas la porte qui ouvre sur un monde nouveau ?

ANTONIO.

Grand merci ! je ne suis pas si curieux. Je ne ferais

pas un pas pour y regarder de plus près, même par le trou de la serrure. Qu'est-ce qui te presse tant ? Ne sommes-nous pas sûrs d'aller tous nous casser le nez à cette porte-là ? Dieu sait bien ce qu'il fait ; nous n'avons pas besoin de nous en mêler. Moi, j'aime par-dessus tout la tranquillité et le silence. Me donner le plus de plaisir en me donnant le moins de peine, voilà mon rêve, et je l'ai presque réalisé dans ce pays-ci. Le calme, la simplicité de la vie, la bonne foi dans les affaires, pas de droits à exercer ni de devoirs à remplir, la vie murée, le harem. En vérité, je crois que j'étais né musulman !

PAGOL.

Bon Dieu ! qui croirait que nos mères étaient sœurs ? Et est-ce donc le même sang qui coule dans nos veines ? Le mien a besoin de bruit et d'agitation. L'émotion m'est nécessaire comme l'air que je respire. Je ne vis que dans la passion et son atmosphère de feu. Il faut que ma pensée soit occupée au dehors, et m'emporte dans un tourbillon. Comme ces liqueurs trop ardentes qui font éclater le cristal où on les renferme, mon âme briserait mon corps si je cherchais à la contenir. C'est un prisonnier trop fort que Dieu m'a donné là à garder, et j'aime mieux lui remettre la clef des champs, que de le voir, comme Samson, ébranler les murs de son cachot et s'abîmer sous les débris.

ANTONIO.

Cher Pagol, tu as trouvé sans y songer le pays qu'il faut pour te calmer. Ici, on n'a pas l'emploi de cette

exubérance de vie ; l'âme s'endort dans une vague somnolence. Tu apprendras à jouir au jour le jour, à notre manière, sans bouger, tout simplement, tout bêtement, si tu veux, et tu seras étonné un beau matin de te trouver heureux sans savoir pourquoi, rien qu'en respirant cet air frais de la mer et en regardant la fumée de ton chibouk s'évanouir dans le ciel bleu.

PAGOL.

Ma foi, je commence à en douter. — Ecoute, mon bon Antonio, je vais te faire ma confession entière, au risque de te contrister un peu. Il y a deux mois, quand le Médicis m'exila de Florence, je sortis de la ville au hasard. Le tyran, en m'ôtant ma patrie, m'avait laissé ma fortune, et par conséquent ma liberté, du moins une liberté, celle de choisir le lieu de mon exil. Je ne suis pas un mélancolique, un rêveur. Cependant, quand la tour du Palais-Vieux disparut derrière les montagnes, j'éprouvai un serrement de cœur et j'arrêtai mon cheval. Le monde est ouvert devant moi, me dis-je avec amertume, où irai-je ? — Alors ta pensée me revint comme un souvenir d'enfance et de la première amitié : Antonio est à Smyrne, allons le retrouver ! Je m'embarquai à Pise ; j'arrivai ici, je t'ai revu. Avec quel bonheur, ai-je besoin de te le dire ?

ANTONIO, se levant pour l'embrasser.

Et moi donc ! — Tu es toute ma famille, toute ma patrie, mon cher Pagol ! Ah ! l'homme a beau se déraciner, prendre d'autres habits et d'autres habitudes, il reste le même au fond de l'âme.

PAGOL.

En venant te retrouver, je ne satisfaisais pas seulement un désir de mon cœur, mais aussi un impérieux besoin de mon esprit ; je réalisais un de ces rêves qui vous poursuivent depuis l'enfance. L'Orient ! Voir ce pays de féeries, dont j'avais lu ou entendu tant de merveilles !

ANTONIO.

Ah ! ah ! et tu trouves tes rêves dépassés par la réalité. Toutes les choses vraiment grandes font cet effet-là.

PAGOL.

Pas du tout, mon ami, je te l'avouerais, ton Orient m'ennuie ; la terre, la mer, le ciel, les étoiles, tout cela n'est pas plus beau qu'en Italie ; d'ailleurs, je ne suis pas un poète, pour passer mon temps à regarder ces choses-là. Ce qui m'intéresse, c'est l'homme, c'est le spectacle de sa vie, c'est la foule, c'est cette lutte incessante contre le hasard, le flux et le reflux des événements qu'on appelle la destinée, surtout ce contact de toutes les heures avec l'homme, et, vive Dieu ! avec la femme aussi. Mais ici, dans ton Orient, la vie est un sommeil, c'est le pays de l'opium ; pas de bruit, pas de mouvement, ni chants, ni sérénades ; des maisons sans fenêtres, des rues sans passants, point de promenades, pas même d'arbres, — si ce n'est dans les cimetières ; — quelques fumeurs accroupis dans l'ombre d'un bazar, quelques femmes empaquetées jusqu'aux yeux, et se traînant dans leurs éternelles babouches jaunes : voilà tout ce qu'on

voit. Le reste se cache derrière ces grandes murailles aveugles, qu'on ose appeler des maisons, et auprès desquelles nos prisons seraient la gaieté même. En vérité, j'aimerais autant le désert.

ANTONIO.

Tu t'y feras. Ce pauvre Orient n'est pas si noir que tu le peins. Tu verras qu'heureusement la femme existe ici, comme partout, et que ce pays peut avoir son charme tout comme un autre. Tu y resteras avec moi, je t'y laisserai ma fortune et mes affaires, ou bien nous retournerons ensemble à Florence quand ton exil sera fini, à ton choix. Tu es toute ma famille, et puisque je t'ai retrouvé, nous finirons nos jours ensemble, si tu veux bien le permettre.

HAKEM, revenant.

Seigneur, voici une lettre pour vous. On vous attend au port; un vaisseau vient d'y arriver.

ANTONIO.

C'est bien. (A Pagol) Je te laisse un instant. Achève ton chibouk, je reviens sans tarder.

## SCÈNE II.

PAGOL, HAKEM.

PAGOL, seul.

Ce brave Antonio! c'est la bonté même, mais il s'est bien engourdi dans son Orient. Il a beau dire, j'aurai de

la peine à m'y faire. Un pays où l'on ne voit que des femmes voilées !

O nuits de Florence et de Venise ! où êtes-vous ? Femmes de l'Occident, vous qui avez des regards et un sourire, vous qui ne voilez vos formes légères que pour mieux les faire deviner, vous qui portez la paix de nos cœurs dans un pli de votre vêtement, où êtes-vous ? Car vous seules vous êtes la grâce, la beauté, le désir ; vous seules vous êtes la femme !

Séméia paraît sur la terrasse de la maison d'Ephraïm, pose une guirlande, regarde le ciel, puis disparaît lentement.

Dieu du ciel ! qu'ai-je vu ? Est-ce une illusion de mes sens, un fantôme créé par mon imagination ? Jamais je n'ai vu beauté pareille. Holà ! Hakem, Hakem ! Je veux savoir si je rêve tout éveillé. Hakem, viendras-tu donc ?

HAKEM.

Que désirez-vous, seigneur ?

PAGOL.

Là, sur cette terrasse, je viens de voir une jeune fille, qui est-elle ?

HAKEM.

C'est sans doute la fille du juif Ephraïm. Cette maison lui appartient.

PAGOL.

La connais-tu ?

HAKEM.

Je l'ai vue quelquefois comme vous venez de l'apercevoir, quand elle vient respirer le frais sur cette terrasse,

ou encore quand elle sort pour aller au bain, accompagnée de sa vieille nourrice.

PAGOL.

Et où est cette vieille ? La connais-tu ? Peux-tu la faire venir ici ou me faire parler avec elle ?

HAKEM.

J'essaierai, seigneur. Mais la maison du juif est une forteresse où nul ne peut pénétrer. Il faut l'attendre au passage : elle vient justement de sortir, la vieille nourrice. Je lui dirai votre désir.

PAGOL.

Oui, dis-le-lui, Hakem, et le plus tôt possible. Tiens, voilà pour toi, voilà pour elle aussi. Dis-lui que je veux faire sa fortune. Je ferai aussi la tienne, mon enfant.

HAKEM.

Merci, mille fois merci, seigneur. Je lui dirai tout ce que vous voudrez.

PAGOL.

N'est-ce pas ? tu le lui diras. — Et son nom ? Sais-tu son nom ?

HAKEM.

Le nom de la vieille ?

PAGOL.

Eh ! non, celui de la jeune fille.

HAKEM.

Elle s'appelle Séméia.



PAGOL.

Séméia! Séméia! quel doux nom! Ne reviendra-t-elle pas bientôt sur la terrasse? Y vient-elle souvent?

HAKEM.

Quelquefois le soir, au moment de la prière, avec son père et la vieille Sarah.

PAGOL.

Mais elle y était toute seule, à l'instant même. Qu'est-ce que ces guirlandes qu'elle disposait si gracieusement? Y a-t-il donc une fête chez eux?

HAKEM.

Oui, seigneur. C'est une fête des enfants d'Israël. Depuis des siècles ils attendent leur Messie, et cette nuit est particulièrement consacrée à cette attente. Chaque année on choisit la plus belle fille de la tribu pour recevoir la visite de l'ange. Et toute la nuit elle reste seule, en prières, sur la terrasse de sa maison. Séméia a été choisie cette année sans doute. Vous l'avez vue ce soir qui préparait la tente et les guirlandes sous lesquelles elle va passer la nuit du Messie.

PAGOL.

Ah! si jamais une fille de la terre fut digne d'attirer les regards des anges, c'est toi, toi seule, ô Séméia! Pourquoi ne suis-je qu'un simple mortel? Pourquoi suis-je condamné à ramper sous les murs de ta demeure? Ah! si j'avais des ailes, comme je m'élancerais vers toi pour tomber à tes pieds! C'est moi qui me prosternerai devant

toi, c'est moi qui t'adorerais. Et, s'il ne m'était pas permis de rester à tes côtés sur cette terre, je te prendrais dans mes bras pour t'emporter vers ces étoiles qui seront seules à te contempler cette nuit. Comme je les envie, ces étoiles ! J'envie tout ce qui a le bonheur de t'approcher : l'air de la nuit qui baisera tes cheveux, les voiles qui toucheront ton visage, la poussière que tu fouleras sous tes pieds ! Ah ! malheureux que je suis ! cette pensée me dévore, et j'en mourrai.

HAKEM.

Ne vous tourmentez pas, seigneur. Vous pourrez la voir, l'approcher. Je parlerai à la vieille Sarah.

PAGOL.

Tu lui parleras ? Tu me la feras voir ? Mais quand ?

HAKEM.

Le plus tôt possible. Je vais au-devant d'elle.

PAGOL.

Va, va, et sois béni !

HAKEM.

Voici votre ami qui revient, seigneur.

### SCÈNE III.

PAGOL, ANTONIO.

ANTONIO.

Ah ! ah ! en grande conversation avec Hakem. Et que dit-il de bon ?

PAGOL.

Tout ce qu'on peut me dire de meilleur en ce bas monde : il promet de m'aider dans mes amours.

ANTONIO.

Tes amours ! mais attends au moins que tu en aies.

PAGOL.

O Antonio ! ne ris pas ; oublie tout ce que je t'ai dit il n'y a qu'un instant, et plains-moi. Je suis le plus malheureux des hommes parce que j'en suis le plus éperdument épris. Regarde cette maison, la connais-tu ?

ANTONIO.

Oui, c'est celle du juif Ephraïm.

PAGOL.

Eh bien, il y a là une enfant qui me fera mourir. Je ne l'ai vue qu'un instant, mais cela a suffi. Je veux la revoir, lui parler, lui dire que je l'aime, m'en faire aimer, la posséder à tout prix ; dussé-je brûler cette bicoque et tout Smyrne pour la tenir une seconde dans mes bras.

ANTONIO.

Ah çà, perds-tu la tête ?

PAGOL.

C'est fait ; ne t'inquiète pas.

ANTONIO.

Et depuis quand t'a pris cette frénésie ?

PAGOL.

Depuis que tu m'as quitté. J'étais ici, sous cette vigne, quand, en levant les yeux, j'aperçus là, sur cette terrasse, une jeune fille d'une beauté merveilleuse. Cette fois, la réalité surpassait tous les rêves. Tournée vers l'occident, elle regarda un moment du côté de la mer, l'œil perdu dans l'espace et les bras croisés sur sa poitrine. J'étais pétrifié d'admiration, osant à peine respirer. Quand elle disparut, je m'éveillai et je sentis un vide affreux, comme si mon cœur avait quitté ma poitrine. J'étendis les mains et je n'embrassai que le vide. Depuis ce moment, ma vie lui appartient. Je te le répète, mon ami, il faut que je la revoie, que je lui parle, que je respire son souffle, coûte que coûte ; quand je devrais payer cet instant de ma fortune et de ma vie, il le faut !

ANTONIO.

Te reste-t-il assez de raison pour écouter mes avis et les suivre ?

PAGOL.

Parle toujours.

ANTONIO.

Je ne vois qu'un remède à ton mal : le temps, qui amène l'oubli.

PAGOL.

L'oubli ! plutôt mourir ! Pourquoi me railler ainsi ?

ANTONIO.

Je ne raille pas, Pagol ; écoute-moi. Ton idole est

invisible et inabordable. Tu n'es plus ici à Florence. La vie est murée, et tu pénétrerais plutôt dans la mosquée d'Allah que dans le harem d'un Turc ou dans la maison du plus misérable juif.

PAGOL.

Mais, avec de l'or?

ANTONIO.

Avec de l'or tu auras des esclaves et la plus belle fille de Circassie, voilà tout!

PAGOL.

Eh bien ! si avec l'or, l'amour et les prières, je ne puis l'approcher, il me reste l'audace et la ruse. — Nous verrons.

ANTONIO.

Pas de violence, Pagol, nous ne sommes plus en Europe, te dis-je. Ici, un chrétien est aussi peu de chose qu'un juif. Nous sommes tous des chiens d'infidèles. Rien de plus.

PAGOL.

Que faire donc ? grand Dieu ! Car ce ne sont pas des phrases d'amoureux que je t'ai dites, et tu me fais mourir avec tes objections raisonnables et tranquilles.

ANTONIO.

Allons, assieds-toi, et tâche de te calmer. Je connais le père, je lui ai rendu des services. Si tu as assez d'amour pour vouloir t'exposer au danger certain d'un enlèvement incertain, tu dois avoir assez de courage pour en faire ta femme. Epouse-la.

PAGOL.

Epouser une juive!

ANTONIO.

Si ton amour ne parle pas assez haut pour étouffer la voix des préjugés, ce n'est guère la peine de chercher à te guérir. Et ce dernier remède ne sera pas encore aussi facile que tu le présumes; Ephraïm est un digne enfant d'Abraham; il a tout l'orgueil de sa race.

PAGOL.

L'orgueil de sa race! Tu veux rire!

ANTONIO.

Nullement. Les enfants d'Israël ne sont-ils pas les premiers gentilshommes du monde? et les seuls même dont l'arbre généalogique soit bien en règle? Que diable! il remonte assez haut. — Rappelle-toi la Genèse: *Qui fuit Adam, qui fuit Dei*. C'est tout au plus s'il daignera t'accepter pour son gendre. — Chut! le voici qui sort de sa maison. Laisse-moi sonder le terrain. — Promets-moi d'être calme. Je vais lui parler.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ÉPHRAÏM.

ÉPHRAÏM.

(A part.) Ah! ce chrétien! J'aurais autant aimé à ne pas rencontrer cette face de créancier toujours heureuse et épanouie.



ANTONIO.

Bonjour, Ephraïm. — Comment vont les affaires ?

ÉPHRAÏM.

Mal, seigneur.

ANTONIO.

Toujours mal, c'est entendu. Me prends-tu donc pour le pacha ou le collecteur d'impôts ? On dirait cependant qu'il y a fête chez toi. Ces guirlandes de feuillage sur la terrasse.... Est-ce que tu maries ta fille ?

ÉPHRAÏM.

Non, seigneur Antonio. Nous célébrons une fête de notre religion.

ANTONIO.

Ah ! oui, je sais, une fête où vous attendez le Messie. Certes, ta fille est digne d'un ange. Mais comme je crois peu qu'il en descende un du ciel, même pour ses beaux yeux, tu ferais mieux de songer à la marier sérieusement dans ce bas monde.

ÉPHRAÏM.

Pourquoi me parlez-vous de ma fille ? Vous la connaissez donc ?

ANTONIO.

Ne prends pas un air si défiant, et permets-moi de te parler ainsi librement devant ce jeune seigneur. C'est mon cousin, il arrive de Florence, et il aura peut-être besoin de toi pour ses affaires pendant son séjour dans le Levant.

ÉPHRAÏM.

J'ai trop d'obligations au seigneur Antonio pour ne pas être tout au service de ses parents.

ANTONIO.

Il n'a pas plus que moi les sots préjugés de nos compatriotes à l'égard de votre tribu. Rien ne l'empêchera donc au besoin de faire une bonne affaire avec toi, comme cela m'est arrivé à moi-même. Car il m'en souvient, Ephraïm, j'ai toujours été pour toi un bon compère. Je t'ai même aidé dernièrement de ma bourse, à beaux deniers comptants, et sans intérêts trop élevés.

ÉPHRAÏM.

Je n'ai garde de l'oublier, seigneur Antonio. Je vous rembourserai au terme.

ANTONIO.

C'est bientôt ; — demain, si je ne me trompe. Et tu es prêt, sans doute ?

ÉPHRAÏM.

Oui.... sans doute, je le serai.

ANTONIO.

En attendant, je veux te proposer une autre affaire.

ÉPHRAÏM.

Une affaire ! et laquelle ?

ANTONIO.

Une bonne affaire, où tu gagneras les 5,000 thalaris que je t'ai prêtés.



ÉPHRAÏM.

Et à quelles conditions ?

ANTONIO.

Ecoute-moi. Il s'agit de ta fille....

ÉPHRAÏM.

Ma fille ! vous l'avez donc vue ?

ANTONIO.

Sans doute ; ce qu'on voit des femmes ici, quand elles vont au bain : la taille, la démarche, et deux yeux noirs. Elle a bien quinze ans, on la dit jolie, et je veux la marier.

ÉPHRAÏM.

Vous ! et à qui, s'il vous plaît ?

ANTONIO.

Suppose que ce soit à moi-même. En tout cas, c'est quelqu'un qui me vaut bien et que tu peux accepter de confiance.

ÉPHRAÏM.

Un chrétien, sans doute ?

ANTONIO.

Tu l'as deviné, un chrétien ; aussi riche que moi, et même plus, car je compte lui laisser ma fortune. Eh bien, que dis-tu ?

ÉPHRAÏM.

Je dis, seigneur Antonio, que je fais tous les trafics :

j'achète et je vends tous les métaux, l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres précieuses, les étoffes de choix, le blé, le tabac, les parfums : tout ce qui pare, amuse ou alimente les hommes. — Mais je ne trafique pas de ma fille.

ANTONIO.

Ainsi, tu oses me refuser ?

PAGOL.

(A Antonio.) Pardon, laisse-moi lui répondre. Tu as raison, Ephraïm. Il ne s'agit pas d'acheter ou de vendre ta fille, mais de la marier. Si le protégé de mon cousin Antonio était ici, il serait le premier, je suppose, à repousser tout ce qui ressemblerait, même de loin, à un marché. Ta fille est sans doute assez belle pour valoir tous les thalaris du monde. Mais, pour ma part, ce n'est pas ainsi que je voudrais acquérir sa main. Il y aurait un moyen bien simple de tout arranger. Ce serait de permettre au prétendant de voir ta fille et de s'en faire aimer sous tes yeux.

ÉPHRAÏM.

Merci. Jamais un chrétien n'entrera dans ma maison.

PAGOL.

Et s'il se convertissait à la foi de ta fille ?

ÉPHRAÏM.

La loi de Dieu est plus jalouse. C'est à elle seule qu'il faut se convertir. La religion d'un amoureux ne sera jamais que l'amour.

PAGOL.

Ainsi, tu refuses ?

ÉPHRAÏM.

Oui.

ANTONIO.

(A part.) Maudit juif ! je n'avais que trop prévu ce misérable orgueil. (Haut.) A qui réserves-tu donc ta fille ? Est-ce au roi de France ?

ÉPHRAÏM.

Non.

ANTONIO.

A l'empereur ?

ÉPHRAÏM.

Non.

ANTONIO.

Au padischah ?

ÉPHRAÏM.

Non.

ANTONIO.

Alors, c'est à Dieu ?

ÉPHRAÏM.

Peut-être.

ANTONIO.

Fort bien. En attendant que tu sois son beau-père, je t'avertis que si demain matin, au lever du soleil, tu ne m'as pas compté mes 5,000 thalaris, je fais raser ta maison et chasser ta fille comme une mendiante.

## ÉPHRAÏM.

Vous ferez ce que votre cœur vous dictera, mais pas plus que la loi ne permet. Vous pourrez me ruiner, non m'avilir; Dieu me protégera. J'ai quelques amis, et j'attends à toute heure le retour de mon neveu Azaël, pour qui je vous ai emprunté cette somme. On vient justement de signaler l'entrée d'un navire dans le port. Je vais voir s'il n'est pas parmi les passagers. Souffrez que je vous laisse. Adieu, seigneurs chrétiens.

Arrivent les hammals avec des paquets.

## PREMIER HAMMAL.

N'est-ce pas ici la maison du juif Ephraïm?

## ÉPHRAÏM.

Que lui voulez-vous?

## PREMIER HAMMAL.

Nous apportons les bagages d'un voyageur qui descend du bateau et qui nous suit.

## ÉPHRAÏM.

Dieu d'Abraham, soyez béni! C'est Azaël, c'est lui, enfin! (Aux hammals :) Entrez, entrez!

Il les introduit dans sa maison et en ressort bientôt avec eux en se dirigeant rapidement vers le port.

## SCÈNE V.

ANTONIO, PAGOL.

ANTONIO.

Eh bien, que t'avais-je dit ?

PAGOL, assis le front entre ses mains.

Maudit juif ! Et moi qui me suis abaissé à la douceur, à la prière !

ANTONIO.

Ce que tu as de mieux à faire, mon pauvre ami, c'est de renoncer à ton désir.

PAGOL.

Moi ! jamais. Ah ! un chrétien n'entrera jamais dans ta maison ! C'est ce que nous verrons. Quand je devrais la mettre en feu et y périr, j'y entrerais, dans ta maison, et je parlerai à ta fille.

ANTONIO.

Ne fais pas de folies.

PAGOL.

Quoi ! être arrêté par un mur de briques, par une bicoque ! Et dire que des va-nu-pieds, des portefaix peuvent y pénétrer, tandis que moi....

ANTONIO.

Puisque tu fais tant que d'envier leur sort, tu ferais mieux d'être jaloux des coffres qu'ils viennent d'intro-

duire dans ton paradis. Ces bahuts-là sont encore plus heureux que les portefaix, car eux, du moins, on les y porte, et ils y restent.

PAGOL, se levant.

Par la mort-Dieu ! tu me donnes une idée. Voilà le vrai moyen d'entrer chez ce juif maudit. Une fois entré, je me charge de faire l'ange ou le diable, comme on voudra ! Par la mort-Dieu ! ton idée est bonne, Antonio !

ANTONIO.

Que rêves-tu donc ?

PAGOL, l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse, mon bon Antonio ! Comme je suis heureux ! Je pourrai donc la revoir !

ANTONIO.

Quelle est cette nouvelle folie qui te prend ? Me le diras-tu ?

PAGOL.

Ecoute. Ce vieux juif n'a-t-il pas dit qu'il faisait toute sorte de trafic ? Il doit prêter sur gage et recevoir des dépôts. Sous l'un ou l'autre prétexte, je lui fais accepter, — en le payant d'avance, bien entendu, — un bon coffre plein de soi-disant marchandises, mais qui, en réalité, contiendra ton jeune ami, beau comme un ange, et vêtu de blanc comme un immortel, plus une échelle de soie pour s'évader, et un poignard pour se défendre au besoin. C'est moi qui jouerai l'ange cette nuit, te dis-je. Pardieu ! tu as de bonnes idées, Antonio !

ANTONIO.

Tu me fais frémir avec mes idées que je n'ai jamais eues. C'est se jeter dans la gueule du loup, malheureux !

PAGOL.

C'est entrer dans la place pour la faire capituler. Là où le droit et la force ne peuvent rien, c'est à la ruse d'agir. Ne suis-je pas Florentin ? D'ailleurs, ce n'est qu'un plagiat, et le tour est d'origine judaïque. As-tu lu le Talmud ? — Non ? ni moi non plus. Mais j'ai lu quelque part, je ne sais où, qu'au siège de Jérusalem, pareil stratagème fut pratiqué, et avec succès, par le célèbre rabbin Jochanan, qui voulait passer à Titus et ne savait comment sortir de la ville, trop bien gardée. Cet honnête homme de traître se fit mettre tout vif dans un cercueil, et c'est ainsi que, porté comme un mort sur les épaules de deux fidèles disciples, il put franchir les portes à la barbe des sentinelles juives et arriver enfin dans le camp des Romains. J'imiterai l'ingénieux rabbin, et je réussirai comme lui.

ANTONIO.

Au nom du ciel, réfléchis un instant....

PAGOL.

C'est tout réfléchi. Je ne puis attendre. Aujourd'hui ou jamais ! L'heure est propice ; j'arrive d'emblée comme un Dieu. Ne crains rien. Ah ! voici Hakem qui revient avec Sarah, la vieille nourrice. Mes affaires vont faire un pas ; tu vas voir.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, SARAH, HAKEM.

HAKEM, à Sarah.

Voici le chrétien qui veut faire ta fortune, Sarah.

SARAH.

Je ne demande pas mieux.

PAGOL.

Dis moi, combien as-tu gagné depuis que tu es au service de ton maître?

SARAH.

Il m'avait promis de m'épouser à la mort de sa femme. J'étais jeune alors, et je n'ai pas songé aux gages. — Plus tard, quand je lui ai rappelé sa promesse, il m'a payée et s'est cru dégagé. C'est pourquoi je le hais et désire me venger.

PAGOL.

Mais enfin, qu'as-tu amassé chez lui?

SARAH.

Qui sait? Cent thalaris, peut-être....

PAGOL.

Eh bien ! en voici deux cents dans cette bourse. Est-ce assez? Es-tu contente?



SARAH s'agenouille et lui baise la main.

Je suis votre esclave à jamais, seigneur. Que puis-je pour vous ?

PAGOL.

Tout, puisque tu peux me rapprocher de Séméia.

SARAH.

Vous l'aimez donc ?

PAGOL.

Plus que ma vie, car je la risquerais pour baiser le bas de sa robe.

SARAH.

Le difficile est d'entrer dans la maison.

PAGOL.

Si ce n'est que cela, ne t'inquiète pas, j'en fais mon affaire. Où ton maître met-il ses marchandises et ses dépôts ?

SARAH.

Dans la cour, sous un auvent, ou sur la terrasse.

PAGOL.

Cela suffit. Ecoute, ce soir on portera de ma part un coffre à Ephraïm. En voici la clef. — Remarque bien l'endroit où il sera placé. A l'heure où tout dormira dans la maison, viens l'ouvrir. Un ange en sortira qui te donnera une bourse d'or pareille à celle-ci. Tu me guideras sur la terrasse où sera Séméia ; le reste me regarde. — Vois, je me fie à toi. Je sais que tu peux me vendre,

mais tu ne ferais qu'y perdre ; jamais Ephraïm ne te donnera la centième partie de ce que tu recevras de moi si tu me fais parler à sa fille.

SARAH.

Allez, quand même il m'offrirait tous les trésors du monde, je ne vous trahirais pas pour lui. Je le déteste, n'est-il pas mon maître ? Puis, ne m'a-t-il pas trompée ? Vous me donnez plus que vous ne pensez.... l'occasion de me venger que j'attendais. — Ecoutez, il faut tout prévoir. Si vous changez d'idée ou si votre ruse échoue, soyez ici demain, à la même heure, et nous aviserons. Adieu, seigneur, il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble. Ainsi donc, à ce soir ou à demain.

PAGOL.

Non, pas demain ; à ce soir. Tu entends bien ? Ce soir, quand la nuit sera close, n'oublie pas. Songe avec quelle impatience je t'attendrai.

SARAH.

N'ayez pas peur.

HAKEM.

Séparez-vous, j'aperçois Ephraïm.

Sarah s'esquive.

PAGOL.

Il était temps !

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, moins SARAH; ÉPHRAÏM ET AZAEL.

ÉPHRAÏM.

Mon neveu est arrivé, seigneur Antonio. Demain, à l'heure dite, je vous compterai les cinq mille thalaris.

ANTONIO.

Rien ne presse, Ephraïm. Si je me suis montré exigeant et un peu vif tout à l'heure, c'était parce que j'avais à cœur cette affaire que je t'ai proposée. Elle ne t'agrée pas ; qu'il n'en soit plus question. — Ton neveu est le bienvenu. Les voyages l'ont formé.

AZAEL.

Votre Seigneurie est trop bonne.

Il cause à l'écart avec Antonio.

PAGOL.

Puisque la paix est faite entre vous, permets-moi, Ephraïm, de te demander un service, que je compte payer, du reste, comme il convient. Tu prends des dépôts, je crois ? J'ai été exilé de Florence, et j'ai avec moi une grande caisse pleine de papiers importants que le duc de Médicis paierait bien cher. Je n'ose les laisser chez Antonio. Il est Florentin comme moi, de plus, mon ami et mon parent. On pourrait me les voler chez lui, tandis que personne ne les soupçonnera chez toi. Veux-

tu les recevoir ? Je te paierai cinquante thalaris d'avance, et tout autant en reprenant mon dépôt. Ce marché te va-t-il ?

ÉPHRAÏM.

Cinquante thalaris en recevant la caisse ?

PAGOL.

Oui.

ÉPHRAÏM.

Et cinquante en la rendant. Mais si vous ne revenez pas ?

PAGOL.

Tu la remettras à Antonio.

ÉPHRAÏM.

Et si le seigneur Antonio mourait ? Car enfin il faut toujours tout prévoir en affaires.

PAGOL.

Dans ce cas-là, ne t'inquiète pas des cinquante derniers thalaris. Tu n'aurais qu'à faire remettre la caisse et les papiers au Médicis ; il te la paiera au poids de l'or.

ÉPHRAÏM.

Tout étant ainsi bien prévu, j'accepte.

PAGOL.

Voici les cinquante thalaris. Je vais t'envoyer mon bahut. Il est bien entendu que je compte sur votre discrétion à tous deux. Pourtant, quoique je me fie à ta parole, Ephraïm, les affaires sont les affaires : tu me

donneras un reçu, ou plutôt, mon ami Antonio, qui s'y entend mieux que moi, te le fera signer en te remettant mon dépôt.

ÉPHRAÏM.

C'est convenu, seigneur.

Il se met à causer avec Azaël.

ANTONIO, bas à Pagol.

Tu n'y songes pas ; c'est de la folie.

PAGOL.

Aimes-tu mieux me voir mourir dans les tortures d'un désir inassouvi ? Viens ; qu'est-ce que je risque ? Un coup de poignard, tout au plus. De l'autre manière, je suis sûr de mon affaire : je mourrais comme un chien enragé.

ANTONIO.

Tu me fais presque regretter de t'avoir revu.

PAGOL.

Allons, allons, pas d'élégies. N'y a-t-il pas un dieu pour les amoureux ? Et crois-tu donc que ce soit ma première aventure ? Viens, viens, nous en rirons demain matin.

ANTONIO.

Diable d'homme ! Il fait de moi tout ce qu'il veut.

PAGOL.

Viens, viens. (A Ephraïm.) Nous allons revenir.

ÉPHRAÏM.

A votre aise. Je vous attends ici.

## SCÈNE VIII.

ÉPHRAÏM, AZAËL.

ÉPHRAÏM.

Oui, ce chrétien a raison. Les voyages t'ont réussi ; tu as vraiment l'air d'un gentilhomme d'outre-mer. Mais tu n'en as que l'extérieur, j'espère ? Tu reviens comme tu es parti, fidèle à notre Dieu, fidèle à notre race ?

AZAËL.

O mon père ! ces deux ans ont été un long exil. J'ai parcouru l'Europe, et au milieu des merveilles de cet Occident si riche, si agité, je me sentais captif comme nos aïeux à Babylone. Mon âme soupirait après vous ; je comptais les jours, et j'attendais avec impatience celui qui me rendrait ce coin de Smyrne où j'avais laissé tout ce que j'aimais. — Ah ! croyez-moi, mon cœur n'a pas changé.... Mais Séméia ? J'ose à peine vous le demander.

ÉPHRAÏM.

Elle est changée, oui, mais comme la fleur qui s'est épanouie. Elle t'attend ; elle sait que le rêve de ma vie, c'est de vous voir unis, et elle m'obéira avec joie. — Elle a grandi entre son père et Dieu, et tu n'auras pas d'autres rivaux dans son cœur. — Va, mon fils, tu peux t'en assurer ; va la voir. Je t'ai retenu trop longtemps. J'attendrai ici ces chrétiens. Je ne veux pas qu'ils souillent le seuil de ma maison. Je te rejoins bientôt.

Azaël entre dans la maison.

## SCÈNE IX.

ÉPHRAÏM, seul.

ÉPHRAÏM.

Il est revenu tel que je l'espérais. C'est le bonheur qui entre dans ma maison avec lui. Quand j'aurai joint leurs mains je pourrai fermer les yeux sans trop de regrets. Mon enfant aura un protecteur, et Dieu sera content : ma famille ne périra pas.

## SCÈNE X.

ÉPHRAÏM, ANTONIO, avec deux hommes portant un bahut.

ANTONIO.

Voici la caisse en question et voici un mot de reçu que je te prie de signer. N'est-ce pas en règle ?

ÉPHRAÏM, lisant.

Je vais voir.

ANTONIO, à part.

Je frémis ! Quand je pense qu'il est enfermé là dedans, il me prend une sueur froide. Et dire que je prête les mains à une pareille extravagance ! Mais il n'écoutait rien, ni prière ni menace, et j'ai dû me résigner à sa folie. Dieu veuille qu'elle ne nous coûte pas trop cher !

ÉPHRAÏM, après avoir signé de son cachet.

Voici le reçu, seigneur. (Aux hammals.) Allons, suivez-moi, vous autres, je vais vous ouvrir la porte. Eh bien, venez-vous ?

PREMIER HAMMAL.

C'est que ce n'est pas commode.

ÉPHRAÏM.

C'est donc bien lourd ?

PREMIER HAMMAL.

Lourd comme un cercueil.

ANTONIO, à part.

Grand Dieu !





## ACTE DEUXIÈME

---

La terrasse de la maison d'Ephraïm. — A gauche, une tente ornée de feuillage. — Au milieu, l'ouverture de l'escalier intérieur, surmontée d'un auvent sous lequel sont rangés des caisses et divers objets. — A droite, l'angle de la terrasse. — Derrière, vue sur la ville et la mer. Des guirlandes partout.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

ÉPHRAÏM, montant l'escalier avec les hammals qui portent le bahut; SARAH, les suivant.

ÉPHRAÏM.

Déposez-le dans ce coin-là. C'est bien.

PREMIER HAMMAL.

Et le hackchis ?

ÉPHRAÏM.

Le chrétien ne vous a-t-il pas payés d'avance, et trop même ? Je le sais, et je n'en suis pas fâché. Car il n'y a pas de mal à rançonner ces chiens de chrétiens. Mais moi, je ne suis pas de leur tribu. Allons, décampez !

PREMIER HAMMAL, à part.

Maudit juif ! va ; que Satan, qui a hanté ta mère, revienne visiter ta fille !

Ils sortent.

## SCÈNE II.

ÉPHRAÏM, SARAH.

ÉPHRAÏM.

D'où vient ce bruit ? Quelque chose a remué ici !

SARAH.

Moi, je n'ai rien entendu. C'est dans la rue peut-être.

ÉPHRAÏM.

Non, c'est derrière ces coffres.

SARAH.

Une souris, sans doute.

EPHRAÏM.

Il faudra visiter ces bahuts et voir s'ils ne sont pas endommagés. — Que diable peut contenir celui-ci ? (Il frappe celui de Pagol.) Des papiers, dit-il. Il y a du louche là dedans ; j'y aurai l'œil. Il n'y a pas de scellés, qui m'empêcherait de l'ouvrir de force ?

SARAH, le tirant par la manche

Maitre....

ÉPHRAÏM.

Eh bien, que veux-tu ? Que fais-tu là à me regarder ?

SARAH.

Je pensais à une chose, maître. Azaël revient pour

épouser Séméia. Vous allez rester seul. Epousez-moi et tenez votre promesse.

ÉPHRAÏM.

Ah ! cette vieille folie te tient encore ? Plus un mot, ou sinon.... Allons, va-t'en.

SARAH, à part.

Oh ! je me vengerai !

### SCÈNE III.

ÉPHRAÏM, AZAEL, montant par l'escalier.

ÉPHRAÏM.

Eh bien ! as-tu vu Séméia ? Comment la trouves-tu ?

AZAEL.

Plus belle encore qu'elle n'était restée dans mon souvenir : le frais bouton est devenue la plus belle rose d'Engaddi.

ÉPHRAÏM.

Tu me dis cela d'un air triste et en soupirant. Que se passe-t-il en toi ? On dirait que tu n'es pas heureux d'être revenu parmi nous. Aurais-tu laissé ton cœur de l'autre côté de la mer, au pays des chrétiens ? Si tu as changé, dis-le franchement.

AZAEL.

Non, mon père, mon cœur est resté auprès de vous et ce n'est pas lui qui a changé. Quand je partis, j'étais

déjà le fiancé de Séméia ; je l'aimais, je l'aime et je l'aimerai toujours. Son image ne m'a pas quitté ; et je la retrouve plus belle encore qu'il y a deux ans. Mais, au lieu d'une enfant, je retrouve une femme. L'enfant m'aimait et me le disait. La jeune femme m'a presque accueilli en silence ; elle n'a pas semblé revoir avec les yeux d'autrefois le cousin, l'ami d'enfance, le fiancé surtout.... Que vous dirais-je, ô mon père ! Je crains de lui être devenu indifférent. Voilà ce qui cause ma tristesse.

ÉPHRAÏM.

Est-ce tout ? Tu peux te consoler. Rien n'est plus simple. Ne l'as-tu pas dit toi-même : elle n'est plus une enfant ; tu es devenu un beau jeune homme, et la jeune fille t'a fait l'accueil que lui impose une pudeur instinctive. Elle ne voit plus en toi le compagnon de ses jeux, mais le guide et le maître futur de ses jours. D'ailleurs, la nuit qui se prépare est faite pour l'impressionner vivement : elle est absorbée aujourd'hui dans les pensées du ciel. Demain elle redescendra sur terre, elle te reviendra, car elle t'aime.

AZAËL.

Dieu vous entende, mon père !

ÉPHRAÏM.

Elle sera à toi, je te l'ai gardée. — Ce riche chrétien que tu viens de voir n'a-t-il pas eu l'audace de me la demander en mariage ! Avec quel bonheur je la lui ai refusée ! Quelle race impudente que ces Nazaréens ! Comme je les déteste ! celui-là surtout, avec sa fausse

bonhomie. Quelle joie j'aurai à lui rembourser son argent ! Et cet autre étourdi qui me remet un dépôt important ! Il se fie à ma parole et compte sur ma discrétion. Eh ! qui lui dit que j'en ai ? Qui m'empêcherait de prévenir le duc Médicis et de lui vendre ses papiers ?

AZAEL.

Il a raison. Il croit à la bonne foi et à la justice.

ÉPHRAÏM.

Il n'y a que ce qui est écrit qui fasse foi.

AZAEL.

Et notre conscience ?

ÉPHRAÏM.

Notre conscience est d'obéir à la loi, et la loi est écrite.

AZAEL.

Ne dit-elle pas : tu ne déroberas pas ?

ÉPHRAÏM.

Ne permet-elle pas de dépouiller l'infidèle ?

AZAEL.

Elle dit : tu aimeras ton prochain comme toi-même.

ÉPHRAÏM.

L'infidèle n'est pas mon prochain.

AZAEL.

Il est homme et misérable comme nous ; plus misé-

rable même, car il n'a pas comme nous l'espérance des promesses que Dieu a faites à son peuple.

ÉPHRAÏM.

L'incirconcis n'est-il pas l'ennemi de ce Dieu et de ce peuple ? Traitons-le donc en ennemi.

AZAEL.

Quand je te quittai, il y a deux ans, je partis avec ces idées-là ; je ne les ai plus. J'ai vu la chrétienté et le monde. J'ai gémi de la servitude et des affronts qui accablent partout les enfants d'Israël. Mais, après avoir pleuré nos misères, mon cœur a dépouillé sa haine en voyant les misères de nos oppresseurs.

ÉPHRAÏM.

S'attendrir sur nos tyrans !

AZAEL.

Pourquoi pas ? L'opresseur est aussi à plaindre que sa victime : il fait le mal, et il a de plus qu'elle à porter le poids de son iniquité.

ÉPHRAÏM.

Ah ! si c'est-là le fruit de tes voyages, tu me les ferais regretter.

AZAEL.

Moi, je les bénis, mon père, et je vous bénis, vous qui m'avez mis à même de les faire et d'en rapporter ces enseignements. Ma foi n'a pas changé, mais mon esprit s'est élevé au spectacle grandiose que je viens d'avoir

sous les yeux. O mon père ! si vous voyiez l'œuvre de Dieu dans cet Occident chrétien ! La terre semble renaître et prendre possession d'elle-même pour la première fois. Le vieux monde de la Grèce et de Rome sort de la poussière et des ruines comme pour doubler l'esprit humain, tandis que du milieu de l'Atlantique surgit un nouveau monde qui complète et renouvelle la face de l'univers ! Si vous aviez vu comme moi la France et l'Espagne, ou les splendeurs de Venise et de Rome ! Quelle vie et quelle puissance !

ÉPHRAÏM.

La puissance ne signifie rien. Nabuchodonosor et Sennachérib n'étaient-ils pas puissants ? Tite et Vespasien, qui ont détruit le temple et désolé Jérusalem, n'étaient-ils pas les maîtres du monde ? Leur force a été brisée. Cette chrétienté, que tu admires, ne tremble-t-elle pas devant les fils du Prophète ? Nous seuls aurons la force et la vraie puissance quand notre Messie viendra nous racheter et mettre enfin le pied sur le cou de nos ennemis.

AZAEL.

Qu'il vienne ! mais pour établir le règne de la justice !

ÉPHRAÏM.

Oui, il viendra, et plus tôt que tu ne crois. Le monde n'a-t-il pas besoin de lui ? tout l'attend et tout l'annonce. Tu parles des splendeurs de Rome et de la chrétienté ? mais son Eglise est déchirée ; la moitié de l'Europe lui échappe ; c'est sa fin. — Comme ces pyramides d'Egypte, qui ne sont que des caveaux mortuaires, Rome ne se pare

que pour être la nécropole du christianisme. Saint-Pierre est le tombeau fastueux où la papauté s'ensevelit dans le marbre et dans l'or. Quand le ver va mourir, il se hâte de tisser son linceul.

AZAEL.

Il se peut. Mais qui sait? Jéhovah se joue de nous et de nos visées. L'insecte, en filant la tunique de sa chrysalide, ne songe qu'à se faire un abri de quelques jours ; et l'homme arrive, qui de ce frêle tissu habille la moitié de la terre. Dieu fait de même avec nous. Il laisse aller le monde, et se sert de nos passions, de nos vains songes, pour revêtir ses idées immortelles.

ÉPHRAÏM.

Tu es revenu un peu plus Nazaréen que de raison, mais tu es revenu : c'est le principal. Je me charge de te rejudaiser. Voici ma fille. — Regarde comme elle est belle !

AZAEL.

Oui, comme les anges du ciel !

#### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, SÉMÉIA, SARAH.

ÉPHRAÏM.

Venez, mes enfants. La lune se lève au fond de la mer. La nuit va commencer. C'est l'heure de notre prière ; tournons-nous vers Jérusalem, et élevons nos cœurs et nos voix vers le Dieu de nos pères.



O Jéhovah ! Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, abaisse tes regards sur cette humble famille qui t'implore ! Souviens-toi de ton peuple, dispersé aux quatre coins de la terre. Souviens-toi de tes promesses. Toi qui nous as fait sortir d'Égypte, rachète-nous de la servitude : elle pèse sur nous depuis tant de siècles ! Tout le jour nous sommes courbés vers la terre et foulés aux pieds par les nations ; mais ici, à cette heure, nous relevons nos fronts vers toi, et nous t'envoyons nos cris par delà le firmament ! O Dieu d'Israël ! lève-toi, montre que tu es le Dieu fort, le Dieu fidèle. Donne-nous le libérateur promis et attendu depuis si longtemps ! Fais qu'il descende parmi nous, et qu'il accomplisse enfin son œuvre de réparation et de justice ! Envoie-nous ton ange et renouvelle l'alliance avec ton peuple opprimé !

Viens, ma fille, je veux te bénir et te consacrer pour cette nuit d'espérance.

SÉMÉIA.

O mon père ! je suis à vos genoux.

ÉPHRAÏM.

Non, viens sur mon cœur. Séméia, mon enfant, quand tu vins au monde, tu m'as fait verser bien des larmes, car tu coûtas la vie à ta mère. Puis, j'eusse préféré un fils. C'est toujours notre rêve à nous autres hommes. Maintenant, je suis consolé. Tu m'as donné la plus grande joie qu'un père puisse éprouver : tu as si bien épousé mes pensées et mes rêves, qu'en te regardant, il me semble voir mon âme, ma jeune âme, marchant devant moi sous sa forme la plus belle. A ton âge, les

filles des infidèles ne songent qu'à leur parure, ou à attirer les regards des hommes. Toi, tu n'en as vu qu'un, ton frère Azaël, et tout ton cœur s'est tourné vers le ciel. Voici le moment consacré où ta foi et la mienne vont peut-être recevoir leur récompense. O ma fille ! Si tu étais l'élue de Dieu ! Si c'était toi qu'il eût choisie de toute éternité pour délivrer son peuple et lui donner un Sauveur ! Que cette pensée, qui est la vie et fait la grandeur de notre race, t'élève au-dessus de toi-même ! Qu'elle chasse loin de toi les craintes puériles que la solitude et cette nuit solennelle pourraient t'inspirer ! Embrasse-moi encore, mon enfant ; tu n'auras pas peur, n'est-ce pas ?

SÉMÉIA.

Je n'ai qu'une crainte, ô mon père ! c'est que Dieu ne me juge pas digne de ses regards. Rassurez-vous, et bénissez votre fille !

ÉPHRAÏM.

Va en paix ! Je te bénis. Adieu, mon enfant.

AZÆL.

Adieu, ma sœur ! Que les anges du ciel veillent sur vous !

## SCÈNE V.

SÉMÉIA, SARAH.

SÉMÉIA.

Tu peux aussi descendre, ma bonne Sarah. Je n'ai besoin de rien. Laisse-moi seule.

SARAH.

Tout à l'heure, quand je t'aurai parée pour cette nuit. Et, d'abord, ce talisman pour te défendre des mauvais génies, là, à ton cou. Puis, dans tes cheveux cette fleur que j'ai cueillie pour toi au bord de la mer : elle contient un charme magique et son parfum donne des rêves enivrants. O ma mignonne Séméia ! que tu es belle ainsi ! belle à faire descendre du ciel tous les séraphins.

SÉMÉIA.

Crois-tu qu'il viendra ?

SARAH.

Pourquoi pas ? Cependant le plus sûr est de ne pas y compter. Depuis que le monde est monde, combien de jeunes filles ont attendu l'ange, qui n'est pas venu. Moi, d'abord. Ne ris pas, j'ai eu quinze ans comme une autre. Et, comme une autre aussi, j'ai eu ma nuit d'attente et d'espérance exaltée. Mais je n'ai rien vu venir, le ciel ne s'est pas ouvert, et, quand je suis redescendue sur la terre, je n'ai pas eu comme toi un beau fiancé pour me consoler.

SÉMÉIA.

Comme tu bavardes !

SARAH.

Va, va, c'est encore le plus sage. Toutes les jeunes filles commencent par rêver un ange, puis on se rabat tout bonnement sur un mari. Et bien heureux quand on en trouve un comme Azaël ! S'il ne te plaît pas cependant, je connais un bel étranger....

SÉMÉIA.

Que parles-tu d'étranger, d'Azaël? Laisse-moi, ma bonne Sarah. J'ai besoin d'être seule.

SARAH.

Tu as bien le temps. Je vais encore préparer ton tapis et tes coussins à l'entrée de la tente. Ne te fatigue pas trop en prières, et dors tranquillement aux rayons de la lune. On ne voit bien les anges qu'en rêve. Bonne nuit, chère enfant, ne t'effraie pas. Je remonterai, du reste, bientôt, pour voir comment tu te trouves.

SÉMÉIA.

Va dormir, et ne t'inquiète pas de moi; ce n'est pas la première nuit que je passerai les yeux ouverts. Adieu. Je ne veux pas que tu reviennes. Je te le défends.

SARAH.

C'est bien. J'obéirai.

## SCÈNE VI.

SÉMÉIA, seule.

SÉMÉIA.

Me voici donc enfin seule ! Sa voix me faisait mal. Il n'y a que le silence qui puisse comprendre ce qui se passe en moi, et qui soit digne de le porter aux pieds de l'Éternel. Ma voix elle-même m'effraie comme un son étranger. Et cependant, j'éprouve au cœur un bien-

être inconnu, une sensation de calme et de confiance comme le petit oiseau qui s'endort sous la plume de sa mère. Faisons comme lui. Ne suis-je pas sous les regards de Dieu ? Endormons-nous dans son amour.

Elle s'assied.

L'ange viendra-t-il ? Oh ! non, je n'en suis pas digne. Ah ! s'il suffisait d'aimer et de croire ! Je pourrais espérer alors. — S'il venait cependant ? Je crois que je m'évanouirais de terreur et de félicité.

Comme les étoiles brillent ! On dit que ce sont des clous d'or qui fixent la voûte du ciel. Je ne crois pas. Ce sont plutôt des fleurs que la nuit fait éclore sous les pas de Dieu, ou bien des mondes, des soleils lointains.... De laquelle de ces étoiles doit-il descendre ? Peut-être de celle-là qui scintille au bas du ciel, et dont les feux changeants palpitent comme une prunelle de diamant. C'est la plus belle de toutes, et elle semble me regarder.

Ah ! n'ai-je pas entendu un battement d'ailes ? — Non, c'est la brise qui passe, ou le vol léger d'une cigogne qui regagne son nid.

Comme la mer resplendit là-bas en trainées lumineuses, aux rayons de la lune ! O mon Dieu ! que la terre est belle, et que la vie est douce ! Mon cœur se fond dans un sentiment de tendresse et de reconnaissance ineffable.

Mes yeux se ferment malgré moi. Est-ce la fleur avec ses parfums, ou l'étoile avec ses scintillements ? Une langueur délicieuse m'inonde, le sommeil me gagne.... L'ange viendra-t-il ? Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne !

Elle s'endort.

## SCÈNE VII.

SÉMÉIA , endormie , puis SARAH.

SARAH.

Elle monte sans bruit l'escalier et vient, sur la pointe des pieds, regarder sous la tente, dont elle soulève un des bords.

Elle dort ! pauvre petite innocente ! Elle ne se doute guère que son ange est là à deux pas, et que c'est moi qui tiens la clef du paradis. La voilà, cette clef.... Et dire que toute sa vie dépend de l'usage que je ferai de ce petit morceau de fer ! Qu'est-ce donc que la destinée ! — J'y songe maintenant : est-ce que la prédiction de la bohémienne va s'accomplir ? Comment avais-je pu l'oublier ? Il y a longtemps de cela, et elle était encore tout enfant. Nous allions un jour nous baigner sur la plage. Aux portes de la ville, une vieille bohémienne était assise, qui arrêtait les passants pour leur dire la bonne aventure. Je me laissai tenter et lui tendis la main. Ce qu'elle m'a prédit, à moi, ne s'est que trop vérifié. — Tout en me parlant, elle ne cessait de regarder l'enfant. Que lisez-vous donc dans sa petite figure ? lui dis-je. Elle secona la tête et se tut ; je la pressai de s'expliquer. « Elle mourra jeune, dit-elle enfin. Défiez-vous de tout ce qui vole. Un oiseau aux grandes ailes l'emportera dans ses serres. » — J'en ai ri alors. Pourquoi cela me revient-il à présent ?

Elle retourne à la tente, puis revient sur le devant de la scène.

Quel étrange sentiment éveille en moi la vue de cette enfant ! Je l'aime et je la hais. Je l'ai élevée, mais elle me rappelle trop sa mère ; et puis, son père n'aime qu'elle au monde. Que de fois, pour contenter mon cœur, n'ai-je pas eu l'idée de m'enfuir avec elle. La garder pour moi seule, et la ravir à son père, quelle double joie ! J'ai bien fait de rester : le sort m'offre à présent le moyen de me venger du père en faisant le bonheur de la fille. Car cet étranger est riche, et l'aime comme un fou. Tout cela finira par un mariage, sans doute. Mais Ephraïm consentira-t-il ? Il ne consent jamais aux mariages, lui !

Ah ! malheur ! Vengeons-nous ! Qu'il meure désespéré !

Elle se dirige vers le bahut et l'ouvre.

## SCÈNE VIII.

SARAH, PAGOL.

SARAH.

Venez, seigneur. — Silence ! Elle dort.

Pagol sort du bahut. Il est vêtu d'une longue robe blanche ; sur sa tête un diadème d'or surmonté d'une étoile.

PAGOL.

Où est-elle ?

SARAH, montrant la tente.

Là.

PAGOL.

Cela suffit. Prends une échelle de soie qui est dans le

coffre ; attache-la ici, à cet anneau. Est-elle solide ? — C'est bien. — A présent, reste là, cachée dans l'ombre. Au moindre bruit suspect viens m'avertir. Je descendrai par là, avant l'aube.

SARAH.

Je suis à vos ordres, seigneur. (A part.) Il est vraiment beau comme un ange !

PAGOL, s'avançant vers la tente.

Le moment est venu. Avançons. O bonheur ! la voilà ! Elle est seule, elle dort. Comme elle est belle ainsi ! — Ne suis-je donc pas le même homme ? le cœur me tremble à présent devant cette enfant, et il n'a pas eu une pulsation de plus quand je me suis mis dans cette boîte horrible à la merci du vieux juif. Ah ! c'est que je ne risquais que ma vie ! Maintenant, il s'agit de mon amour. Me croira-t-elle ? M'acceptera-t-elle ainsi ? O doute, ô cruelle incertitude ! Voilà déjà la punition de mon mensonge ! Si elle me croit un ange, ce n'est donc pas moi qu'elle aimera ; si elle me repousse, je perds tout à la fois son amour et la vie ! Eh bien, soit ! Je mourrai du moins à ses pieds, et je l'aurai tenue dans mes bras !

Il entre sous la tente.

SARAH.

Comment tout cela finira-t-il ?





## ACTE TROISIÈME

---

Même décor. — Il fait encore nuit.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

PAGOL, SARAH, assise dans un coin, SÉMÉIA, sous la tente.

PAGOL, sortant de la tente.

Il faut, il faut m'arracher d'ici. Ah! je ne prévoyais pas combien ce moment serait cruel! Adieu, adieu! Non, à demain. Je reviendrai demain. Je lui ai fait promettre de m'attendre encore; ne pas la revoir, c'est impossible. Je n'ai pas osé lui dire qui j'étais: elle m'eût méprisé. Demain, je la détromperai. Mais y a-t-il un lendemain à de pareilles heures? N'attendons pas jusque-là! Je vais retourner auprès d'elle, je lui avouerai tout sur-le-champ; oui, c'est le mieux. Je lui dirai que je ne suis qu'un homme, mais le plus épris des hommes. Je la toucherai, je l'aime tant qu'elle me pardonnera! Cette supercherie me fait horreur maintenant. Je veux qu'elle m'aime, moi, et non pas un faux ange. Qu'il n'y ait pas un mensonge entre nous! Oui, allons, retournons auprès d'elle.

SARAH.

Seigneur....

PAGOL.

Ah ! qui est là ?

SARAH.

C'est moi, ne craignez rien. Mais partez vite. L'aube va paraître ; voyez ! le ciel blanchit là-bas, vers la mer. C'est l'heure où se lève Ephraïm. Je crois l'avoir entendu déjà. Partez ! vous n'avez pas une minute à perdre. Descendez bien vite. Je n'aurai que le temps de remonter l'échelle et de la cacher dans le coffre.

PAGOL.

Tu as raison. (Il met le pied sur l'échelle.) Ecoute, demain, à minuit, tu rattacheras cette échelle. Je reviendrai et je te rapporterai encore une bourse pleine. Adieu ; pas un mot à l'enfant, surtout ! Laisse-la croire à l'ange.

SARAH.

Oui, oui ; descendez vite, au nom du ciel ! on monte l'escalier.

Pagol disparaît. Sarah rentre l'échelle, la cache dans le coffre, qu'elle referme, et se tapit derrière.

## SCÈNE II.

SARAH, cachée ; SÉMÉIA, sous la tente ; ÉPHRAÏM, montant par l'escalier ; Sarah le descend sans être vue.

ÉPHRAÏM.

Le jour se lève. Il me tarde de revoir mon enfant. Je ne

sais si l'orgueil paternel m'égare, mais il me semble que jamais plus pure offrande n'a été exposée aux regards du ciel. — Pas de bruit. La tente est fermée ; sans doute elle repose encore. N'importe, je veux la voir. Je vais l'appeler. Séméia ! Séméia ! ma fille ! (Il se tait un moment.) Rien ! ce silence me glace ; je ne puis attendre davantage. (Il ouvre la tente et voit Séméia couchée, immobile, sur le tapis.) Comme elle est pâle ! Séméia, mon enfant, réveille-toi ! c'est ton père qui t'appelle. (Il la prend dans ses bras.) Dieu du ciel ! Elle est froide. Ce n'est pas le sommeil, ou c'est celui de la mort. Ah ! misérable père ! j'ai laissé mourir ma fille ! (Il l'apporte sur le devant de la scène, et s'agenouille près d'elle en pleurant.) Séméia, Séméia !

SÉMÉIA.

Qui m'appelle ? Ah ! c'est lui, lui qui revient !

ÉPHRAÏM.

Ma fille ! reconnais-moi, tu es sur mon cœur.

SÉMÉIA.

Oui, sur ton cœur ; c'est bien. Garde-moi sur ton cœur, c'est là que je veux mourir.

ÉPHRAÏM.

Que dis-tu ? Mourir ? Ma fille, ma fille ! reviens à toi. Séméia ! Séméia !

SÉMÉIA, revenant complètement à elle.

Grand Dieu ! ce n'est pas sa voix !

ÉPHRAÏM.

Mais si, mon enfant, c'est la voix de ton père. Ne le reconnais-tu pas?

SÉMÉIA.

Oui, certainement.... mon père! pardon. Je suis si troublée encore.... Tant de bonheur!

ÉPHRAÏM.

Que veux-tu dire?

SÉMÉIA.

Non, je me trompe, je veux dire : tant de frayeur! cette attente, cette nuit, cette solitude et cette longue insomnie ont dépassé mes forces. Je crois que j'ai perdu connaissance un moment, n'est-ce pas? Mais je reprends mes esprits; je suis mieux, je suis bien. Mon père, ne craignez rien.

ÉPHRAÏM.

Appuie-toi sur mon bras; viens, descendons. Sarah te donnera un cordial qui te remettra tout à fait.

SÉMÉIA.

Non, je n'ai besoin de rien; je vous en prie, mon père, laissez-moi ici. Cet air frais du matin, ce beau ciel bleu, la mer à l'horizon, voilà tout ce qu'il me faut pour le moment.

ÉPHRAÏM.

Fais selon ton désir, reste ici. — Mais je vais appeler Sarah. Adieu, chère enfant. Puis-je te laisser? Es-tu vraiment bien?

SÉMÉIA.

Oui, mon père, très bien.

### SCÈNE III.

SÉMÉIA, seule.

SÉMÉIA.

O mon céleste ami ! pardonne-moi. J'ai failli me trahir et manquer à la promesse que je t'ai faite de taire ta visite à tout le monde, même à mon père. Mais pourquoi cette défense ? — Hélas ! je ne suis qu'une faible mortelle ! comment contenir l'excès de tant de joie ? Etre l'objet des regards de Dieu ! Elue par lui pour sauver son peuple ! Quel cœur humain pourrait ne pas déborder en se **sentant** inondé de pareilles délices ? — Une ineffable langueur et une paix céleste coulent dans mes veines. Qu'est-ce que la terre peut m'offrir désormais ? J'ai épuisé la coupe des félicités ! Moi, Séméia, la fiancée d'un ange ! Je ne puis y croire. Il me semble que c'est un rêve. — Mais qu'il est doux et grand ! Oh ! pourquoi ne m'est-il pas permis de faire partager ce bonheur à mon père ? Il serait si heureux et si fier ! C'est une épreuve, a dit l'ange. Subissons-la donc patiemment et obéissons. Je ne m'appartiens plus, je n'appartiens même plus à mon père : je suis à Dieu !

## SCÈNE IV.

SÉMÉIA, SARAH.

SARAH.

Qu'est-ce que j'apprends ? On s'est trouvée mal, on était sans connaissance ? Mais c'est fini, on va mieux, n'est-ce pas ? Ce pauvre petit cœur est remis à sa place. — Dame, il n'est pas habitué à pareille fête. Voyons, souriez à votre vieille nourrice ! Non ? on veut être sérieuse ? — Allons, ne fronchez pas votre noir sourcil : je me tais.

SÉMÉIA.

Oui, tais-toi. Tu me fais mal avec tes paroles inutiles. Assieds-toi là, près de moi. Prends la Bible et lis-moi le saint Livre.

SARAH.

Au hasard ?

SÉMÉIA.

Oui, on dit qu'il s'ouvre parfois comme sous le doigt de Dieu et qu'il vous révèle l'avenir.

SARAH.

Eh ! bien, voyons. (Elle ouvre la Bible, et lit.) C'est le livre de Tobie.

SÉMÉIA.

Ah ! Tobie et l'ange Raphaël. (A part.) Et le mien, comment s'appelle-t-il ? C'est peut-être le même. Raphaël ! Raphaël !

SARAH, lisant.

« Je suis Raphaël, l'un des sept anges qui se tiennent  
» devant le Seigneur. »

« En entendant ces paroles, ils furent troublés, et,  
» tout tremblants, tombèrent la face contre terre.

« Et l'ange leur dit : La paix soit avec vous, ne  
» craignez rien.

« Quand j'étais avec vous, c'était par la volonté de  
» Dieu ; bénissez-le donc et élevez vos voix vers lui.

« Je paraissais boire et manger avec vous, mais, en  
» réalité, je me nourrissais d'aliments invisibles aux  
» yeux des hommes.

« Et il est temps que je retourne vers celui qui m'a  
» envoyé. Mais vous, bénissez le Seigneur, et racontez  
» ses merveilles. »

« En disant ces mots, il disparut à leurs yeux. »

Elle ferme le livre.

Eh bien, ne suis-je pas tombée à merveille ? Qu'en dis-tu ? — Elle s'est endormie. Pauvre chère enfant ! Puisse-t-elle retrouver dans ses rêves la visite céleste qu'elle a cru recevoir !

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ÉPHRAÏM, AZAEL.

ÉPHRAÏM

Eh bien, est-elle mieux ?

SARAH.

Tout à fait bien. — Regardez, elle dort.

## ÉPHRAÏM.

Reste ici, Azaël, et attends son réveil. Je vais profiter de ce moment pour porter à Antonio les 5,000 thalaris que je lui dois. Ta présence ne peut que faire du bien à cette chère enfant, et ta science ne lui sera peut-être pas inutile. Je reviens bientôt.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, moins ÉPHRAÏM.

AZAEL, à part.

Comme elle est belle dans cette attitude abandonnée ! Quelle insouciance et quelle paix dans toute sa personne ! Non, je ne puis croire à sa fausseté. Et cependant, je n'ai pas rêvé, cette nuit. J'ai bien vu un homme, un homme vêtu de blanc, descendre de la terrasse et glisser le long du mur au moyen d'une échelle flottante. — Non, non, je n'ai pas rêvé. Hélas ! je ne puis douter de la trahison. Mais qui en est l'auteur ? Quel est cet homme ? et, ici, quel est son complice, car il y en a un ! — Est-ce cette enfant qui dort ? — Non, mille fois non ! Elle ne peut être que la victime.... Alors, cette vieille, peut être?... Malédiction ! ne serais-je donc revenu que pour avoir ainsi le cœur brisé dès le premier jour ? Et son père ? Comment ne pas lui cacher cette honte, et pourtant comment pourrais-je la lui cacher ? De quelque côté que je me tourne, je suis emprisonné dans la douleur et je me heurte le front à un désespoir.



SARAH, à part.

Qu'a-t-il donc à regarder ainsi partout avec cet air sombre et en parlant tout seul? Lui, qui avait l'air si doux, hier, en arrivant! (Haut.) Est-ce que vous ne reconnaissez pas la maison, seigneur Azaël? On dirait que vous y trouvez du changement.

AZAEL.

Oui, — non. — Cette terrasse est la même. Il n'y a que cette tente de plus, et ces bahuts. D'où vient celui-là? N'est-ce pas celui du chrétien?

SARAH.

Je crois que oui. (A part.) Aurait-il quelque soupçon? (Haut.) Voilà notre enfant qui s'éveille.

SÉMÉIA.

Ah! y a-t-il longtemps que je dors? — C'est vous, Azaël? Bonjour! Votre sœur vous salue.

Elle lui tend la main.

AZAEL.

Je remercie ma sœur de son doux salut; mais ma fiancée ne me dira-t-elle rien? Pourquoi me retirer votre main? Elle est sèche et fiévreuse.... Séméia, il y a un grand trouble en vous ce matin. Vous vous êtes trouvée mal, votre père me l'a dit. Laissez-moi vous soigner, j'ai appris un peu de médecine au pays des chrétiens.

SÉMÉIA.

Et que dit votre science, ô jeune et savant docteur?

AZAEL.

A défaut de la science, l'amour m'éclairerait.

SÉMÉIA.

Vraiment? Que vous disent-ils tous les deux?

AZAEL.

Que vous êtes en danger, plus même que vous ne le croyez.

SÉMÉIA.

Un mal que l'on ne sent pas est-il donc un mal?

AZAEL.

C'est le plus grand de tous, parce qu'il n'avertit pas le malade du péril.

SÉMÉIA.

Et quel est ce grand péril qui me menacerait?

AZAEL, à part.

Elle ne se trouble pas. C'est le regard de l'innocence ! oui ! Mais l'innocence peut être abusée. (Haut.) Je vous le révélerai plus tard, quand je serai mieux instruit des symptômes qui l'annoncent. Dites-moi d'abord comment vous avez passé la nuit. Je suis sûr que vous avez eu des rêves étranges.

SÉMÉIA.

Oui, j'ai fait un rêve, un beau rêve, le plus doux de ma vie.

AZAEL.

Pouvez-vous me le conter ?

SÉMÉIA.

Pourquoi pas? Le voici : J'ai revu en songe l'échelle que Jacob vit dans son sommeil à Béthel, et je regardais comme lui les anges monter et descendre ses échelons de lumière. Perdue dans cette vision divine, et les yeux fixés vers les cieux entr'ouverts, je ne m'étais pas aperçue qu'un ange s'était détaché du groupe céleste pour venir s'asseoir à mes côtés. Il me prit la main et me dit : « Je sais ce que ton cœur désire, et je viens pour t'aider. Ne veux-tu pas aussi gravir l'échelle de Jacob? Allons, viens avec nous! » Sa voix était douce, sa figure rayonnante, et je me levai tout heureuse. Mais, au premier pas, tout changea subitement, l'échelle mystérieuse était disparue, le ciel s'était refermé. Alors, je me mis à pleurer. Mais l'ange....

AZAEL.

Eh bien, achevez!

SÉMÉIA.

Mais l'ange se mit à sourire, et me prenant dans ses bras, il me dit : « N'ai-je pas des ailes pour t'emporter au ciel? » Et il m'enlevait dans son vol quand je me réveillai.

AZAEL.

Moi aussi, j'ai rêvé, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il y a également une échelle dans mon rêve, mais une simple échelle de soie.... (A part.) Elle ne s'émeut pas.

SARAH, à part.

Que veut-il dire?

SÉMÉIA.

Et où conduisait cette échelle ?

AZAEL.

A un gibet, où je vis se balancer le cadavre d'un homme vêtu de blanc.

SARAH, à part.

Il me fait trembler avec son rêve et son air méchant. Aurait-il vu quelque chose ?

SÉMÉIA.

Avouez que mon rêve est plus gracieux que le vôtre. Je comprends qu'une telle vision vous ait jeté dans les idées noires. Rassurez-vous sur mon compte, Azaël, mon corps n'est pas plus malade que mon âme. Pourtant, j'ai une peine secrète, et je veux vous la dire, au risque de vous affliger vous-même.

AZAEL.

Parlez, ouvrez-moi votre cœur, dussiez-vous déchirer le mien.

SÉMÉIA.

C'est une grâce que j'ai à vous demander, et je vous sais trop généreux pour me la refuser. Azaël, mon ami, mon compagnon d'enfance, soyez un frère, rien qu'un frère pour Séméia. Oubliez, au moins pour quelque temps, que je suis, que j'ai été votre fiancée. Votre sœur vous en bénira.

AZAEL.

Ah ! — Et oserais-je vous demander pourquoi ?

SÉMÉIA.

N'insistez pas.

AZAEL.

Je vous le dirai, moi, si vous le permettez.

SÉMÉIA.

Dites.

AZAEL.

C'est que vous en aimez un autre.

SÉMÉIA.

Oui.

AZAEL.

Ah ! vous l'avouez enfin !

SÉMÉIA.

Oui. J'aime, mais non un autre. J'aime Dieu et veux rester à lui.

AZAEL, à part.

O mon Dieu ! mon Dieu ! je m'y perds et mon cœur se brise.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉPHRAÏM.

ÉPHRAÏM.

A la bonne heure ! Je retrouve ma fille. Te voilà ranimée. Je savais bien que ce jeune docteur te guérirait comme par enchantement. Le soleil monte et nous chasse d'ici. Il nous faut descendre. Viens-tu, mon enfant ?

SÉMÉIA.

Je vous suis, mon père.

ÉPHRAÏM, à Azaël.

Descendons.

Ils sortent avec Sarah.

## SCÈNE VIII.

SÉMÉIA, seule.

SÉMÉIA.

J'ai peine à quitter cette place. Je voudrais rester immobile sous les rayons du soleil, jusqu'au retour des étoiles, sans parler, sans entendre, sans penser même, perdue dans la sensation délicieuse de mon bonheur. Et j'attendrais ainsi en regardant le ciel....



## ACTE QUATRIÈME

---

Même décor qu'au premier acte.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

AZAEL, seul.

AZAEL.

Ephraïm va revenir. Que dois-je faire ? O mon Dieu ! Dieu de la justice et de l'amour ! montre-moi le chemin du devoir. Dois-je parler ? Dois-je me taire ? Si je me tais, l'opprobre peut descendre sur cette maison, sur cette famille qui est la mienne. Si je parle, je brise le cœur de celui qui me fut un père, et peut-être la vie de celle qui fut ma fiancée. Et cependant, plus j'y pense, moins je puis la croire coupable. Non, c'est impossible ! La pureté du cœur, quelque chose de plus même, une innocence exaltée et surhumaine rayonne pour ainsi dire autour d'elle. Il n'y a là ni faiblesse ni dissimulation coupable ; elle plane trop haut pour que le moindre grain de poussière ait pu l'atteindre d'en bas. — Mais si elle ne trompe pas, elle peut être trompée. Son innocence même et son exaltation n'ont-elles pas pu servir à l'aveugler ? Quel est cet homme ? et d'où vient-il ? Car c'est bien un homme

que j'ai aperçu ; c'est bien une échelle que j'ai vu remonter le long de la muraille ; c'est bien le bruit sourd d'un homme sautant à terre que j'ai entendu. O Dieu ! que n'ai-je pu le poursuivre et l'atteindre ! Tout serait expliqué et vengé ; tandis que ce mystère, ce silence forcé, sont autant de tortures. — Hélas ! que s'est-il donc passé durant mon absence ? Ne suis-je donc revenu d'Europe que pour souffrir ainsi ? Pourquoi n'y suis-je pas mort ? Je n'aurais pas vu ce jour. Et moi qui le rêvais si heureux, et qui l'attendais avec tant d'impatience ! Ephraïm vient. — Soyons homme ; tâchons de lui cacher mes angoisses.

## SCÈNE II.

AZAEL, ÉPHRAÏM, venant de la ville.

ÉPHRAÏM.

Eh bien, comment l'as-tu laissée ?

AZAEL.

Calme et silencieuse ; elle a désiré être seule.

ÉPHRAÏM.

Etrange enfant ! Vous avez causé ce matin ; que t'a-t-elle dit ? T'a-t-elle raconté ses terreurs ?

AZAEL.

Non. Elle a donc été effrayée ?

ÉPHRAÏM.

Je ne sais ; elle était évanouie et froide quand je suis



monté auprès d'elle ce matin. Mes embrassements et mes larmes l'ont ranimée enfin : elle s'est réveillée comme d'un rêve ; on eût dit qu'elle en était obsédée et qu'elle pouvait à peine en détacher son esprit ; ses premières paroles témoignaient d'un trouble et d'un ébranlement profonds. Je ne sais, et je n'ose me l'avouer, mais il y a en tout ceci un air de mystère qui m'inquiète. Je veux l'éclaircir. Si l'ange était venu?... Mais alors, pourquoi me cacherait-elle cette joie et cet orgueil ? — S'il n'est pas venu, pourquoi ce trouble et cette défaillance ? — Tu ne dis rien, Azaël ? Mais toi aussi, tu n'es plus le même, et je vois à ta pâleur et à ton agitation secrète que tu es inquiet comme moi. Tu cherches en vain à le cacher. Parle, qu'as-tu aussi ?

AZAEL.

Non, je n'ai rien. Un peu de fatigue seulement. Je n'ai pas dormi cette nuit. Quant au reste, tout s'expliquera sans doute. — Tenez, voilà votre fille qui sort. Regardez comme elle est bien. Ses yeux rayonnent d'un éclat inaccoutumé, et jamais sang plus pur n'a coloré si beau visage.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SÉMÉIA, SARAH.

ÉPHRAÏM.

Vous sortez, ma fille ?

SÉMÉIA.

Oui, mon père, nous allons au bain.

ÉPHRAÏM.

Vous êtes tout à fait bien, n'est-ce pas ?

SÉMÉIA.

Tout à fait. Combien je suis touchée de votre sollicitude !

ÉPHRAÏM.

C'est que je t'aime tant ! Viens m'embrasser. Me diras-tu maintenant la cause de cette grande émotion et d'où venait cette frayeur ?

SARAH, à part.

Comment va-t-elle s'en tirer ?

SÉMÉIA, à part.

Oh ! pourquoi m'a-t-il mis ce sceau sur les lèvres ?  
(Haut.) Ce n'était rien, mon père, je vous l'ai dit : cette attente, l'isolement et la nuit.... n'est-ce pas naturel ?

ÉPHRAÏM.

Non, pas avec toi qui n'as jamais eu de ces frayeurs d'enfant : il doit y avoir autre chose.

SÉMÉIA, à part.

Comment a-t-il pu m'imposer une telle angoisse ?  
Raphaël ! Raphaël !

ÉPHRAÏM.

Vous vous taisez, ma fille ? Que veut dire ce silence, et que dois-je en augurer ?

SÉMÉIA.

Rien de mal, ô mon père bien-aimé ! rien de mal. Ne grondez pas votre fille si elle ne vous répond pas à présent. Plus tard vous lui pardonneriez ce moment de désobéissance. C'est le premier, et il est involontaire. Bénissez votre fille, et soyez heureux comme elle.

ÉPHRAÏM.

Que veux-tu dire ? Dieu du ciel ! nos vœux seraient-ils enfin exaucés ?

SÉMÉIA.

Mon père, je n'ai rien dit de pareil et je ne pourrais pas le dire. Adieu ! souffrez que je vous quitte ; que Dieu soit avec vous !

Elle s'éloigne avec Sarah.

ÉPHRAÏM.

Séméia ! Séméia ! — Elle ne m'écoute plus. — Que veut dire cette étrange conduite ?

#### SCÈNE IV.

ÉPHRAÏM, AZAEL.

AZAEL.

Ne cherchez pas à la retenir ; laissez-la aller. Je crois entrevoir le fond de ce mystère, et je vais vous l'expliquer. O mon père ! il m'en coûte de vous infliger une douleur aussi amère, mais le devoir est là : je saurai le remplir. Ecoutez-moi et soyez fort. Séméia est un

ange, un ange d'innocence et de piété. Eve n'était pas plus belle et plus pure aux premiers jours de l'Eden ; mais votre fille a été trompée comme elle.

ÉPHRAÏM.

Que veux-tu dire ?

AZAËL.

Je veux dire que cette nuit, au coucher de la lune, un homme est descendu de la terrasse par une échelle. Je l'ai vu.

ÉPHRAÏM.

Malheureux ! que dis-tu ? Un homme ? et quel homme ?

AZAËL.

Je l'ignore.

ÉPHRAÏM.

Tu l'as vu, cependant, tu viens de le dire.

AZAËL.

Oui, je l'ai vu, et pour mon malheur éternel. L'aube allait poindre, je ne sais quel bruit me réveilla, j'ouvris les yeux et je vis une ombre qui passait devant mon étroite fenêtre, en descendant le long du mur. Presque au même instant, quelque chose comme une échelle de corde remonta vivement vers la terrasse....

ÉPHRAÏM.

Non, non, c'est impossible. Ah ! tu as rêvé, tu as rêvé ; Azaël, dis-moi que tu as rêvé !

AZAEL.

Je le voudrais et je donnerais joyeusement ma vie pour que ce ne fût qu'un rêve. — Moi aussi, dans le premier moment, je crus être le jouet d'une hallucination et l'horreur me cloua d'abord à ma place. Mais quand je m'élançai de mon lit, quand j'ouvris enfin la croisée, le doute ne m'était plus permis : je pus encore distinguer dans le crépuscule un homme vêtu de blanc qui disparaissait au détour de la rue : j'ai pu entendre encore le bruit décroissant de son pas rapide. Hélas ! non, je n'avais pas rêvé. — Ai-je besoin de vous peindre ma douleur ! Quand je sortis de ma stupeur et que je songeai à le poursuivre, je me trouvai au bas de l'escalier. La porte de la maison était fermée. J'allais la briser dans ma fureur, quand je revins à la raison. Devais-je réveiller tout le monde, tardivement et inutilement ? Devais-je révéler notre malheur, sans connaître encore le coupable et ses complices ? Vous l'avouerez-je, mon père, et puissiez-vous me le pardonner ! dans le premier transport de mon désespoir, j'ai cru au déshonneur et à la félonie de votre fille. — Et c'est pour cela que je me suis tu. Je ne voulais pas être le délateur de son opprobre. Pardon ! je ne suis pas digne d'elle. J'aurais dû plutôt douter de la pureté des étoiles. Maintenant que je l'ai vue, que je lui ai parlé, que je l'ai vue vous parler, je suis sûr d'elle, sûr de sa candeur virginale, et je viens vous dire sans crainte de me tromper : c'est cet homme, cet inconnu, qui a joué auprès d'elle le rôle de l'ange ; c'est lui qui a séduit

sa jeune âme pieusement exaltée; c'est lui qui lui a fermé la bouche. Et la pauvre enfant se croit au ciel, pendant que le misérable l'a ravalée dans sa fange! Oh! cet homme! cet homme!

ÉPHRAÏM.

Malédiction! Que me faut-il entendre, et que dois-je penser? — Viens ici, Azaël; regarde-moi. As-tu bien tous tes sens, es-tu bien sûr de ne pas être le jouet d'une hallucination? La nuit est la mère de l'illusion et des fantômes.... Non, non, ce n'est pas un insensé qui m'a parlé: l'intelligence et la douleur se lisent seules sur son front et dans ses yeux. O mon Dieu! à quelle épreuve vous me soumettez!

AZAËL.

Plût à Dieu que je fusse insensé, et que vous n'eussiez pas d'autre malheur à déplorer dans votre famille! Hélas! j'ai bien toute ma tête et tout mon cœur, — quoiqu'ils soient brisés tous les deux.

ÉPHRAÏM.

Pardonne à ma douleur. Je voudrais douter de tout plutôt que de mon enfant. Et il faut que je doute d'elle ou des miens. Car il y a un traître dans ma maison. — Comment cet homme s'y serait-il introduit? et cette échelle, qui l'a tendue et qui l'a retirée? Azaël, rappelle-toi bien; songe au mal que tu me fais! Tu étais bien éveillé, tu ne rêvais plus? Tu sais, il y a quelquefois des hallucinations et des rêves qui persistent, même après le réveil. Tu as vu cette échelle, tu l'as bien vue, n'est-il pas vrai?

AZAEL.

Je l'ai vue, je la vois, et je la verrai toujours !

ÉPHRAÏM.

O fureur ! Comment me venger ? Et je ne sais pas même sur qui doit tomber ma vengeance !

AZAEL.

Patience ! Il reviendra sans doute cette nuit. Nous l'épierons, et l'infâme sera démasqué et puni par nos mains.

ÉPHRAÏM.

Oui, oui, nous le tuerons. Mais, d'ici là, comme les minutes se traînent ! Ce sont des siècles de torture. En attendant, je veux savoir ce qui s'est passé. Je forcerai bien ma fille à parler, ou tout au moins sa nourrice. Car c'est peut-être cette vieille Sarah....

AZAEL.

Les voici qui reviennent. Calmez-vous, mon père, je vous en supplie. N'effrayez pas votre enfant. Elle est innocente de tout ce mal. Mon cœur me le dit : il ne peut me tromper.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SÉMÉIA, SARAH.

ÉPHRAÏM.

Approchez, ma fille, j'ai encore à vous parler. Tout à

l'heure, vous ne m'avez pas répondu ; maintenant, votre père vous ordonne de lui dire la cause de cet étrange silence.

SÉMÉIA.

Mon père, ne me montrez pas ce visage de colère. Je ne puis le supporter. Voyez ! j'embrasse vos genoux. Ne rejetez pas votre fille et sa prière.

ÉPHRAÏM.

Relevez-vous et parlez ! Ce n'est pas votre tendresse que je veux : c'est votre obéissance. Ce n'est pas votre corps qui doit se plier devant moi, c'est votre âme. — Parlez, j'attends la vérité.

SÉMÉIA.

Hélas !

ÉPHRAÏM.

Depuis quand hésitez-vous à m'obéir ?

SÉMÉIA.

Si vous saviez combien vous me déchirez le cœur !

ÉPHRAÏM.

Croyez-vous que le mien ne soit pas navré ? Ma fille n'est plus ma fille, et je ne reconnais plus mon sang dans cette inexplicable révolte.

SÉMÉIA.

Demain, mon père, demain, je vous l'expliquerai. De grâce, accordez-moi un jour !



ÉPHRAÏM.

Un jour ! Quelle est cette folie nouvelle ? Capituler avec son père et lui imposer des conditions dans l'accomplissement d'un devoir ! Qu'est devenue votre piété ? Désobéir à son père, n'est-ce pas désobéir à Dieu ?

SÉMÉIA.

Hélas ! — Et si c'était lui obéir ?

SARAH.

Maitre, laissez l'enfant à son idée aujourd'hui ; sa tête n'est pas bien à elle. — Attendez jusqu'à demain ; tout s'éclaircira.

ÉPHRAÏM.

Tais-toi, jusqu'à ce qu'on t'interroge, toi, et qu'on te demande compte de tes actions. Et vous, ma fille, je vous adresse un dernier appel. — Parlerez-vous enfin ? (Silence. — Avec fureur.) Non ?

AZAËL.

Mon père, elle va s'évanouir encore, n'insistez pas.

ÉPHRAÏM.

Il suffit. Rentrez. Nous reprendrons cet entretien tout à l'heure. — Azaël, reconduisez-la à la maison et venez me rejoindre. (A Sarah.) Quant à toi, reste ici.

Azaël reconduit Séméia à la maison.

## SCÈNE VI.

ÉPHRAÏM, SARAH.

ÉPHRAÏM.

A nous deux, maintenant. Nous allons voir si tu te tairas aussi. — A genoux, à genoux, te dis-je, vieille vipère ! Je vais t'écraser sous mon talon si tu ne dis pas toute la vérité.

SARAH.

Grâce, mon bon maître ! Grâce ! Je ne sais rien, mais je dirai tout.

ÉPHRAÏM.

Allons, parle, tu l'as vu, qui est-il ?

SARAH.

De qui parlez-vous ? qui voulez-vous que j'aie vu ?

ÉPHRAÏM.

N'essaie pas de me tromper. Je sais tout. Tu as vu un homme, chez moi, cette nuit, sur la terrasse. Tu lui as parlé. Avoue, et dis tout. C'est là ta seule chance de salut. — Par l'Éternel ! si tu essaies de la dissimulation un instant, un seul instant, tu es perdue. Tu sais que je ne parle pas en vain. Allons, dis ; quel est cet homme ?

SARAH.

Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il est beau, jeune et généreux.

ÉPHRAÏM.

Quand et où t'a-t-il parlé pour la première fois ?

SARAH.

Cette nuit sur la terrasse.

ÉPHRAÏM.

Comment y est-il venu ?

SARAH.

Je ne sais. Je ne l'ai pas vu arriver.

ÉPHRAÏM.

Ecoute : sois bien convaincue qu'au premier mensonge, je te plonge ce couteau dans le cœur.

SARAH.

Je n'ai dit que la vérité. Demandez à votre fille.

ÉPHRAÏM.

Achève ! Que venais-tu faire sur la terrasse à cette heure ?

SARAH.

J'étais inquiète de l'enfant, et je voulais savoir comment elle avait passé la nuit. Je montai, et je m'assis dans un coin, n'osant aller jusqu'à l'entrée de la tente, car elle me l'avait défendu.

ÉPHRAÏM.

Ah ! elle te l'avait défendu ?

SARAH.

Oui. J'écoutais si elle dormait, quand je crus entendre un murmure de voix. Je restai immobile, la tente s'ouvrit. Séméia en sortit appuyée au bras d'un jeune homme majestueux, en longs vêtements blancs. Je crus que c'était un ange. L'enfant aussi le croyait, car elle lui parlait comme à un être divin.

ÉPHRAÏM.

Que disaient-ils ?

SARAH.

Elle lui disait adieu en pleurant. Alors, lui, il lui promit de revenir la nuit prochaine, mais à une condition : c'est qu'elle ne le dirait à personne, pas même à vous. Puis, il la renvoya sous la tente. Il resta quelque temps comme indécis, et il allait retourner près de Séméia, quand il m'aperçut dans l'ombre. Il tira son poignard, et me menaça de me tuer au moindre mot, au premier cri. Je dus me taire. — Alors, il m'ordonna d'ouvrir un grand bahut, d'y prendre une échelle de corde, de l'attacher et de la rejeter à la rue.

ÉPHRAÏM.

Ah ! je comprends enfin ! C'est donc ce misérable Nazaréen ! — Continue.

SARAH.

Quand il eut posé le pied sur le premier échelon, il tira une bourse d'or et me la donna, promettant de m'en apporter autant le lendemain si je voulais cacher



l'échelle et la lui tendre la nuit prochaine. — Que pouvais-je faire ? Il me tenait sous son couteau ; je promis tout et j'obéis. Pardonnez-moi, maître, si je n'ai pas parlé plus tôt. J'ai cru qu'un si riche seigneur serait un bon parti pour l'enfant, quand tout s'arrangerait.

ÉPHRAÏM.

Oui, tout s'arrangera, n'en doute pas ! Chacun recevra son salaire. Tu as déjà touché le tien. Où est cette bourse qu'il t'a donnée ? Remets-la moi.

SARAH.

La voilà, maître.

ÉPHRAÏM.

Oui, c'est bien celle que j'ai vue à ce jeune Florentin, quand il m'a payé son prétendu dépôt. O aveugle et fou que j'étais ! Patience ! nous réglerons bientôt nos comptes, et c'est avec le plus pur de ton sang que tu me paieras ta dette. (A Sarah). Relève-toi. C'est bien. A mon tour, je te dis : pas un mot, pas un seul mot à Séméia, ni à personne, ou sinon !.... Mais tu me connais. — Oui, tu as raison, tout s'arrangera. — Tu peux rentrer.

Sarah rentre dans la maison, Azaëi en sort.

## SCÈNE VII.

ÉPHRAÏM, AZAËL.

ÉPHRAÏM.

Viens, Azaël, mon ami, je sais tout. Tu as bien vu : c'était un homme, un infâme chrétien.

AZAEL.

Ah ! vous le connaissez ?

ÉPHRAÏM.

Oui. C'est ce jeune Florentin dont j'ai accepté hier un prétendu dépôt. Et moi, père stupide, je ne me suis douté de rien ! Il était caché dans ce coffre, et voilà comme il a pu pénétrer jusqu'à elle et la tromper.

AZAEL.

Ah ! j'étais bien sûr qu'elle était innocente !

ÉPHRAÏM.

Oui, ton cœur a deviné le sien. Elle a été abusée, elle croit avoir reçu la visite d'un ange. C'est sa piété et son innocence même qui l'ont perdue. Mais je me vengerai ! Oh ! comme je me vengerai ! Ma vengeance fera frémir les étoiles qui ont été les témoins impassibles de cette infâme supercherie. — Ah ! comme il doit rire de nous, ce misérable chrétien ! Comme il doit railler la stupidité du père et la crédulité de l'enfant ! Son rire impie doit même monter plus haut. Il t'atteint, ô Jéhovah ! car il s'est joué aussi de ta majesté et de celle de tes anges. Son sarcasme rejaillit comme le plus affreux blasphème jusqu'au pied de ton trône. O Dieu de nos pères ! souffriras-tu cet outrage ? Venge-toi, venge-moi. Nos injures sont communes. Mais charge-moi de punir : je te répons de mon bras.

AZAEL.

Calmez vous, le voici avec Antonio. — Ils viennent de

ce côté. Sa vue me fait horreur. O mon père ! laissez-moi le provoquer ! Je le tuerai, ne craignez rien.

ÉPHRAÏM.

Malheureux ! y songes-tu ? Il m'appartient, ce n'est pas ainsi qu'il doit périr : je veux le massacrer. Mais pas ici ; — non, pas ici. — Je les entends. (A voix basse.) Grand Dieu ! donne-moi la force de patienter et de ne pas le tuer ici même, à l'instant. Non, non pas ici : il pourrait m'échapper. Cette nuit, chez moi ! Il faut qu'il expie son crime à la place même où il l'a commis ; le foyer qu'il a souillé doit être purifié et lavé par son sang. — Les voici. Sachons nous contenir. Fais comme moi, commande à ta langue et à tes yeux ; qu'ils ne se doutent de rien.

AZAEL.

O Dieu ! donnez-moi la force d'entendre sa voix et de supporter sa vue sans éclater !

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIO, PAGOL.

ANTONIO.

Ah ! c'est toi, Ephraïm ! Eh bien, quoi de nouveau ?

ÉPHRAÏM.

Rien, seigneur.

PAGOL.

Et ta fille ? L'ange est-il venu ? A sa place, moi, je ne me ferais pas tirer l'oreille.

ÉPHRAÏM.

Je vous croyais parti, seigneur ; votre voyage n'a pas été long.

PAGOL.

Il n'en a pas été moins heureux.

ÉPHRAÏM.

Puissent-ils tous lui ressembler !

PAGOL.

J'accepte ton vœu ; il me portera bonheur, sans doute. Mais ta fille ? tu ne m'as pas répondu.

ÉPHRAÏM, à Antonio.

Vous n'avez pas d'enfants, ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?

ANTONIO.

Non. Pourquoi cette demande ?

ÉPHRAÏM.

Je vous le dirai un autre jour. Viens, mon fils, on nous attend.

Ils rentrent.

## SCÈNE IX.

ANTONIO, PAGOL.

PAGOL, riant.

Ah ! ah ! il n'a pas l'air aimable aujourd'hui, mon cher beau-père.



ANTONIO.

En vérité, je ne te comprends pas. Le danger t'attire, et tu te plais à l'irriter comme un enfant qui jouerait avec un tigre. Qu'as-tu besoin de narguer cet Hébreu et de triompher de ta dupe ? Pourquoi me traîner devant cette maison d'où tu es sorti par miracle ?

PAGOL.

Pourquoi, ô le plus froid et le plus raisonnable des hommes ? Parce que j'ai besoin de revoir la place où j'ai été si heureux hier, où je le serai encore aujourd'hui. Parce que, forcé d'interrompre ce bonheur, je ne puis vivre qu'en occupant le temps par son image dans le passé et dans l'avenir ; parce que la vue de la maison qu'habite Séméia peut seule me faire prendre en patience les heures qui me séparent du moment où je la reverrai.

ANTONIO.

Quoi ! tu veux y retourner ? Insensé ! C'est tenter le sort. Prends garde ! un feu sombre couvait dans les regards de ce vieux juif. Il serait terrible dans sa vengeance. C'est ta vie que tu risques à ce jeu-là, sache-le bien.

PAGOL.

Ce n'est pas un jeu, un caprice ou une bravade, ô Antonio ! C'est un entraînement irrésistible de toutes les forces vives de mon âme et de mon corps. Dussé-je y laisser ma vie, j'y retournerai. Je le lui ai promis. Je veux la revoir. Il y a des ivresses dont on ne peut se

rassasier. D'ailleurs, je te l'ai dit, j'ai des intelligences dans la place à présent. Rien ne sera plus facile. C'était hier qu'étaient le danger et la folie. Sois donc tranquille, et allons souper gaiement en attendant la nuit.

ANTONIO.

Je ne serai tranquille que quand tu seras revenu de ton équipée. Mais je veillerai de loin sur toi. Si tu n'es pas de retour avant l'aube, j'irai te chercher moi-même, dussé-je briser les portes de cette mesure.

PAGOL.

Mais ne t'avise pas de venir trop tôt. Diable !

ANTONIO

Puissé-je ne pas venir trop tard !



## ACTE CINQUIÈME

---

La terrasse comme au deuxième acte. — Il fait nuit.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

ÉPHRAÏM, SÉMÉIA.

ÉPHRAÏM.

Ma fille, cette heure est solennelle. — Ecoute-moi ! — Je ne viens plus tenter de t'arracher ton secret. Tes lèvres sont scellées par un serment, je le sais. Tu crois avoir obéi à Dieu : c'est bien. — Maintenant, obéis à ton père. Ce que je vais te révéler va déchirer ta jeune âme et la précipiter du ciel au fond des enfers. Il le faut, cependant. Séméïa, mon enfant, mes délices, mon orgueil, tu as été trompée : ce n'est pas un ange qui t'a visitée cette nuit....

SÉMÉIA.

O mon père ! que dites-vous ? C'est une ruse pour me faire parler, n'est-ce pas ? Mais non, vous avez un air terrible, et la douleur est empreinte sur votre front. Grand Dieu ! que dois-je croire ?

ÉPHRAÏM.

Quand mes paroles devraient entrer comme un fer

rouge dans ton cœur, je te le répète, tu as été trompée. C'est un homme, et non pas un ange, qui est venu ici, et qui doit y revenir. C'est un vil chrétien, le plus vil des mortels, qui s'est joué de ta crédulité, de ton innocence, et de notre sainte religion.

SÉMÉIA.

Un homme ! un homme ! Mais qui donc alors ? Non, non, c'est impossible. Non, non, c'était bien un ange !

ÉPHRAÏM

Malheureuse enfant ! que faudrait-il pour te convaincre ? Si tu ne peux pas croire à la parole de ton père, en croiras-tu tes yeux ? Tiens, regarde. (Il ouvre le coffre.) Est-ce une échelle de soie ? Est-ce un tapis ? Car voilà la noire chrysalide d'où est sorti ce beau papillon. Faut-il te faire raconter cette ruse infernale par Sarah, qui sait tout, et qui m'a tout avoué, ou par Azaël, qui l'a vu descendre cette nuit de la terrasse ? Rends-toi à cette horrible évidence. J'ai bien dû l'accepter, moi ! — Ah ! que les heures sont lentes ! Il rit de nous, sans doute, en ce moment. Misérable chrétien ! Quand donc te tiendrai-je sous mes pieds, le cœur percé de ce poignard !

SÉMÉIA.

Donnez-le-moi, ce poignard. S'il en est ainsi, c'est moi qui le frapperai. — Hier, j'ai été la victime. Ce soir, je serai le juge, et, au besoin, le bourreau.

ÉPHRAÏM.

Ton bras est trop débile. Puisque ton faible cœur a pu

te tromper à ce point, ta main pourrait aussi te trahir. Rends-moi cette arme; c'est à moi d'être le justicier dans ma maison.

SÉMÉIA.

Non. C'est parce que mon cœur a pu être trompé qu'il sera implacable désormais. — Ah! ne craignez rien. Quoi! un vil mortel se sera joué de moi, et il ne connaîtra pas à quelle âme il s'est adressé? Non, non, mon père, c'est à moi de le frapper. C'est un droit qui m'appartient; je l'ai acheté assez cher, ne me le refusez pas, je vous en supplie! Rappelez-vous Judith! Je ferai comme elle. Donnez-moi ce poignard, vous dis-je, c'est moi qui frapperai le premier coup, et droit au cœur.

ÉPHRAÏM.

Ah! je reconnais mon sang, je reconnais ma fille! Dieu d'Israël, merci! Tiens, voilà le poignard. Ne crains rien. Nous serons là, dans l'ombre, derrière toi. L'heure approche. Je vais m'armer et prévenir Azaël. Je reviens à l'instant.

## SCÈNE II.

SÉMÉIA, seule.

SÉMÉIA.

Je suis anéantie! Quoi! ce rêve sublime ne serait qu'une infâme supercherie? Quelle chute! J'étais au ciel, et me voilà plus bas que la terre! — Un homme! mais quel homme? D'où vient-il? Car il m'aime, il me l'a dit, et avec quels accents! Ah! ma tête se perd.

— J'y songe, ne m'a-t-il pas prévenue lui-même ? Quand je lui demandai de m'apparaître sous sa forme véritable, ne m'a-t-il pas dit : « Nul œil mortel ne peut voir les » anges dans leur essence immatérielle. Pour t'approcher, » j'ai pris la forme d'un jeune étranger qui t'aime. » -- Et cette échelle ? — Sans doute qu'une fois sous la forme mortelle il perd sa puissance céleste et reste soumis aux conditions de notre pauvre nature. Non, non, c'est un ange ! J'y crois, je veux y croire ! Tout mon sang se révolte à l'idée de ce mensonge. Mon Dieu ! secouez-moi ! Nulle idée basse ou seulement humaine ne m'a guidée en ceci un seul instant. Je n'ai songé qu'à votre gloire et à la délivrance de mon peuple. Vous ne m'aurez pas laissée, moi vierge, moi fille d'Israël, devenir le jouet et la risée d'un misérable infidèle. Je tenterai une épreuve : quand il sera là, je lui mettrai ce poignard sur le cœur ; s'il frémit, c'est un homme, et je le tuerai sans pitié ni remords. Sinon, s'il ne tremble pas, s'il sourit, ce sera un ange, sûr de sa vie immortelle, et je me jetterai à ses pieds pour l'adorer. — Oui, je suis plus calme, cette idée me vient de Dieu. Voici Sarah, je vais l'interroger.

## SCÈNE III.

SÉMÉIA, SARAH.

SÉMÉIA.

Viens, Sarah, viens. Tu l'as vu cette nuit, tu l'as vu, n'est-ce pas ? Mon père me l'a dit. Parle, quel est-il ? Par

ce que tu as de plus cher au monde, je t'en conjure, dis-moi la vérité. Tire-moi de cette horrible incertitude.

SARAH.

Que voulez-vous savoir ?

SÉMÉIA.

Mon père prétend que ce n'est pas un ange qui est venu ici la nuit dernière. Dis-moi ce que tu sais. Lui as-tu parlé ? Que t'a-t-il dit ?

SARAH.

Certainement, je l'ai vu, et il m'a parlé. Il m'a dit qu'il reviendrait ce soir, qu'il vous aimait, qu'il ferait ma fortune. Il m'a donné une bourse pleine d'or, et il m'en donnera autant ce soir ; car il est généreux comme un prince, et beau comme un ange.

SÉMÉIA.

Ainsi, ce ne serait donc qu'un homme ?

SARAH, à part.

Dame ! Elle devrait le savoir mieux que moi. (Haut.) Eh ! grand Dieu ! que voulez-vous que ce soit ? Voyons, vous n'êtes plus une enfant, et l'on peut vous parler sérieusement. Les anges ne descendent plus sur la terre depuis longtemps, et l'on doit s'estimer bien heureuse, quand il vous tombe du ciel un mari jeune et beau, qui leur ressemble un peu, même de loin. Allons, consolez-vous, ma belle enfant, tout cela s'arrangera. Un jeune et riche étranger vous aime ; il risque sa vie pour vous le dire. Il

n'y a pas de quoi se désoler de l'aventure, et j'en connais plus d'une qui s'y résignerait facilement, moi la première.

SÉMÉIA.

Un homme ! un homme ! Celle qui s'est crue la fiancée de Dieu devenir la femme d'un homme, et d'un homme qui a commencé par la tromper ! Jamais !

SARAH.

Bah ! c'est l'histoire universelle. Quelle est la jeune fille qui n'a pas cru aimer un ange au commencement ?

SÉMÉIA.

Tu me fais mal.

SARAH.

Au fond, quelle différence y a-t-il entre votre ange et ce beau jeune homme — car il est beau, je l'ai bien vu — puisque l'ange serait obligé de prendre sa forme pour vous aimer et se faire aimer ? Tenez, ce qu'il y a de plus sage et de plus simple, c'est de le prendre tel quel, et d'en faire un bon mari. Qu'avez-vous à lui reprocher ? De vous aimer ? Le beau crime ! — Ecoutez-moi, quand il sera là, prenez-le par la main et allez tous deux vous mettre aux genoux de votre père. Il n'a rien de mieux à faire qu'à vous bénir et à lui pardonner. — Le voici. Suivez mon conseil.

SÉMÉIA, à part.

Qui sait ? L'ange ne devait peut-être se révéler qu'à moi seule....



## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ÉPHRAÏM, AZAËL.

ÉPHRAÏM.

Nous voilà. Tout est-il prêt, Sarah ? Prends l'échelle et va la fixer.

SARAH.

C'est fait, maître. Faut-il la jeter au dehors ?

ÉPHRAÏM.

Pas encore ; je m'en chargerai. Descends maintenant, et, quoi qu'il arrive, ne bouge pas. J'ai aussi un compte à régler avec toi ; nous en reparlerons demain.

SARAH.

J'obéis, maître. (Bas, à Séméïa.) Il me fait trembler. Tâchez de l'attendrir à tout prix ; il y va de notre salut à tous.

SÉMÉÏA.

Ne crains rien. Va, descends.

SARAH, à part et en s'en allant.

J'ai bien peur que cela ne finisse mal pour tout le monde.

## SCÈNE V.

SÉMÉIA, ÉPHRAÏM, AZAEL.

ÉPHRAÏM.

Allons, préparons-nous. Nous n'avons que trop tardé, la lune vient de quitter l'horizon. Toi, Azaël, dans l'ombre de l'escalier ; moi, sous la tente ; toi, ma fille, ici. — Dis, tiens-tu toujours à le frapper ? Si tu n'es pas sûre de ta main et de ton cœur, parle, nous serons là, et je me charge de la besogne. Il n'aura pas fait deux pas qu'il tombera sous mes pieds.

SÉMÉIA.

Non, non, mon père, ne m'enviez pas ce coup. Je veux le revoir face à face, lui faire avouer son crime, le voir ramper à mes pieds, et savourer ma vengeance et sa terreur. Il faut que son avilissement me venge de l'amour qu'il m'a volé. Il est à moi, il m'appartient ; je l'ai payé au prix de mon déshonneur et d'une douleur éternelle. Laissez-moi seule avec lui, au moins quelques instants.

ÉPHRAÏM.

Soit ! Jette l'échelle.

Il va dans la tente, qu'il referme. Séméïa se dirige à droite ; Azaël l'arrête.

AZAEL.

Pardon, Séméïa, j'ai un mot, un seul mot à te dire.

SÉMÉIA.

Que veux-tu ? J'écoute.

AZAEL.

Pardonne-moi d'avance, je vais être indiscret. Mais les moments sont comptés, et l'heure est terrible. — Réponds-moi franchement : Séméia, l'aimes-tu ?

SÉMÉIA.

Qu'importe ?

AZAEL.

Ne te méprends pas sur mes intentions. Que ne puis-je te montrer mon cœur à découvert ! Je t'en supplie, Séméia ! réponds-moi comme à ton frère ; je te le demanderai à genoux, si tu veux. Réponds-moi, l'aimes-tu ?

SÉMÉIA.

Pourquoi cette question ?

AZAEL.

Pourquoi ? Ah ! elle ne me comprend donc pas ! Pourquoi, Séméia ? Parce que, si tu l'aimes, je le sauverai au péril de ma vie, je te le conserverai. C'est ton bonheur que je veux, ton bonheur seul, et je lui sacrifierai tout, même ce qui fut ma vie et mon rêve jusqu'à ce jour. Dis un mot, j'arracherai ce jeune homme à la fureur de ton père, dussé-je lui faire un rempart de mon corps !

ÉPHRAÏM, entr'ouvrant la tente.

Eh bien, que tardez-vous ?

SÉMÉIA.

Merci, Azaël, merci, mon frère. C'est toi que j'aurais dû aimer, c'est toi que j'aimerais si mon cœur n'était pas déchiré à jamais. N'insiste pas, mon père s'impatiente ; ne prolonge pas cette agonie. Voici l'heure, laisse-moi seule avec lui. C'est à moi de le sauver ou de le perdre.

Azaël se retire dans l'escalier. Séméia jette l'échelle et vient s'asseoir sur le coffre, la tête entre les mains. Un moment après, Pagol saute sur la terrasse et se jette à ses pieds.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, PAGOL.

PAGOL.

Ouvre les yeux ! C'est moi, c'est ton esclave qui revient. Laisse-moi voir ton visage et te serrer sur mon cœur. Mais qu'as-tu ? Pourquoi cet accueil muet ? Pourquoi ces longs regards ? Si c'est pour lire au fond de mon âme, tu n'y verras que ton image. Que veut dire ce silence ? Ai-je perdu ton amour ? Parle ! que j'entende ta voix !

SÉMÉIA.

Et Dieu ! ne le crains-tu pas ? ne lui as-tu pas désobéi ?

PAGOL.

Laisse Dieu, et oublions tout ! Que m'importent le ciel et la terre ? Pour moi, dans toute l'immensité il n'y a désormais qu'un seul être, et c'est toi. Viens sous la

tente, ne perds pas ce peu d'instants qui nous est accordé ! Qui sait si nous en aurons encore de pareils ? Souris-moi ! Je suis si heureux ! J'ai tant attendu cette heure ! Il m'a semblé qu'elle ne viendrait jamais, et maintenant je voudrais qu'elle durât toute l'éternité. Voyons, parle ! — Comme tu es belle ce soir ! plus belle encore qu'hier. Pourquoi ce poignard à ta ceinture ? Ainsi armée, dans ton silence et ta pâleur, tu ressembles à l'ange de la mort !

SÉMÉIA, se levant.

Et si je l'étais ?

PAGOL.

Que veux-tu dire ?

SÉMÉIA.

Que tu n'es qu'un vil imposteur, et que tu vas mourir de ma main. — A genoux, perfide ! à genoux ! Avoue ton crime, avoue que tu n'es qu'un homme, et que tu as osé te jouer de ce qu'il y a de plus sacré pour arriver jusqu'à moi. A genoux, misérable, ta dernière heure est venue !

PAGOL, à ses genoux et souriant.

Tu le veux ? Soit ! Eh bien, qu'attends-tu ? Frappe, frappe donc ! Puisque tu as pu douter de mon amour et que je n'ai pu m'assurer de ton cœur, j'aime mieux qu'il en soit ainsi. Au moins, de ta main, la mort me sera douce et je puis y sourire. Tiens, me voilà à tes genoux !

SÉMÉIA.

Ah ! il n'a pas tremblé ! C'est bien un ange ! Pardon,

pardon, ce n'était qu'une épreuve. C'est à moi d'être à tes genoux. Vois-tu, je ne suis qu'une femme, qu'une enfant, et j'ai douté. Si tu savais combien j'ai souffert ! Te voir abaissé à notre niveau ! Au lieu d'un fiancé céleste, n'avoir plus devant moi qu'un compagnon de misère ! Doubter de toi, surtout ! Voilà la torture qui m'étreignait le cœur.

PAGOL.

Pourquoi rabaisser ainsi cette pauvre humanité ? N'est-elle pas le chef-d'œuvre du Créateur ? Il suffit de te voir, ô Séméia ! pour le comprendre. O mon unique amour ! je veux t'ouvrir mon cœur ; il a son tourment comme le tien. Ecoute, je t'aime trop pour qu'il y ait un mensonge entre nous. C'est un amour céleste et sans fin que tu demandes ? Eh bien ! je te l'ai donné ; que veux-tu de plus ? Oui, j'aurai le courage de l'aveu, je déchirerai de mes mains l'auréole que tu laisses à mon front et qui ne m'appartient pas. Chère, chère Séméia, ce n'est pas un ange que tu as devant toi, et qui te serre dans ses bras, c'est un homme, mais un homme qui t'aime, et plus que ne peut le faire un ange ; car, lui, il ne peut pas te donner sa vie, et moi, je t'apporte la mienne. Crois-tu donc que j'ignore le danger que je cours en venant ici ? Dussé-je en mourir, j'ai voulu te revoir, te détromper, te dire que je veux être à toi sans subterfuge, sans mensonge. O Séméia ! pour un vain rêve d'enfant, ne laisse pas échapper le bonheur de ta vie entière. Ange ou mortel, qu'importe ? n'en suis-je pas moins ton époux ? Hier, ne regrettais-tu pas de ne pouvoir vivre avec moi ? Ma vie

sera désormais déserte, disais-tu. — Regarde ! désormais tous mes instants seront à toi ; rien ne nous séparera plus que la mort. Viens, fuyons là-bas, en Italie : le bonheur nous attend. Une maison sous les oliviers, au bord de la mer de Sorrente. Ta race n'a pas de patrie ; je te donnerai la mienne. Ma famille sera ta famille, ton Dieu sera mon Dieu. Tout ce que mon amour te prend aujourd'hui, mon amour te le rendra au centuple, demain, après-demain, et tous les jours. Car je t'ai donné ma vie, et je ne la reprendrai pas.

SÉMÉIA.

Hélas ! tu m'as déjà trompée !

PAGOL.

Oui, je t'ai trompée, mais parce que je t'aimais ; et c'est parce que je t'aime encore plus et mieux, à présent, que j'ai voulu te détromper. Ne m'aurais-tu pas obéi si je t'avais parlé au nom de ton Dieu, avec mon auréole d'hier ? Aujourd'hui, je veux ne te devoir qu'à toi-même. C'est ton amour que je veux maintenant, et non plus seulement ta beauté. Viens, le jour va se lever, chaque instant rapproche le péril. Partons !

SÉMÉIA.

Dieu du ciel ! oui, le péril est là. Comment ai-je pu l'oublier ? Oui, viens, fuyons. Ah ! malheureux ! je t'aime encore malgré tout. Sauvons-le. Viens, viens !

Elle l'entraîne à droite. — Ils rencontrent Ephraïm, qui est venu couper l'échelle. Ils se retournent. A gauche, Azaël, qui s'est rapproché d'eux.

ÉPHRAÏM.

Misérable ! tu vas périr !

PAGOL, en défense.

Peut-être !

SÉMÉIA, se jetant au cou de Pagol.

Arrête ! c'est mon père. — Mon père, c'est mon époux ! Ange ou mortel, infidèle ou croyant, il a été à moi devant Dieu : vous ne le tuerez pas !

AZAEL, passant entre eux.

Ephraïm ! écoutez-la. C'est votre enfant ! Tout n'est pas sans remède. Ne faites rien d'irréparable ; soyez juge et non bourreau. La vengeance n'appartient qu'à moi, a dit le Seigneur.

ÉPHRAÏM, l'écartant.

Laisse-moi lui parler. (A Séméïa.) Réponds : es-tu décidée à quitter cette maison, ton père et ta foi ?

SÉMÉIA.

Non, mon père.

ÉPHRAÏM.

Tu as bien fait de répondre ainsi. Je te tuais, toi, d'abord. Mais que veux-tu donc, alors ?

SÉMÉIA.

Le sauver.

ÉPHRAÏM.

Malheureuse ! Et que fais-tu de notre honneur ?



AZAEI.

Il y a un moyen de tout concilier, Ephraïm. Ecoutez-moi avec calme, comme je vous parle. Cet homme m'a enlevé ma fiancée; je vais me battre avec lui. Le fer décidera entre nous : s'il est vainqueur, donnez lui Séméia.

PAGOL.

J'accepte.

ÉPHRAÏM, amèrement.

En vérité? Pour qui me prenez-vous donc tous tant que vous êtes? Parce qu'il t'aura tué, je lui donnerai ma fille, qu'il a déshonorée! — Et toi, fille indigne! voilà donc où tu es tombée! Je comprends maintenant pourquoi tu tenais tant à te charger de la vengeance. Mais ton vil calcul sera déjoué, et ta faiblesse sera punie. Ote-toi de là, ou je le tue à travers ton cœur!

On frappe violemment à la porte.

UNE VOIX DU DEHORS.

Ouvrez! de par le cadî, ouvrez!

PAGOL.

C'est la voix d'Antonio!

ANTONIO, du dehors.

Ouvriras-tu, juif maudit!

ÉPHRAÏM.

Malédiction! (Il se penche de la terrasse.) Que voulez-vous?

ANTONIO.

Ouvre d'abord. Je te répondrai ensuite. Ne tarde pas, sinon j'enfonce la porte.

ÉPHRAÏM.

C'est inutile. J'y vais. (A Pagol, en lui donnant une clef.)  
Va te montrer à ton ami, et ouvre lui. (Pagol prend la clef.  
— Au moment où il descend, Ephraïm le frappe par derrière.)  
Tiens ! meurs donc, chien infâme !

PAGOL.

Ah ! Séméia !

Il meurt.

SÉMÉIA.

Mon père, mon père, qu'avez-vous fait !

Elle s'évanouit. Azaël la retient dans ses bras.

AZAEL.

Séméia ! ma sœur, ma sœur !

ÉPHRAÏM.

Enfonce la porte, maintenant ; tu ne trouveras qu'un cadavre. Tous les cadis du monde n'empêcheront pas ma vengeance d'être accomplie.

On entend briser la porte. — Sarah monte précipitamment.

SARAH.

La porte a cédé ; les voilà qui montent.

ÉPHRAÏM.

Viens ici, prends-le par les pieds. Mettons-le dans le bahut. Il sortira d'ici comme il y est entré.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIO, avec des soldats.

ANTONIO.

Mon ami ? Où est mon ami ?

ÉPHRAÏM.

Suis-je donc le gardien de ton ami ?

ANTONIO.

Prends garde ! tu m'en réponds sur ta tête. Il est ici, je le sais.

ÉPHRAÏM.

Depuis quand ton ami passe-t-il les nuits dans ma maison ?

ANTONIO.

Eh ! parbleu ! depuis que tu as reçu son coffre en dépôt.

ÉPHRAÏM.

Vraiment ? Eh bien, le dépôt est intact ; ce que vous avez mis dans le coffre doit y être encore. Regardez bien.

Antonio ouvre le coffre et se jette sur le corps de Pagol en criant.

ANTONIO.

Mon ami ! mon frère ! Mort ! mort ! (Aux soldats.) Voici l'assassin, arrêtez-le !

On se saisit d'Ephraïm. S'iméïa revient à elle, et s'arrache des bras d'Azaël pour se jeter sur le corps de Pagol.

SÉMÉIA.

Laissez-moi ! je veux le voir encore. O mon époux ! c'est pour m'avoir revue que tu es mort : je veux mourir, moi, pour te revoir !

Elle se frappe et tombe.

ÉPHRAÏM.

Ma fille ! ma fille !

SÉMÉIA.

Mon père, pardonnez-moi ! Azaël, votre sœur vous bénit.

Elle meurt.

AZAEL, à genoux auprès d'elle.

Oh ! douleur ! elle expire.

SARAH.

Mon enfant, ma pauvre enfant !

ANTONIO.

Déposez-la près de lui. — Qu'ils soient unis dans la mort, puisqu'ils n'ont pu l'être dans la vie.

ÉPHRAÏM.

Ma fille ! ma fille !

SARAH, revenant vers Ephraïm.

Ta fille ! C'est toi qui l'as tuée, bourreau ! Tu l'aurais encore si tu n'avais pas été parjure !

ÉPHRAÏM.

Ma fille ! ma fille !

ANTONIO.

Pourquoi pleures-tu ta fille ? N'as-tu pas ta vengeance ?



# MÉTELLA

PIÈCE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

## PERSONNAGES

MÉTELLA, jeune veuve romaine.

GALLUS, esclave.

PHORMION, affranchi.

PHÆDRA, suivante de Métella.

UN VIEIL ESCLAVE.

UN GLADIATEUR.

GLADIATEURS, ESCLAVES.

*La scène est à Rome, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.*

# MÉTÉLLA

---

## PROLOGUE

DIT PAR UNE JEUNE FILLE HABILLÉE A LA ROMAINE

---

Avant que le rideau qui borne encor la vue  
Se lève, et que la scène expose aux yeux de tous  
L'œuvre que le poète, en son âme ingénue,  
A lentement créée avec un soin jaloux,  
Il veut que je vous dise ici la bienvenue,  
Et que vous soyez tous préparés par ma voix  
A revoir les héros et les jours d'autrefois.

Car nous allons encor vous montrer sur la scène  
Ces éternels Romains qu'on croit toujours finis ;  
Mais ces nobles aînés de la famille humaine  
Depuis assez longtemps ne sont-ils pas bannis ?  
Eh ! qu'importe un frac noir ou la toge romaine,  
Puisque l'homme est toujours le même, et que partout  
Il souffre, et doit lutter tant qu'il reste debout !



Laissez donc au poète une libre carrière ;  
Dans l'espace et le temps ne l'emprisonnez plus ;  
Qu'il parcoure à son gré la terre tout entière ;  
Ou, l'histoire à la main, des âges révolus  
Qu'il ranime en chantant l'éloquente poussière !  
Si grand qu'il soit, le monde est bien petit encor ;  
Pourquoi gêner la muse et borner son essor ?

L'art doit n'avoir qu'un but : c'est d'élargir notre âme,  
En la purifiant au feu sacré du beau.

Vienne donc le poète y raviver sa flamme !  
Qu'il éclaire la vie à ce chaste flambeau ;  
Et, dans le cadre étroit où s'agite le drame,  
Qu'il nous offre un miroir du rêve et du réel !  
La moindre goutte d'eau peut réfléchir le ciel.



## ACTE PREMIER

---

L'atrium de Métella. — Entre deux colonnes, qui occupent le milieu de la scène, on voit au fond la porte du vestibule. — A droite et à gauche, sur le premier plan, deux issues.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

PHORMION, puis UN VIEIL ESCLAVE.

PHORMION.

La fortune à la fin me sourit : me voilà  
L'affranchi, l'intendant, l'ami de Métella.  
Mais ce n'est point assez ; je veux monter encore.  
Je l'aime et je prétends l'épouser. Elle ignore  
Mes vœux et mes projets, et veut donner ma main  
A Phædra, sa suivante, et cela dès demain.  
Comment faire ? — La femme aime le sacrifice.  
Phædra m'adore ; il faut qu'elle soit ma complice,  
Et qu'à force d'amour faisant ce que je veux,  
Elle abdique son cœur et se plie à mes vœux.  
Nous verrons bien.

LE VIEIL ESCLAVE.

Pardon....

MÉTELLA.

PHORMION.

Qui t'amène ?

LE VIEIL ESCLAVE.

Un fait grave :

Nous ne pouvons venir à bout de cet esclave  
 Dont hier tu nous fis l'emplette. Ce matin  
 Je l'ai trouvé plus sombre encore et plus hautain.  
 Immobile et farouche, il ne boit ni ne mange,  
 Et contemple ses fers dans un silence étrange ;  
 Que faire ?

PHORMION.

Applique-lui le remède usité.  
 Quand il aura senti le fouet....

LE VIEIL ESCLAVE.

En vérité,  
 Je n'ose. Tu le sais, notre douce maîtresse  
 Nous défend d'employer la rigueur....

PHORMION.

Eh bien, qu'est-ce ?  
 Maraud ! Prétendrais-tu m'enseigner mon devoir ?  
 Obéis ! ou sinon, te prouvant mon pouvoir,  
 Je chargerai le fouet de te faire comprendre  
 Lequel vaut mieux d'avoir le cœur ou la peau tendre.

LE VIEIL ESCLAVE.

A part.  
 C'est bien. Le vilain homme ! Ah ! quel plaisir j'aurais  
 A lui voir sur le dos appliquer ses arrêts !

Il sort.

## SCÈNE II.

PHORMION, PHÆDRA.

PHÆDRA.

Phormion, quel bonheur ! Rien ne nous contrarie :  
Affranchis ce matin, demain l'on nous marie ;  
Tous mes vœux sont comblés.

PHORMION.

Pour moi, je crains de voir  
Dans notre horizon bleu comme un nuage noir.

PHÆDRA.

Un nuage ?

PHORMION.

Oui.

PHÆDRA.

Lequel ? Où ? Comment ? — Par Hercule !  
D'où te vient dans ce jour cette peur ridicule ?

PHORMION.

Elle me vient, Phædra, du sens droit et profond  
Par lequel mon esprit voit toute chose à fond.  
Il est bien de jouir du présent ; mais le sage  
Médite l'avenir et de loin l'envisage :  
Contre les coups du sort il sait se prémunir.

PHÆDRA.

Mais encor? Quel danger vois-tu dans l'avenir?  
Parle!

PHORMION.

Ecoute, Phædra, tu vas bien me comprendre :  
Nous avons pour maîtresse une âme douce et tendre ;  
La noble Métella, depuis son deuil récent,  
A quelque chose encor de plus intéressant.  
Elle est vraiment si jeune et son âme est si neuve,  
Que personne ne veut voir en elle une veuve.  
On sait que son époux, avare, vieux et laid,  
Comme son coffre-fort l'a laissée.... au complet.  
Charmante, jeune, riche, on conçoit qu'elle tente ;  
C'est un butin splendide, une proie opulente.  
Aussi, depuis ce deuil, des chevaliers râpés,  
Dans leur toge trouée en conquérants drapés,  
Poussant jusqu'en ces lieux d'utiles promenades,  
Assassinent nos murs de soupirs et d'œillades.

PHÆDRA.

Je ne vois pas encor là de bien grands périls.

PHORMION.

Ce n'est pas tout. Il est des flaireurs plus subtils  
Qui viennent, alléchés par cette même amorce,  
Et leur séduction peut avoir plus de force.  
Tu connais cette secte ayant sur l'Aventin  
Son conciliabule à demi clandestin,  
Ces chrétiens, qui, trompant la police éludée,  
Font un Dieu d'un esclave obscur de la Judée?

Leurs émissaires sont des femmes, des vieillards.  
 Modeste en sa démarche et baissant les regards,  
 Plus d'un a su franchir le seuil de cette porte,  
 Et repart tout joyeux des présents qu'il emporte.  
 Métella donne tout; son cœur est sur la main;  
 On peut le lui voler du jour au lendemain.  
 L'oiseau ne part-il pas quand la cage est ouverte?  
 Qu'un épouseur arrive, et voilà notre perte.  
 Adieu cadeaux, profits, gouverne de son bien!  
 Plus d'argent, d'habits neufs, plus de bons mets, plus rien!  
 Nous sommes ruinés, car l'humble nécessaire  
 Pour des gens comme nous, c'est encor la misère.  
 Quelle est notre ressource alors? L'épouvantail,  
 Le fantôme effrayant, le spectre du travail!  
 Phormion travailler! Un noble fils de Grèce  
 Descendre à ce degré de honte et de bassesse!  
 Voilà notre avenir.... O Phædra, tu peux voir  
 Si j'ai quelque sujet de tomber dans le noir.

## PHÆDRA.

Certes, tu n'as pas tort; mais à cette ruine  
 Nous pouvons bien encore obvier, j'imagine;  
 Toi surtout! ton esprit si fertile et plein d'art  
 Connait tous les moyens de guider le hasard.  
 Dès l'enfance élevé dans les jeux de l'école,  
 Tu gouvernes ta vie ainsi que ta parole.  
 En disciple avisé des sophistes fameux,  
 Tu sauras inventer quelque plan digne d'eux;  
 Et par un trait subtil ou d'adresse ou d'audace,  
 Nous sortirons ainsi tous deux de cette passe.

PHORMION.

Ecoute, je ne vois qu'un honnête moyen  
De faire revenir notre fortune à bien :  
Ce serait de trouver un mari débonnaire,  
Des biens de Métella patron imaginaire,  
Qui, par reconnaissance, ou mieux encor, par goût  
Me laisserait le maître et l'intendant du tout.

PHÆDRA.

Mais où trouver un tel phénix ?

PHORMION.

Je le déclare,  
Pour moi, j'ai vainement cherché cet oiseau rare.

PHÆDRA.

Alors, tout est perdu si tu n'inventes rien.

PHORMION.

Il reste bien encore un suprême moyen....  
Mais tu n'en voudras pas.

PHÆDRA.

Pourquoi ? s'il nous préserve.

PHORMION.

Il nous sauve en effet, et c'est notre réserve.  
Mais je crains qu'il ne soit bien peu selon ton gré.

PHÆDRA.

Qu'en sais tu ?

PHORMION.

J'en suis sûr.

PHÆDRA.

Dis toujours, je verrai.

PHORMION.

Voici donc, à mon sens, ce qu'il nous reste à faire....

— Non, plus j'y pense et plus je vois qu'il faut me taire.

PHÆDRA.

Oh ! l'ennuyeux bavard qui ne s'est jamais tu !  
Pourquoi tant de façons ? Voyons, parleras-tu ?

PHORMION.

Soit, mais rappelle-toi qu'à parler tu m'obliges.

PHÆDRA.

Sans doute.

PHORMION.

Tu le veux ?

PHÆDRA.

Oui.

PHORMION.

Vraiment, tu l'exiges ?

PHÆDRA.

O bourreau ! quelque jour si je puis te tenir....



PHORMION.

Puisque tu l'as voulu, sache t'en souvenir.  
 Ne viens pas après coup, comme fait toute femme,  
 M'assourdir de tes cris et me traiter d'infâme,  
 De perfide....

PHÆDRA.

Non, non, je le promets.

PHORMION.

Eh bien !

Pour garder Métella, pour s'assurer son bien,  
 Le moyen le plus sûr, le meilleur stratagème,  
 Qui sauve tout, serait.... de l'épouser moi-même.

PHÆDRA.

Qui ? toi ? l'épouser ?

PHORMION.

Oui, ce mariage-là

N'a rien qui puisse trop effrayer Métella.  
 Rome, malgré ses lois, en compte par centaines ;  
 Car le jeune affranchi tente fort les Romaines.  
 Plus qu'un vieux sénateur on le trouve charmant.  
 Métella ne sera point à plaindre.

PHÆDRA.

Vraiment ?

PHORMION.

J'espère que je n'ai nul besoin de te dire  
 Quel est le sentiment qui dans ceci m'inspire.

Je me dévoue et sauve ainsi nos intérêts.  
Ne crois pas qu'une dame ait pour moi plus d'attraits  
Que la belle affranchie à qui, dès ma jeunesse,  
Mon âme a consacré la fleur de sa tendresse.  
Non, non, si tu me perds, c'est seulement de nom ;  
Car nos cœurs sont unis, et, mariés ou non,  
Nous resterons ensemble, et toute l'existence  
Je compte te prouver l'ardeur de ma constance.

## PHÆDRA.

En vérité ! c'est trop d'honneur et de bonté.  
Monstre ! Je te savais fourbe, lâche, effronté ;  
Mais perfide à ce point ! Envers qui ? Son amie,  
Sa complice et bientôt sa femme ! — Oh ! l'infamie !  
Pauvre homme ! Il se dévoue ! — Epouser Métella,  
Oui-da ! Me crois-tu donc sotté à cet excès-là ?  
Puisque tu me connais si mal, je vais, mon maître,  
De la bonne façon t'apprendre à me connaître.  
Tu m'épouseras, moi, moi seule ; ou, sans mentir,  
Je saurai sur-le-champ t'en faire repentir.  
Pour corriger le sort en ce qu'il a d'injuste,  
Je sais certains secrets qui viennent de Locuste ;  
Et le jour où ton cœur infidèle....

## PHORMION.

O Phædra !

Crois-le bien, non, jamais ce jour-là ne viendra.  
Tu m'inondes le cœur de délices suprêmes ;  
Chère âme ! Je vois donc enfin combien tu m'aimes !  
C'est peut-être un peu trop ; mais cela fait du bien.

Va, c'était une épreuve, un jeu d'esprit, un rien,  
 Et tu n'as pas sujet de faire la jalouse.  
 C'est toi seule que j'aime, et seule que j'épouse.  
 Oui ! J'aime cent fois mieux vivre pauvre avec toi,  
 Que sans toi de m'asseoir sur le trône d'un roi.

PHÆDRA.

Ah ! traître ! que tu sais de ta langue dorée  
 Assoupir et charmer mon âme énamourée !  
 Pauvres femmes ! pour faire envoler le soupçon,  
 Un seul mot nous suffit, un doux regard, un son.

PHORMION.

Mais nous n'y songeons pas, Phædra, le temps s'envole.  
 Au lieu de l'employer en dispute frivole,  
 Viens m'aider à remplir mes devoirs d'intendant ;  
 Métella sortira du bain en attendant.  
 Viens, viens voir avec moi ce que fait dans son bouge  
 Notre esclave nouveau, ce barbare au poil rouge,  
 Dont pour me remplacer dans les soins du jardin  
 Métella me fit faire emplette hier matin.  
 Je l'ai pris rude et fort ; mais il semble indomptable,  
 Et n'est pas près de faire un serviteur sortable.  
 L'œil sombre, il reste là, sans parler ni manger.  
 Bah ! les coups et la faim sauront bien le changer.  
 Allons voir.

PHÆDRA.

Oh ! s'il est si méchant !

PHORMION.

Sois sans craintes.

Pour mieux l'appivoiser, sans risquer ses atteintes,  
Je l'ai fait mettre aux fers.

PHÆDRA.

D'où vient-il?

PHORMION.

Si j'en crois

Le marchand, ses captifs étaient tous des Gaulois.

PHÆDRA.

A part.  
Allons. Va, je saurai te surveiller quand même

PHORMION.

A part.  
Métella, ce matin, apprendra que je l'aime.

Pendant qu'ils sortent par la porte du fond, Métella vient  
par le côté, suivie de deux jeunes filles esclaves.

### SCÈNE III.

MÉTELLA, seule.

MÉTELLA.

C'est bien, laissez-moi seule, et n'allez pas plus loin.  
De vos soins attentifs je n'aurai plus besoin ;  
Vous pouvez me quitter.

Les jeunes esclaves sortent.

Que notre âme est légère !

La solitude était mon grand bonheur naguère,  
C'était une éclaircie au fond de mon ciel noir,  
Un répit, un bonheur furtif pris au devoir,  
Une chaste amitié qu'on m'avait défendue,

Une joie en passant retrouvée et perdue.  
Je n'en pouvais jouir que par éclairs ; les nuits  
Seules me l'apportaient en trêve à mes ennuis.  
Maintenant je suis libre, et ma longue journée  
Comme ma longue nuit lui peut être donnée ;  
Mais je n'y trouve plus les douceurs d'autrefois.  
Mariée et soumise à des devoirs étroits,  
Ma vie, heureuse ou non, fuyait d'un vol rapide ;  
Maintenant tous mes jours se traînent dans le vide,  
Et rien n'en interrompt l'insipide langueur.  
Hélas ! qui me l'eût dit, et qu'est-ce que le cœur ?  
Ma liberté me pèse, et je me suis surprise  
A regretter ces jours où ma vie était prise,  
Et mon époux morose, et mes ennuis passés,  
Tous ces maux dans mon cœur par la mort effacés.  
J'attends encor : mais si ce vide persévère,  
J'irai près de Paula que l'Aventin révère.  
On dit qu'elle a trouvé, pour nourrir sa ferveur,  
Un Dieu jeune, inconnu, qu'on nomme le Sauveur ;  
Fille des Scipions, belle, opulente, aimée,  
L'ennui la dévorait ; ce Dieu l'a ranimée.  
La paix est descendue en cette âme de feu....  
J'irai lui demander le secret de son Dieu.

## SCÈNE IV.

MÉTELLA, PHORMION.

PHORMION.

A part.

Seule ! c'est le moment. Allons, tentons l'épreuve.

MÉTELLA.

Comme te voilà beau dans ta tunique neuve !  
Ta toge d'affranchi te sied on ne peut mieux.

PHORMION.

Vrai ! Le pauvre affranchi trouve grâce à vos yeux ?  
Je regrette pourtant ma longue chevelure.

MÉTELLA.

C'est à tort, on voit mieux à présent ta figure.  
Et Phædra, que dit-elle ? Elle doit sûrement  
Etre fière d'avoir un mari si charmant.

PHORMION, à part.

Elle a dit : si charmant ! Bon, elle m'encourage.

Haut.

Ne me parlez pas d'elle et de ce mariage,  
Madame, il ne peut plus se faire.

MÉTELLA.

Et la raison ?

PHORMION.

C'est que mes yeux ont fait une comparaison....  
Non, ce n'est pas ainsi que je dois tout vous dire.  
Sachez que mes aïeux étaient princes d'Epire,  
Et que par un concours d'effroyables revers,  
Leur fils un jour chez vous dut vivre dans les fers ;  
O jour trois fois béni !....

MÉTELLA.

Je les croyais d'Athènes.

PHORMION.

Oui, si l'on se reporte aux époques lointaines ;  
 Mais Périclès bannit ces citoyens trop grands ;  
 L'Epire les reçut et les prit pour tyrans.  
 Puisque de tels héros le sort me fit descendre,  
 O noble Métella ! c'est à vous de comprendre  
 Si je puis épouser une esclave d'hier.

Phædra paraît derrière les colonnes et écoute cachée.

MÉTELLA.

A ta place, mon cœur ne serait pas si fier.  
 Je n'aurais d'autre loi que d'épouser quand même  
 Celui qui m'aimerait ; mais pourvu que je l'aime :  
 Esclave, affranchi, libre, il m'importerait peu ;  
 L'amour rend tout égal sous son niveau de feu....

PHORMION.

O noble sentiment ! ô paroles bénies !  
 Vous inondez mon sein de douceurs infinies.  
 Oui, je le savais bien, ce cœur était trop grand  
 Pour ne pas faire fi des chimères du rang.  
 Qu'il me pardonne donc si j'ose enfin lui dire  
 Tout ce qui se cachait sous mon muet délire,  
 Et si, ne perdant plus la voix à ton aspect,  
 L'amour lève en tremblant les voiles du respect.  
 Oui, regarde à tes pieds, le front dans la poussière,  
 Le noble rejeton d'une race princière....  
 Ah ! ne m'accable pas de ton juste courroux !  
 S'il le faut, laisse-moi mourir à tes genoux,  
 Plutôt que d'encourir un instant ta disgrâce !

Laisse-moi de tes pas baiser ici la trace,  
Et bénir en mourant l'heureux jour où les dieux  
Me firent ton esclave et l'hôte de ces lieux ;  
Où je pus voir de près, dans sa grâce accomplie,  
A travers la pâleur de ta mélancolie,  
Ta divine beauté qui, jusqu'au dernier jour,  
Heureux ou dédaigné, sera mon seul amour !

MÉTELLA.

Sais-tu ce que mérite une telle harangue ?  
Plus d'une, pour punir l'audace de ta langue,  
Répondrait par les fers, par la mine et le fouet.  
Moi, mon courroux sera plus clément et muet.  
Mais ne t'y trompe pas : il est inexorable.  
Ne t'en prends qu'à toi seul, si jamais il t'accable.  
Ce soir, je te marie à Phædra qui t'attend,  
Et demain tous les deux, dès l'aurore partant,  
Vous irez gouverner mon domaine en Sabine.  
Sinon, je t'enverrai faire un tour à la mine.  
C'est à ton choix.

Parlons d'autre chose à présent.

Cet esclave acheté, qu'on dit laid, mal plaisant,  
Que fait-il ce matin ? Devient-il plus traitable ?  
Mange-t-il ?

PHORMION.

Non, il est toujours sombre, indomptable.

MÉTELLA.

Que dit-il ?



MÉTELLA.

PHORMION.

Rien. Il garde un silence obstiné.  
Quand les fers et le fouet l'auront discipliné....

MÉTELLA.

Nullement ! Pour dompter ces esclaves novices,  
Je ne veux pas chez moi de fers ni de sévices.  
De quel pays est-il ?

PHORMION.

Il est Gaulois, dit-on.

MÉTELLA.

Son nom ?

PHORMION.

Jusqu'à présent il nous a tu son nom.  
Nous l'avons surnommé Gallus de l'aventure.

MÉTELLA.

Va le chercher, je veux le voir.

PHORMION.

Je vous conjure,  
N'en faites rien.

MÉTELLA.

Je veux lui parler.

PHORMION.

Vous, grands dieux !

MÉTELLA.

Oui, moi.

PHORMION.

C'est qu'il est sombre et terrible.

MÉTELLA.

Tant mieux !

Obéis, ou sinon....

PHORMION.

J'obéis.

Il sort sans voir Phædra.

## SCÈNE V.

MÉTELLA, PHÆDRA.

PHÆDRA, se jetant aux genoux de Métella.

O maîtresse !

Maîtresse douce et bonne ! ah ! jamais ma tendresse

Ne pourra vous payer de toutes vos bontés.

Le traître, le perfide !

MÉTELLA.

Eh quoi ! vous écoutez

Les entretiens secrets qui veulent du mystère ?

Pauvre Phædra ! J'aurais bien voulu te le taire.

Va, ce n'est qu'un accès de sotte vanité.

La campagne et tes soins lui rendront la santé.

Tu n'en seras pas moins princesse de l'Epire,

Ce soir même au plus tard.

MÉTELLA.

PHÆDRA.

Comment pouvez-vous rire  
De ce qui me fait mal !

MÉTELLA.

Il est telles douleurs  
Que le rire guérit beaucoup mieux que les pleurs.  
Mais cet Epire, qu'est-ce ?

PHÆDRA.

Un mensonge notoire.  
Il l'a dit si souvent qu'il finit par y croire.  
Dans l'île de Lesbos nous sommes nés tous deux.  
Un jour (j'avais douze ans), entraînés par nos jeux  
Loin du toit paternel, nous suivions le rivage ;  
Un pirate nous prit, et le même esclavage  
Nous unit jusqu'au jour béni, non sans raison,  
Où nous sommes venus habiter ta maison.

MÉTELLA.

Ecoute, au nom du bien que mon cœur te souhaite,  
Sur l'aveu qu'il m'a fait reste avec lui muette.  
L'amour-propre blessé ne pardonne jamais  
Chez certains amoureux.

PHÆDRA.

Oh ! oui, je vous promets,  
Sur ce point-là, toujours avec lui de me taire.  
Je connais encor mieux que vous ce caractère.  
Hélas ! que n'ai-je mis mon pauvre cœur ailleurs !

MÉTELLA.

Il revient. Va cacher tes yeux gonflés de pleurs.

SCÈNE VI.

MÉTELLA, PHORMION, GALLUS.

PHORMION.

Voici l'esclave.

MÉTELLA.

Et c'est ainsi que tu l'amènes ?  
Pourquoi cet attirail d'entraves et de chaînes ?  
Je t'avais dit pourtant de détacher ses fers.  
Te fais-tu donc un jeu d'obéir de travers ?  
Allons, vite, ôte-les.

PHORMION.

Mais cet homme est farouche....

MÉTELLA.

Obéis.

PHORMION.

Cependant....

MÉTELLA.

Plus un mot de ta bouche !

PHORMION.

Il suffit. Puissiez-vous ne pas vous repentir !

MÉTELLA.

MÉTELLA.

Est-ce fait ?

PHORMION.

Oui, voilà.

MÉTELLA.

C'est bien ; tu peux sortir.

Phormion, en s'en allant, passe auprès de Gallus, qui lève ses bras devenus libres. Phormion se méprend à ce geste et se sauve de peur.

## SCÈNE VII.

METELLA, GALLUS.

MÉTELLA.

Approche, ne crains rien : tu me ferais injure.  
 On dit que, renonçant à toute nourriture,  
 Depuis que sous mon toit le sort t'a confiné,  
 Tu gardes à l'écart un silence obstiné....  
 Peut-être, n'étant pas né pour la servitude,  
 Te fais-tu de ton sort une image trop rude.  
 Apprends que nous vivons en famille, entre nous.  
 Ton service, d'ailleurs, sera facile et doux :  
 Arroser, au printemps, d'une main attentive,  
 Dans l'enclos du jardin les fleurs que je cultive,  
 Balayer la poussière ou la neige du seuil,  
 L'ouvrir aux visiteurs en leur faisant accueil,  
 Et, l'hiver, apporter le bois qui doit dans l'âtre  
 Chasser de la maison le froid opiniâtre ;

Voilà tout. Tu n'as pas à te plaindre du sort.

— Tu ne me réponds rien.... Que veux-tu donc ?

GALLUS.

La mort.

MÉTELLA.

Ai-je bien entendu ? La mort ? Que veux-tu dire ?

Je ne te comprends pas ; d'où te vient ce délire ?

Es-tu frappé d'un mal que rien ne peut guérir ?

GALLUS.

Oui, l'esclavage.

MÉTELLA.

Et c'est pourquoi tu veux mourir ?

GALLUS.

Tu l'as dit. Par la mort j'échappe à toute entrave,  
Et j'aime mieux mourir de faim que d'être esclave.

MÉTELLA.

Malheureux ! Et voilà ton unique raison  
Pour donner un pareil spectacle en ma maison !  
Mais ce ne sera pas. Je t'ordonne de vivre.  
Je le veux ; sois content, vite, je te délivre.  
Puisqu'un seul mot de moi suffit à cet effet,  
De l'affranchissement reçois donc le bienfait.

GALLUS.

Je ne puis l'accepter. Je hais la gratitude ;  
C'est encore un lien qui sent la servitude.

Ton bienfait est si grand qu'à mes yeux, un Romain  
 Seul peut sans s'avilir l'accepter de ta main.  
 Pour nous deux, trop de haine et de sang nous sépare ;  
 Je ne suis qu'un vaincu, qu'un esclave, un barbare,  
 Un être abject et vil, une chose sans nom,  
 Qu'on peut laisser pourrir au fond d'un cabanon,  
 Qui n'a ni droits, ni dieux, ni famille, et que Rome  
 A rayé des vivants, enfin l'ombre d'un homme.  
 J'aime mieux achever de mourir tout à fait  
 Plutôt que de revivre au prix d'un tel bienfait.  
 Reprends-le donc ! Nul dieu, dans sa toute-puissance,  
 Ne pourrait m'imposer cette reconnaissance,  
 Et je ne sais qu'un être, un seul dans l'univers,  
 De qui j'accepterais de voir briser mes fers.

MÉTELLA.

Et quel est-il ?

GALLUS.

C'est moi, moi seul.

MÉTELLA.

Eh ! fais donc vite !

Pars, qui t'arrête ? Vois, ce seuil ouvert t'invite ;  
 Franchis-le, Métella ne te trahira pas.  
 Sois-en sûr, nul licteur ne poursuivra tes pas.

GALLUS.

C'est toujours une grâce, ou parlée ou muette ;  
 Mon cœur ne peut subir l'affront de cette dette.  
 Non, ce n'est pas ainsi, par un honteux larcin,  
 Que de la liberté je prendrai le chemin.

## MÉTELLA.

Tu te fais plus Romain que les Romains eux-mêmes.  
A mon sens, la vertu n'est pas dans ces extrêmes.  
Je ne vois pas de grâce où tu crains tant d'en voir.  
Il est doux de donner, plus doux de recevoir ;  
Mais l'échange est égal : nul ne se subordonne.  
On reçoit en donnant, en recevant l'on donne.  
Oui, l'on donne à quelqu'un, au prochain, frère ou sœur,  
La chère occasion d'épanouir son cœur,  
La facile douceur d'un léger sacrifice,  
La chance d'effacer peut-être une injustice.  
On donne, à tout hasard, l'illusion du bien,  
Ou l'espoir d'attacher ce frêle et pur lien  
Que met, entre deux cœurs séparés par le reste,  
L'humaine sympathie ou la pitié céleste.  
Sur ces matières-là tel est mon sentiment,  
Et si j'étais de toi, certes, dans ce moment  
Je ne voudrais pas mettre ainsi ma grandeur d'âme  
A refuser si net ce que m'offre une femme.

## GALLUS.

Quand cette offre viendrait de la main d'un enfant,  
Je ne puis l'accepter ; mon cœur me le défend.

## MÉTELLA.

Tu me refuses donc ? — Et que prétends-tu faire ?

## GALLUS.

Je te l'ai dit : mourir dans un coin solitaire,



Muet et résigné, ne demandant aux dieux  
Que de voir s'écrouler votre empire odieux.

MÉTELLA.

C'en est trop. — Tant d'orgueil qui m'irrite et me brave  
Me rappelle à la fin que tu n'es qu'un esclave.  
Je saurai te contraindre à m'obéir. Nos lois  
Nous arment contre vous d'impitoyables droits.  
Tremble ! au lieu de mourir de faim dans l'ergastule,  
Comme tu t'en forgeais le dessein ridicule,  
Je t'enverrai périr sous la dent des lions,  
Et ce sera la fin de tes rébellions.

GALLUS.

Des lions ?

MÉTELLA.

Oui, ce soir au cirque.... Qu'est-ce à dire ?  
Et d'où vient sur tes traits ce rayonnant sourire ?

GALLUS.

C'est que tu m'ouvres là les cieus sans le vouloir.  
Quoi ! je pourrais mourir en combattant ce soir !  
Ah ! voilà le bienfait que j'accepte ! De grâce,  
Au nom de tous les dieux, par tes pieds que j'embrasse,  
Ne va pas te dédire, ô femme ! et m'envier  
Le bonheur de mourir l'arme au poing, en guerrier.

MÉTELLA, à part.

Il est beau maintenant : ses yeux lancent des flammes.

Haut.

Mais, malheureux, sais-tu ce que tu me réclames ?

Quelque chose de noble éclate en ton maintien ;  
Peut-être en ton pays es-tu patricien ;  
Tu ne peux te mêler à cette tourbe vile.  
Tous ces gladiateurs sont de race servile,  
Ecume des cités, fange des mauvais lieux ;  
Ce sang-là peut couler sans attrister les yeux.

GALLUS.

Oui, j'étais noble et chef d'une tribu de braves,  
Quand je tombai captif sous d'ignobles entraves.  
Mais que m'importe, à moi, ton préjugé romain ?  
Mon peuple vit et meurt les armes à la main ;  
Tous libres, tous égaux, tous nobles par la guerre.  
Quel que soit l'ennemi, nous n'en rougissons guère.  
Qu'on défende ses jours, sa famille ou l'Etat,  
La mort que l'on affronte ennoblit tout combat.

MÉTELLA.

Je céderais peut-être à ton étrange envie,  
Si tu me promettais de défendre ta vie....  
Sais-tu bien, dans ces jeux, que le peuple a le droit  
D'affranchir le plus brave ou bien le plus adroit ?

GALLUS.

Qu'entends-je ? Tu me fais revivre. Sois sans crainte,  
Je vaincrai. Laisse-moi descendre dans l'enceinte.  
Je saurai bien forcer le peuple à m'affranchir.  
Je t'en prie à genoux. — Oh ! laisse-toi fléchir !

MÉTELLA.

Eh bien, soit ! Et pourtant c'est peut-être une faute....

Désormais à mes yeux tu n'es plus rien qu'un hôte,  
 Un ami sous mon toit envoyé par les dieux.  
 Plus tard, tu me diras ton pays, tes aïeux.  
 Mais, ô jeune étranger ! avant tout je te prie,  
 Répare ta vigueur par le jeûne amoindrie ;  
 Fais-toi servir les mets que t'offre la saison ;  
 Veuille enfin te trouver chez toi dans ma maison.  
 Que tes membres lassés, sous les ondes lustrales,  
 Retrouvent leur souplesse et leur force natales.  
 A Castor, à Pollux, fais des libations ;  
 Songe que tu t'en vas combattre des lions.  
 Prépare-toi, l'instant approche, le temps passe ;  
 Va vite, et que les dieux protègent ton audace !

## GALLUS.

Ah ! les Franks ont raison, et ce n'est pas en vain  
 Qu'ils pensent que la femme est un être divin.  
 Au fond de nos forêts, — comme ici même à Rome, —  
 Partout elle console, instruit et sauve l'homme.  
 — J'accepte tes bienfaits ; j'aime à les recevoir  
 Maintenant ! — Comble-les, viens au cirque ce soir ;  
 Ton esclave serait heureux de ta présence.  
 Je ne connais que toi parmi ce peuple immense,  
 Et deux regards amis souriraient à mon cœur.  
 Viens donc ! sois sans effroi, je sortirai vainqueur.  
 Aux ours de nos forêts j'ai souvent fait la guerre,  
 Et ces lions captifs ne m'épouvantent guère ;  
 Je les terrasserai. Puis, fussé-je vaincu,  
 Du moins je mourrai libre ainsi que j'ai vécu.

MÉTELLA.

Non, tu ne mourras pas. J'en ai le doux augure.  
Je te verrai ce soir triomphant, j'en suis sûre ;  
Car j'irai ; Métella te suivra de ses vœux.  
Mais surtout, défends-toi ; sois vainqueur, je le veux.  
Gallus sort.

## SCÈNE VIII.

MÉTELLA, seule.

MÉTELLA.

Je me laisse emporter. Une force inconnue  
M'entraîne. J'aurais dû paraître moins émue.  
Dans ce barbare inculte, au fond, quelle grandeur !  
Quel mépris de la vie ! Et puis, cette candeur,  
Cette sincérité, ce culte de la femme,  
Et cette beauté mâle où rayonne son âme !  
Tous ces traits si divers, qui semblent un chaos,  
Font surgir à mes yeux l'image d'un héros.

## SCÈNE IX.

MÉTELLA, PHORMION.

MÉTELLA, apercevant Phormion dans le fond.

Eh bien, que fais-tu là ?

PHORMION.

Je ne sais pas si j'ose....

Vous m'avez renvoyé.

Il regarde partout.

MÉTELLA.

MÉTELLA.

Tu cherches quelque chose?

PHORMION.

Oui.... non. <sup>A part.</sup> Où donc est-il? <sup>Haut.</sup> Vous n'avez pas de mal?

MÉTELLA.

Pourquoi?

PHORMION.

Mais ce Gaulois, ce sauvage animal....  
 Qu'est-il donc devenu? Sans doute il est en fuite.  
 De vos rares bontés voilà quelle est la suite!  
 En le laissant aux fers eût-il pu déloger?

MÉTELLA.

Ne parle pas ainsi de ce jeune étranger.  
 S'il n'est pas prince, il est du moins digne de l'être.  
 Et tu pourrais gagner beaucoup à le connaître.  
 J'entends que comme un hôte il soit ici traité;  
 Car je viens de lui rendre aussi la liberté.  
 Au cirque, dans ce jour, il désire combattre :  
 Conduis-le près des gens qui tiennent le théâtre;  
 Fais en sorte qu'il touche au but de son désir;  
 Rends-lui service enfin, tu me feras plaisir,  
 Et certain souvenir qui n'est pas à ta gloire  
 S'effacera plus vite et mieux de ma mémoire.

Elle sort.

## SCÈNE X.

PHORMION, seul.

PHORMION.

Ouais ! Voilà d'où le vent souffle donc à présent ?  
Et Phormion sera leur humble complaisant ?  
C'est bien fait ! Triple sot, niais qui s'imagine  
Savoir tous les replis d'une âme féminine !  
Qu'elle était belle ainsi ! Ce sein plus agité,  
De ses yeux rayonnants l'éclat inusité,  
Sa lèvre en fleur, son teint, tout montre que son âme  
S'éveille aux doux rayons d'une secrète flamme.  
Pour toucher ce grand cœur il faut donc être laid !  
Le barbare, le lourd, voilà ce qui lui plaît !  
Fort bien ! Mais à ce jeu je saurai mettre un terme  
En broyant sous mon pied cet amour dans son germe.  
Ce ne sera pas long, et je n'ai nul remord :  
Le galant court lui-même au-devant de la mort.  
On veut que je le mène au cirque à l'instant même ;  
Or, le chef de ces jeux est Rutuba, qui m'aime.  
Il comprendra d'un signe ; à mon intention  
Il lui détachera son plus rude lion....  
Que Gallus, s'il le peut, se tire alors d'affaire !  
C'est sa faute : pourquoi se fait-il belluaire ?  
Je respire et le sort de nouveau me sourit.  
Ce que c'est cependant que d'être homme d'esprit !



## ACTE DEUXIÈME

---

Même décor.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

UN VIEIL ESCLAVE, seul.

LE VIEIL ESCLAVE.

Tout le monde est parti ; la maison est déserte.  
J'ai pu voir de mon coin, par la porte entr'ouverte,  
Passer les flots pressés du peuple allant aux jeux.  
Vrai ! l'emploi de gardien n'a rien d'avantageux :  
J'eusse aimé voir aussi combattre notre esclave.  
Il mérite de vaincre, il a l'air franc et brave,  
Et ne ressemble en rien à ce Grec détesté,  
Ce Phormion menteur et plein de vanité.  
Mais non. J'ai dû rester ici comme un dieu Terme.  
Bah ! la porte est solide ; il suffit qu'on la ferme.  
Aussi vais-je à l'instant chez l'hôtelier voisin  
Essayer de noyer mon ennui dans le vin.  
Ho ! qui frappe ? Passez votre chemin. On frappe.

PHORMION, du dehors.

Cerbère !

Ouvre au plus tôt ! sinon redoute ma colère.

LE VIEIL ESCLAVE.

C'est Phormion ! Eh bien, qu'arrive-t-il ? Voilà !

Il va ouvrir.

SCÈNE II.

LE VIEIL ESCLAVE, PHORMION et PHÆDRA, escortant  
MÉTELLA évanouie, portée en litière.

PHORMION.

Par ici ! Doucement ! C'est bien. Déposez-la.  
Qu'on cherche un médecin !

PHÆDRA.

Toujours sans connaissance !

A une esclave,  
Va vite, apporte-moi tous ses flacons d'essence.

LE VIEIL ESCLAVE.

Pauvre maîtresse ! hélas ! que s'est-il donc passé ?

PHORMION.

En voyant le Gaulois sanglant et terrassé  
Sous les coups d'un lion, l'émotion trop forte  
L'a fait entre nos bras tomber à demi morte.

LE VIEIL ESCLAVE.

Et Gallus ?

PHORMION.

Il n'est plus sans doute en ce moment.  
En sortant, j'entendis un applaudissement



Immense, des rappels, des clameurs continues  
 A faire évanouir un aigle au fond des nues ;  
 Tout le cirque en tremblait. Il faut que Rutuba  
 Ait lui-même paru pour finir le combat,  
 Et jeté le lion expirant sur le sable ;  
 Car c'est dans ces instants qu'il est incomparable.  
 Ah ! j'aurai perdu là le plus beau de ses coups !

LE VIEIL ESCLAVE.

Pauvre Gallus !

PHORMION.

Un sot !

PHÆDRA.

Silence ! Eloignez-vous !

Elle reprend ses sens.

MÉTELLA.

Où suis-je ? Était-ce un songe ?  
 Non ! L'affreux souvenir dans l'horreur me replonge.  
 Je l'ai vu, je le vois, et toujours le verrai.

PHÆDRA.

O maîtresse !

MÉTELLA.

Phædra, j'ai le cœur déchiré....

PHÆDRA.

Calmez-vous !

MÉTELLA.

Oui, c'est vrai. Va, dis-leur qu'on me laisse ;  
Que toi seule, du moins, puisses voir ma faiblesse !

Phormion sort avec tous les esclaves.

## SCÈNE III.

MÉTELLA, PHÆDRA.

MÉTELLA.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas combattu sans répit  
Ce projet insensé par lequel il périt !  
Un dieu dans cet instant m'a sans doute aveuglée,  
Et ma vie à jamais en reste inconsolée.  
Si j'avais insisté, si j'avais défendu,  
Bien sûr, à mes désirs il se serait rendu.  
Il aurait conservé sa liberté chérie,  
Il aurait pu revoir sa lointaine patrie,  
Il serait encor là peut-être ! Et de sa mort  
Je n'aurais pas au cœur l'incurable remord !

PHÆDRA.

Ah ! Madame, cessez de déchirer votre âme  
Aux causes d'un malheur où vous n'avez nul blâme.  
Le destin a tout fait. Il est dur, et parfois,  
Sans nous et contre nous, il accomplit ses lois.

MÉTELLA.

Il est vrai ! Mais le cœur que le destin torture  
Ne s'en prend qu'à lui-même en sondant sa blessure.

Pauvre ami ! C'est son noble orgueil qui l'a tué.  
 A sa perte en riant lui-même il s'est rué.  
 Je crois encor le voir ; calme, fier, intrépide,  
 Il attendit l'assaut du monstre au bond rapide,  
 Il souriait encor quand il tomba !.... Grands dieux !  
 Puisqu'ils s'étaient fermés, pourquoi rouvrir mes yeux ?  
 Quel horrible spectacle ! Ah ! par quelle incurie  
 Laissez-vous s'étaler cette sombre furie ?  
 Et toi, peuple cruel, dont l'œil applaudissant,  
 A défaut de la main, se baigne dans le sang,  
 Ne sens-tu pas trembler le sol, et que le monde,  
 Se lassant d'être en proie à ta fureur immonde,  
 Va venir demander à l'empire abaissé  
 La sanglante rançon de tout ce sang versé ?

PHÆDRA.

Je comprends de quel poids ce souvenir vous pèse,  
 Et qu'il soit malaisé que votre cœur s'apaise ;  
 Mais, ô chère maîtresse ! écoutez un instant :  
 Il me reste dans l'âme un espoir persistant.  
 Qui nous dit que Gallus soit mort ? Blessé peut-être,  
 Sous des soins empressés il a bien pu renaître,  
 Et si vous permettiez, Madame, j'irais voir....

MÉTELLA.

A quoi bon se leurrer d'un inutile espoir,  
 Et demander au ciel l'effort d'un tel prodige ?  
 N'y songeons plus : Gallus est mort, bien mort, te dis-je.  
 Hélas ! je ne l'aurai connu qu'un seul moment,  
 Pour qu'il soit de mes pleurs l'éternel aliment !

Pendant ces derniers mots, Gallus a paru dans le fond.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES, GALLUS.

PHÆDRA, apercevant Gallus.

Ah ! grands dieux !

MÉTELLA.

Qu'as-tu ?

PHÆDRA, arrêtant Gallus d'un signe.

Moi ? Rien. C'est comme un délire  
Qui me ravit l'esprit ; je sens qu'un dieu m'inspire.  
Croyez-moi, Gallus vit ; bientôt il sera là.

MÉTELLA.

Que dis-tu ?

PHÆDRA.

Regardez !

GALLUS, s'approchant.

O noble Métella !

Souffrez qu'à vos genoux votre esclave s'incline.  
Oui, c'est bien moi, sauvé par la faveur divine,  
Heureux, et cependant malheureux à la fois  
Du mal que je vous fis, du trouble où je vous vois.

MÉTELLA.

Ah ! tout est réparé, tu vis : par quel miracle ?  
Du moins je n'aurai plus cet horrible spectacle,

A toute heure, partout, dans l'âme et sous les yeux.  
Comment de ce bienfait remercier les dieux ?  
Mais tu dois réclamer des soins ; car tes blessures....

GALLUS.

Ce n'est rien ; j'ai le corps fait à ces aventures.

MÉTELLA.

Quoi ! ne t'ai-je pas vu sanglant et tout meurtri  
Tomber sur l'arène ?

GALLUS.

Oui, mais soudain à ton cri  
Qu'au milieu des clameurs mon cœur crut reconnaître,  
La force me revint, je me sentis renaître.  
Je ressaisis mon glaive et du lion vainqueur  
Je pus, quoique atterré, frapper enfin le cœur ;  
Alors le peuple entier, m'acclamant le plus digne,  
De l'affranchissement me décerna l'insigne.

MÉTELLA.

Te voilà donc enfin libre — et de ta façon !  
Ah ! nous avons manqué payer cher ta rançon !  
Laissons le souvenir de ces scènes féroces.  
Phormion et Phædra vont célébrer leurs noces.  
Tu seras leur témoin avec moi ; car je veux  
Consacrer doublement ce jour deux fois heureux,  
Et réveillant enfin nos vieux Lares moroses,  
Je veux qu'en un festin, tous couronnés de roses,  
Nous fêtions le bonheur des deux jeunes époux,  
Ainsi que ton retour triomphant parmi nous.

Allons, Phædra, va vite, agis, dispose, ordonne ;  
Sois gaie et belle ; il faut payer de ta personne,  
Et dompter, s'il le faut, le cœur de Phormion,  
Comme Gallus a su terrasser son lion.

Elle sort avec Phædra.

## SCÈNE V.

GALLUS, seul.

GALLUS.

J'eusse aimé fuir plus tôt cette Rome si fière,  
Et de mes pieds enfin secouer la poussière  
Au seuil tumultueux de cet enfer humain.  
Elle m'a retenu : je partirai demain.  
De toutes les splendeurs de la ville Eternelle  
Mon cœur n'emportera de regrets que pour elle.

Il s'appuie contre une colonne et y reste immobile, perdu  
dans ses pensées.



## SCÈNE VI.

GALLUS, derrière la colonne ; PHORMION.

Pendant cette scène, des esclaves dressent la table du festin  
entre les deux colonnes.

PHORMION.

Personne ? Elle va mieux sans doute en ce moment  
O femme ! ton nom, c'est : Evanouissement.  
Cette fois, l'aventure en valait bien la peine :  
Ce malheureux traîné tout sanglant sur l'arène,  
C'était affreux ! J'en ai, quand j'y pense, un frisson.

Qu'il disparût, c'est bien ! Mais de cette façon,  
 C'est trop ! et malgré moi, j'entends au fond de l'âme  
 Je ne sais quelle voix qui me murmure un blâme.  
 Moi ! de la conscience ? Allons donc ! J'ai bien tort.  
 Qui me dit que je sois la cause de sa mort ?  
 Rutuba peut n'avoir pas compris mon idée,  
 Ou bien l'avoir comprise et l'avoir éludée.  
 Alors je ne suis plus en cause, et le hasard  
 A la mort de Gallus a seul eu vraiment part.  
 Voilà la vérité selon toute apparence,  
 Et je puis en repos mettre ma conscience.  
 Ah ! je respire mieux ! — Ce que c'est de savoir  
 Ainsi sous son vrai jour tout juger et tout voir !

GALLUS.

Que dit-il donc ?

PHORMION, l'apercevant,

Grands dieux ! quelle est cette figure ?  
 C'est l'ombre de Gallus.... Spectre, larve, lémure,  
 Si tu viens des enfers pour te venger de moi,  
 Sois clément ! Je t'adjure, éloigne, éloigne-toi !

GALLUS.

Que parles-tu d'enfers, de mort et de clémence ?  
 Les dieux t'ont-ils frappé tout à coup de démence ?  
 Je suis aussi vivant que toi. Tiens, prends ma main.

PHORMION.

Vraiment ! Tu n'es pas mort ? En es-tu bien certain ?

GALLUS.

Par Pollux ! Phormion, ta frayeur me fait rire.

PHORMION.

C'est bon signe cela. Jamais je n'ouïs dire  
Que les morts, vraiment morts, se missent en gaieté.  
— Pourtant, je t'ai bien vu rouler ensanglanté  
Sous les griffes de fer d'un grand lion d'Afrique !

GALLUS.

C'est vrai. — Mais aux clameurs du peuple frénétique,  
Je le jetai sans vie au pied des premiers rangs,  
En criant : C'est ainsi que combattent les Franks !

PHORMION.

Voilà donc d'où venaient ces clameurs triomphales  
Dont tremblaient les piliers des arches colossales !  
— Cher ami, que je suis heureux de te revoir !  
Et tu vas nous quitter tout de suite, ce soir ?

GALLUS, lui montrant les esclaves préparant la table et suspendant  
des tapisseries entre les deux colonnes.

Non, ta noce s'apprête, et puisqu'on m'y convie,  
Je resterai.

PHORMION, piteusement.

C'est vrai, c'est vrai : je me marie.

A part.

Jé l'oubliais ! O rage ! Il va donc s'implanter !  
Le goût de Métella ne fera qu'augmenter !  
De tant d'émotions le choc contradictoire,  
L'éclat que jette au front du vainqueur la victoire,



C'est trop ! Ils vont s'aimer ; je reperds Métella....

Ab ! Rutuba, quel tour tu m'auras joué là !

GALLUS.

Qu'a-t-il donc à toujours ruminer quelque chose ?

PHORMION, toujours à part.

A ce double penchant il faut que je m'oppose.

Elle est honnête, et lui plus que naïf. Je peux

Par un mensonge adroit les séparer tous deux....

— Bon ! Je les tiens !

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MÉTELLA, PHÆDRA.

MÉTELLA.

Amis, puisque la table est prête,

Allons, asseyez-vous et commençons la fête.

*Ils s'asseyent.*

Et d'abord, avant tout, remercions les dieux.

*A Gallus.*

Mais nos dieux sont-ils bien les tiens ?

GALLUS.

Au fond des cieux,

Les dieux de l'univers ont partagé l'espace,

Et sur sa nation chacun d'eux a pris place.

Dans leur Olympe, à part, dieux romains, dieux gaulois,

A leurs peuples divers dictent d'en haut leurs lois.

Mais par delà ces cieux rapprochés de la terre,

Seul, dans la majesté terrible du mystère,

Et juge souverain des hommes et des dieux,  
Trône sur l'infini le vrai maître des cieus.

MÉTELLA.

Ce Dieu-là, c'est le mien aussi.

PHORMION.

Moi, je confesse  
Que je veux m'en tenir à mes dieux de la Grèce,  
Tels qu'Homère et Phidias les ont représentés  
Pour l'éternel bonheur des esprits enchantés.  
Sculptés dans un beau vers ou dans le Pentélique,  
Je les trouve assez beaux sous leur forme héroïque ;  
Car mon esprit les voit et mon œil les comprend.  
Ici-bas, le beau seul peut révéler le grand.  
Aussi, lorsque des dieux je veux voir le visage,  
Je ne vais pas donner du nez contre un nuage.

PHÆDRA.

Permits que je t'embrasse, ô mon cher Phormion !  
C'est parler d'or : je suis de ta religion.  
Eros, je bois à toi !

MÉTELLA.

Je bois à la victoire !

GALLUS.

Je bois à la clémence !

PHORMION.

Et moi, je bois. .. pour boire.

MÉTELLA, à Gallus.

Ami, tu vas partir et revoir ton pays ;  
Parle-m'en. Il est beau, n'est-ce pas ?

GALLUS.

J'obéis,

A part.

Au risque de pleurer, et devant une femme !

Haut.

Mon pays ! que ce mot dans l'exil émeut l'âme !  
Il fait passer soudain au fond du cœur navré  
De tout ce qu'on aima le fantôme adoré....  
La Gaule est mon pays, mais ma race est germaine ;  
Je suis de la tribu des Franks, et mon domaine  
S'étend au pied des monts, sur les rives du Doubs,  
Qui roule ses flots bleus où s'abreuvent les loups.  
Les grands bois, nous fermant d'une ceinture immense,  
Nous versent la fraîcheur de l'ombre et le silence ;  
Et des rochers à pic, s'étageant vers le ciel,  
Dressent sur nos vallons leur rempart éternel.  
La neige et les vents froids des Alpes glaciales  
Font nos hivers plus durs et nos âmes plus mâles ;  
Car les rudes frimas, retrem pant l'âme aussi,  
Forgent un cœur de bronze à tout corps endurci.  
Notre seul passe-temps est la chasse ou la guerre ;  
Et, laissant nos captifs fendre et semer la terre,  
Au lieu de grelotter autour de nos tisons,  
Nous courons dans les bois poursuivre les bisons,  
Les lynx, les sangliers, les grands cerfs et les rennes.  
Oh ! quel plaisir alors, dans nos forêts de chênes,  
Où la neige amortit les pas légers au loin,

De se glisser furtifs et muets, l'arme au poing,  
 Et de voir s'élançer et fuir sous la ramée  
 La bête qu'atteindra le vol de la framée !  
 Tel est notre pays. Notre peuple indompté  
 N'aime que la famille et que la liberté.  
 Etre divin, la femme à nos foyers préside ;  
 La nation s'assemble et son vote décide ;  
 La valeur fait nos chefs, la naissance nos rois.  
 C'est ainsi que, campés au milieu des Gaulois,  
 Méprisant des Romains les mœurs et les principes,  
 Loin de vos murs de pierre et de vos municipes,  
 Au grand air, sous le ciel, tous guerriers et chasseurs,  
 D'un combat éternel nous goûtons les douceurs.

## MÉTELLA.

Ce pays me plairait, et je crois que mon âme  
 Y trouverait l'air pur et vif qu'elle réclame.  
 J'étouffe et souffre à Rome ; il faut m'en dégager ;  
 Et je me guérirais peut-être à voyager.

## PHORMION.

Si tu veux voyager, ô ma jeune maîtresse !  
 Tourne ta proue au vent qui conduit vers la Grèce,  
 Berceau des arts, des lois, des héros et des dieux.  
 Là tout est beau du moins, et digne de tes yeux ;  
 Tes pieds ne pourront pas fouler cette poussière,  
 Tes yeux ne pourront pas boire cette lumière,  
 Ton sein ne pourra pas aspirer cet air pur  
 Qui, limpide et léger, descend d'un ciel d'azur,  
 Sans te sentir dans l'âme et dans le corps des ailes  
 Pour planer au-dessus des misères mortelles,

Dans le calme olympien d'un éther plus subtil.  
La Grèce est la patrie, et le reste est l'exil.  
Pour la première fois, c'est là que, fier et libre,  
L'homme dans le bonheur a trouvé l'équilibre,  
Et qu'une chaîne d'or unit la terre au ciel.  
C'est là que, butinant pour faire aussi son miel,  
L'esprit humain, cueillant partout la poésie,  
Fit de la vérité la terrestre ambroisie.  
Là, retentit encor le langage des dieux :  
Tout est sonore et pur, doux et mélodieux.  
Viens, tu laisseras là tous les soucis moroses ;  
L'Eurotas pour tes bains t'offre ses lauriers-roses ;  
Le Taygète et Tempé t'ouvrent leurs frais vallons ;  
La vie heureuse est là ! Qui te retient ? Allons !  
Si tu veux des forêts, les chênes de Dodone  
Te verseront l'horreur sacrée où l'on frissonne.  
Tout ce sol est empreint de gloire ; ses échos  
Ne jettent dans les airs que des noms de héros.  
Ici, c'est Marathon ; là-bas, c'est Salamine ;  
Plus loin, la cité sainte, Athènes que domine  
L'Acropole des dieux, le divin Parthénon.  
Quelle âme ne tressaille et ne vibre à ce nom ?  
Viens ! Dans tout l'univers il n'est rien qu'une Grèce ;  
Son front garde à jamais sa grâce enchanteresse.  
On a pu la fouler aux pieds ; mais le malheur  
N'a fait que l'ennoblir d'un voile de pâleur.  
Elle reste la même, immortelle et féconde.  
Vaincue, elle a conquis Rome, et Rome le monde,  
Et, régnant par le don divin de la beauté,  
Elle garde l'empire, et pour l'éternité !

PHÆDRA.

Comme un sentiment vrai vous porte et vous inspire !  
Cher Phormion, jamais tu n'as su si bien dire ;  
La Grèce par mes mains te couronne, et mon cœur,  
Envers et contre tous, te proclame vainqueur.

MÉTELLA.

Sans doute, j'aimerais à voir aussi la Grèce ;  
Mais un secret instinct me conduit et me presse :  
Il dirige mes pas vers les forêts du nord.  
C'est décidé. J'irai voir la Gaule d'abord.  
Pour ne pas retarder trop longtemps mon cher hôte,  
Nous partirons demain, dès l'aurore, sans faute.  
Dans mon bien de Sabine, avant la fin du jour,  
Nous pouvons arriver sans faire un long détour.  
Là, nous installerons la nouvelle fermière ;  
Ensuite, reprenant notre route première,  
Vers son pays lointain je conduirai Gallus.  
C'est dit : ne perdons pas un seul instant de plus.  
Cher Gallus, à demain, et toi, Phormion, veille  
A ce que tout soit prêt pour demain.

Métella et Gallus sortent.

## SCÈNE VIII.

PHORMION, PHÆDRA.

PHORMION.

A merveille !

Je ne l'ai point rêvé. Je reste confondu !  
 Métella nous échappe ! Ainsi, c'est entendu,  
 Tandis que, choisissant les routes détournées,  
 Ils s'en iront tous deux, à petites journées,  
 Vers le pays affreux de ce maudit Gaulois,  
 Nous, ses vieux confidents, ses amis d'autrefois,  
 Nous voilà condamnés, par son décret inique,  
 A goûter les douceurs d'un vil bonheur rustique,  
 Loin de Rome !

PHÆDRA, à part.

Et surtout loin d'elle. <sup>Haut.</sup> Oh ! le grand mal !  
 Vivre aux champs, n'est-ce pas le bonheur idéal ?  
 On est sûr d'être là toujours en tête à tête ;  
 Et, pour des amoureux comme nous, quelle fête !

PHORMION.

Sans doute ; mais enfin....

PHÆDRA.

Oh ! s'asseoir dans les bois !  
 Entendre au loin l'écho qui redira nos voix !

PHORMION.

Je n'y contredis pas, mais....

PHÆDRA.

Dormir sous les chênes,  
Au bruit rafraîchissant des cascades prochaines !  
Quel bonheur !

PHORMION.

J'y souscris. Tout cela, c'est charmant.  
Nous parlerons plus tard de cet enchantement.  
Il s'agit aujourd'hui de prouver ta tendresse,  
Non pas à ton mari, mais bien à ta maîtresse :  
Un danger la menace.

PHÆDRA.

Un danger ? O douleur !

PHORMION.

Oui, je la vois courir au-devant d'un malheur  
En partant pour la Gaule.

PHÆDRA.

Et quel malheur, de grâce ?  
C'est plutôt le bonheur qui va suivre sa trace :  
Apprends que son cœur bat pour ce jeune étranger.

PHORMION.

Et c'est précisément où je vois un danger.  
Elle ne pourra pas épouser ce qu'elle aime :  
Gallus est marié.



MÉTELLA.

PHÆDRA.

Qui te l'a dit ?

PHORMION.

Lui-même.

Et si tu l'avais vu ! De quels airs triomphants,  
Tantôt il me vantait sa femme et ses enfants !  
D'ailleurs, dans ce pays, il sont tous polygames.

PHÆDRA.

Quelle horreur !

PHORMION.

Oui, ma chère, ils ont quatre ou cinq femmes.

PHÆDRA.

Oh ! les monstres ! Ils sont donc bien forts, ces Gaulois,  
Qu'ils gouvernent ainsi cinq femmes à la fois ?  
— Pauvre maîtresse, hélas ! si fidèle et si tendre !  
A ce coup imprévu qu'elle est loin de s'attendre !

PHORMION.

Prépare-la ; dis-lui doucement que Gallus  
Est déjà marié dans sa Gaule, et de plus,  
Que ce peuple barbare est une horde infâme,  
Sans foi ni loi, brutale, et surtout polygame !

PHÆDRA.

Sois tranquille ; je vais la rejoindre. Au plus tard  
Demain, j'arrêterai d'un seul mot ce départ.

Elle sort.

## SCÈNE IX.

PHORMION, seul.

PHORMION.

Très bien ! Elle n'a pas conçu le moindre doute.  
Métella croira tout ; on croit ce qu'on redoute.  
Puisque j'ai le champ libre encor jusqu'à demain,  
Ton amour, cher Gallus, peut rester en chemin.  
En outre, s'il le faut, je remets à tes trousses  
Rutuba, dont les mains ne sont pas toujours douces.  
Du succès du barbare il doit être jaloux,  
Et c'est lui qui pourra frapper les derniers coups.



## ACTE TROISIÈME

---

Le jardin de Métella. — A gauche, le péristyle de la maison. —  
A droite, un banc de gazon. — Au fond, une allée et la vue  
sur Rome.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

MÉTELLA, seule.

MÉTELLA.

Le jour va se lever ; l'aube colore à peine  
Les bords de l'horizon de sa clarté lointaine.  
J'ai dû quitter ma couche, où le sommeil me fuit,  
Pour venir respirer la fraîcheur de la nuit,  
Les pieds dans la rosée et le front dans l'air libre.  
— A peine si j'entends gronder au loin le Tibre,  
Ou, dans les carrefours encor silencieux,  
Les chariots sabins crier sur leurs essieux.  
Plèbe et prétoriens, rien ne s'éveille encore ;  
La diane dans l'air n'a pas sonné l'aurore ;  
Rome prolonge en paix sa nuit jusqu'au matin,  
Et laisse en vain le jour blanchir le Palatin....  
Tout dort autour de moi, mais dans mon cœur tout veille,  
Et j'y sens frissonner comme une aube vermeille ;  
Mon âme avec le ciel est seule à l'unisson ;

Un espoir radieux s'y lève à l'horizon....  
Est-ce l'amour ? Qu'importe ! A cette douce flamme,  
Je sens comme une fleur s'épanouir mon âme.  
Oh ! que la vie est douce, et que le ciel est pur !  
Qu'il fait bon d'essayer ses ailes dans l'azur !

## SCÈNE II.

MÉTELLA, PHÆDRA.

PHÆDRA.

Eh quoi ! sitôt levée et sans moi déjà prête !

MÉTELLA.

Oui, je n'ai pu dormir. Comprends donc, quelle fête !  
Voyager, avec lui ! Dans de longs jours errants  
Voir, sous des cieux nouveaux, des peuples différents ;  
Arriver, repartir ; à son bras suspendue,  
Voir les villes décroître au fond de l'étendue ;  
Puis, s'avancer toujours vers l'inconnu lointain,  
Passer le front neigeux des Alpes, et soudain  
Voir la Gaule à nos pieds, ô ma Phædra chérie !  
Avec la liberté lui rendre sa patrie,  
Ses amis, sa famille et son rang d'autrefois ;  
Quel transport ! Ah ! c'est trop de bonheur à la fois.

PHÆDRA, à part.

Hélas !

MÉTELLA.

Tu me parais triste, préoccupée....

MÉTELLA.

PHÆDRA.

Oui, je tremble pour vous. Par trop d'espoir dupée,  
Je crains que vous n'alliez chercher avec Gallus  
Qu'une déception et qu'un chagrin de plus.

MÉTELLA.

Comment ?

PHÆDRA.

Je ne dis rien des périls du voyage ;  
Si grands qu'ils soient, j'en vois au but bien davantage.

MÉTELLA.

Et lesquels ?

PHÆDRA.

Oh ! souffrez que mon affection  
Vous soumette une seule et grave objection :  
Vous êtes douce et bonne, et votre âme ingénue  
Ne voit pas où conduit cette route inconnue.  
Je crains que vous n'alliez au-devant d'un affront.  
Savez-vous quel accueil ces gens-là vous feront,  
Et ce qu'ils penseront de la jeune étrangère,  
Qui de Rome s'en vient chez eux, à la légère,  
Au bras d'un compagnon qu'elle ne connaît pas ?  
Plus d'un soupçon fâcheux va naître sous vos pas.  
Je crains que sa famille et surtout que sa femme....

MÉTELLA.

Sa femme !

PHÆDRA.

Oui.

MÉTELLA.

Marié ! Qui l'a dit ?

PHÆDRA.

Lui, Madame.

MÉTELLA.

C'est bien.

PHÆDRA.

Ah ! pardonnez si je prends trop de part....

MÉTELLA.

Il suffit ! Va veiller aux apprêts du départ.

PHÆDRA, à part, en s'en allant.

Le coup lui semble dur. Pauvre chère maîtresse !  
J'eusse aimé t'épargner cette amère détresse !

### SCÈNE III.

MÉTELLA, seule.

MÉTELLA.

Marié ! lui ! ce mot bouleverse mes sens.  
D'où me vient donc ce mal étrange que je sens ?  
Et pourquoi ce vain mot me déchire-t-il l'âme ?  
Ouvre les yeux enfin, ô malheureuse femme !  
Et grâce à cet éclair qu'y jette la douleur,  
Regarde ! et tâche enfin de lire dans ton cœur.  
Ah ! tu l'aimais ! Au fond, cette pâle espérance

Perçait sous les ennuis de ton indifférence.  
Arrache cette fleur qui n'eût pas dû germer,  
Et renonce au doux bien d'être aimée et d'aimer.  
Quoi ! Du bonheur commun suis-je à jamais proscrire?...  
Qu'ai-je donc fait au ciel pour qu'il me déshérite ?  
— J'ai peine à rassembler mon cœur et mes esprits.  
Dans leur premier essor vers le bonheur surpris,  
Ils retombent blessés lourdement sur la terre.  
Marié ! lui ! Pourquoi m'en a-t-il fait mystère ?  
Verrai-je donc toujours la ruse et l'intérêt  
M'enlacer sourdement de leur piège secret ?  
— Mais pourquoi m'emporter, et jusqu'à l'injustice ?  
Cet homme est bon, son âme est grande, sans malice,  
Il ne m'a rien promis, il ne me devait rien.  
Hélas ! puisque son cœur n'a pas lu dans le mien,  
Je puis encor le voir, sans rougir, face à face.  
Allons, reprenons-nous, et dans cette disgrâce,  
Prouvons aux dieux jaloux qu'un cœur vaillant et fort  
De leur mauvais vouloir peut supporter l'effort,  
Et, quel que soit le coup qui le rend misérable,  
Sait se montrer plus grand que le sort qui l'accable....  
— Et cependant, qui sait ? Si l'on s'était mépris !....  
Non, pas de lâche espoir ! Coupons court au mépris.  
— Il vient ! que ma fierté prête un voile à ma honte,  
Et que rien de mon cœur à mes lèvres ne monte !

## SCÈNE IV.

MÉTELLA, GALLUS.

MÉTELLA.

Déjà prêt ?

GALLUS.

Oui, la Gaule est au bout du chemin.

MÉTELLA.

Et ton bagage ?

GALLUS.

Il tient dans le creux de ma main.

MÉTELLA.

Vous partirez sans moi, Gallus ; quoi qu'il m'en coûte,  
Il me faut renoncer à cette longue route ;  
Je n'en saurais courir les fatigants hasards ;  
Je souffre.

GALLUS, à part.

Elle dit vrai : quel feu dans ses regards !

Haut.

Vous pâlissez ; on voit que la force vous quitte.  
Dois-je appeler Phædra ?

MÉTELLA.

Non, ce mal passe vite.

J'y suis accoutumée, il n'exige aucun soin,  
Mais ce serait pousser l'imprudence trop loin



Et risquer d'aggraver cette faiblesse extrême,  
Que de vouloir partir avec vous ce jour même.  
Ce mal, je l'oubliais ; un rien l'a rappelé.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, PHORMION, PHÆDRA.

PHORMION.

Madame, tout est prêt ; le char est attelé,  
Et la litière est là.

MÉTELLA.

Partez seuls. Ma paresse  
Ne veut plus visiter la Gaule ni la Grèce.  
J'y renonce ; j'ai peur de ce trop long chemin.  
Je reste ici. — Phædra, va chercher mon écrin.

PHORMION.

A part. Haut.  
Je triomphe ! — On comprend que devant cette route  
Votre frère santé s'interroge et s'écoute,  
Et qu'au dernier moment vous suspendiez vos pas.  
Mais, Madame, aujourd'hui ne nous disiez-vous pas  
Qu'ici l'air étouffant blessait votre poitrine ?  
Pourquoi ne pas venir avec nous en Sabine ?  
Le pays est agreste et sain, et vos poumons  
Y puiseraient la force à l'air plus vif des monts.

MÉTELLA.

Non, mon dessein est pris, et mon cœur s'y renferme :  
Je reste à Rome. Vous, vous irez à la ferme,

Non pas comme colons, ni même en intendants ;  
Soyez-en possesseurs ménagers et prudents.  
Phædra, je t'en fais don.

PHORMION

Quoi ! cette belle terre !

<sup>A part.</sup>  
C'est trop ! Je vais donc être aussi propriétaire !

PHÆDRA.

Ah ! Madame, comment reconnaître jamais  
De si rares bontés et de si grands bienfaits ?

MÉTELLA.

C'est aisé : que vos mains rendent parfois aux autres  
Un peu de ce bonheur qui vous tombe des nôtres.  
Et toi, Gallus, reçois mes adieux à ton tour.  
Notre amitié n'aura guère duré qu'un jour ;  
Nous ne nous verrons plus ; pourtant, j'aime à le croire,  
Tu n'exileras pas ce jour de ta mémoire.  
Pour moi, j'y trouverai toujours quelque douceur.  
Je veux voir désormais dans ta femme une sœur.  
Parle-lui quelquefois de la dame romaine  
Qui reste son amie inconnue et lointaine,  
Et dont le souvenir ira souvent vers vous.  
Donne-lui ces anneaux, ces colliers, ces bijoux.  
Prends-les. Enfin, pour être un peu de ta famille,  
J'aimerais que mon nom fût porté par ta fille....  
Et maintenant, adieu ! C'est trop vous retenir.

PHÆDRA.

Chère maîtresse ! hélas ! qu'allez-vous devenir ?

MÉTELLA.

MÉTELLA.

Partez en paix ; n'ayez aucune inquiétude ;  
Ne suis-je pas déjà faite à la solitude ?

PHORMION.

Adieu, noble maîtresse !

GALLUS.

Adieu donc, Métella....

PHORMION, l'interrompant.

Viens vite, on nous attend. Partons, viens, laissons-la.  
A quoi bon prolonger cet entretien stérile ?

GALLUS.

Je ne puis la quitter sans lui dire....

PHORMION.

Inutile !

Viens !

MÉTELLA.

Qu'est-ce ?

PHORMION.

Rien. Je pars.

GALLUS.

Et moi je pars aussi.

Mais je ne puis garder ces bijoux que voici.  
O Métella ! je n'ai pas de femme, et peut-être  
N'en aurai-je jamais.

MÉTELLA, à part.

Ah ! je me sens renaître !

A Phædra.  
Que signifie alors.... et qui donc t'avait dit....

PHÆDRA, montrant Phormion.

Lui, Madame.

MÉTELLA, regardant Phormion.

Vraiment !

PHORMION.

Je suis tout interdit ;  
Je ne sais, je croyais, ou j'avais cru comprendre....

MÉTELLA.

Il suffit. Laisse-nous. Pars où tu dois te rendre.  
Sans Phædra, tu saurais ce que vaut mon courroux.  
Va-t'en.

PHORMION, bas à Phædra.

Dis à Gallus de venir avec nous.

PHÆDRA.

A part.

Sois tranquille, j'y vais. Ah ! qu'à cela ne tienne,  
Tu poursuis ton idée, eh bien, j'aurai la mienne.  
Puisque je puis d'un mot, ô chère Métella,  
M'acquitter envers toi, je dirai ce mot-là.

Prenant Gallus à part.

— Regarde cette femme, ô Gallus ! Elle t'aime.

GALLUS.

Qu'oses-tu dire ?

MÉTELLA.

PHÆDRA.

Rien que la vérité même ;  
Elle n'a d'autre mal que son amour.

GALLUS.

Grands dieux !

PHÆDRA, à Métella.

Madame, recevez mes vœux et mes adieux !

PHORMION, à Phædra qui l'a rejoint.

Eh bien ! vient-il ? Crois-tu que ton mot le décide ?

PHÆDRA.

Je l'espère. — Partons !

PHORMION, se retournant.

Ce barbare stupide  
Ne t'a donc pas compris ? Vois, il ne bouge pas.

PHÆDRA.

Viens !

PHORMION, à part.

Tant pis ! je vais voir Rutuba de ce pas.

Ils sortent.

## SCÈNE VI.

MÉTELLA, GALLUS.

GALLUS, se mettant aux genoux de Métella.

Tu m'as dit de donner ces bijoux à ma femme,  
Eh bien, dans ce seul mot je mets toute mon âme,  
Et j'attends en tremblant mon sort à tes genoux :  
Veux-tu les accepter de la main d'un époux ?  
— Tu ne me réponds pas.... O Métella, pardonne,  
Je suis un insensé. — Je m'enfuis. — Adieu !

MÉTELLA.

Donne !

GALLUS.

Ciel ! Et tu me suivrais dans mes bois ?

MÉTELLA.

Pourquoi pas ?

Voici ma main, partons ; le bonheur est là-bas !

GALLUS.

Oui, le bonheur est là ! Tu l'as dit. Quittons Rome !  
O chère bienfaitrice ! et tout ce qu'un cœur d'homme  
Peut contenir de foi, de dévouement, d'amour,  
Je saurai le répandre à tes pieds chaque jour.  
Tu seras de mon peuple adorée et servie.  
Ne te dois-je pas tout : la liberté, la vie,  
La patrie et ta main ? — O Métella, comment  
M'acquitter envers toi ?

MÉTELLA.

MÉTELLA.

C'est bien simple : en m'aimant.

GALLUS.

Oh ! toujours !

MÉTELLA, lui prenant les mains.

Cher époux ! ton scrupule est frivole.  
 Mes bienfaits valent-ils cette douce parole ?  
 Va, ta dette est payée à présent, et mon cœur  
 Quel que soit l'avenir, a connu le bonheur.

## SCÈNE VII.

MÉTELLA, GALLUS, LE VIEIL ESCLAVE,  
 puis QUATRE GLADIATEURS.

LE VIEIL ESCLAVE.

Quatre gladiateurs sont là devant la porte,  
 Qui demandent Gallus.

GALLUS, à Métella.

Permettez que je sorte.

MÉTELLA.

Non, qu'ils viennent ici. — <sup>A part.</sup> Que peuvent-ils vouloir ?

LE VIEIL ESCLAVE.

Les voici.

MÉTELLA.

J'aurais dû ne pas les recevoir ;  
Ils me font peur.

GALLUS, souriant.

Pourquoi ?

MÉTELLA.

Je ne sais ; leur figure,  
Et surtout leur regard n'est pas de bon augure.

GALLUS.

Rentrez !

MÉTELLA.

Non, non, je veux rester.

PREMIER GLADIATEUR.

Gallus, voici

Ce que je suis chargé de te transmettre ici :  
Rutuba, notre chef, te salue et t'invite  
Au festin solennel qu'il donne à notre élite ;  
Et la place d'honneur qu'il t'offre au premier rang  
Prouve que tu n'es pas un hôte indifférent.

GALLUS.

Dites à Rutuba que Gallus apprécie  
La grâce qu'il lui fait ; mais qu'il le remercie.  
De plus pressants devoirs réclament tout mon temps :  
Amis, je quitte Rome, et dans quelques instants.



PREMIER GLADIATEUR.

Pardon, Gallus. Permets que j'insiste et te presse :  
Car j'ai précisément pour mission expresse  
De ne point accepter d'excuse de ta part.

GALLUS.

Ton message me trouve au moment du départ ;  
Tu peux voir nos apprêts ; sois-en juge toi-même.  
Le moindre instant devient alors d'un prix extrême :  
Recevez mes regrets.

PREMIER GLADIATEUR.

Ces prétendus regrets  
Seraient plus franchement nommés mépris secrets.

GALLUS.

Qu'est-ce à dire ?

PREMIER GLADIATEUR.

Je dis que tu rougis peut-être  
De nous, tes compagnons, de Rutuba, ton maître.

GALLUS.

Je n'ai pas à marquer mon mépris ni mon goût.  
Je suis libre et prétends le rester. Voilà tout.

PREMIER GLADIATEUR.

Fort bien. Mais on répond toujours de sa conduite.  
La tienne nous inflige une offense gratuite.  
Prends garde ! Rutuba t'en fera repentir.

GALLUS.

Moi !

PREMIER GLADIATEUR,

Tu n'oserais pas, je crois, me démentir ?

GALLUS.

Tu n'as pas bien parlé ; surveille mieux ta langue.

PREMIER GLADIATEUR.

Je ne suis pas ici pour faire une harangue ;  
Mais bien pour t'emmener. Allons, viens, suis mes pas.  
Notre maître t'attend.

GALLUS.

Et si je ne veux pas ?

PREMIER GLADIATEUR.

Je saurai t'y forcer.

GALLUS.

Ah ! De quelle manière ?

PREMIER GLADIATEUR.

Je vois qu'il faut frapper ta nature grossière  
Par un irréfutable et solide argument.  
Viens, ou sinon....

Il tire son épée.

MÉTELLA.

Grands dieux !

GALLUS, à Métella.

Aux gladiateurs.  
Va, ne crains rien. Vraiment ?

Mes vaillants compagnons, c'est donc l'usage, à Rome,  
 D'être quatre contre un quand on attaque un homme  
 Sans arme et sans défense? Eh bien, ce jeu me plaît.  
 Voyons si vous aurez l'audace du forfait.

*Il croise les bras et s'avance vers eux.*

Approchez maintenant, c'est moi qui vous défie.

LE VIEIL ESCLAVE, aux gladiateurs.

Malheureux! arrêtez!

MÉTELLA.

Gallus, je t'en supplie....

Et vous, hommes de fer, est-ce que mon foyer  
 Est l'arène où votre art doive se déployer?  
 Quoi! Vos férocités sont-elles donc sans trêve,  
 Pour qu'au moindre discord votre fureur s'élève,  
 Et qu'à peine sortis du cirque et des combats,  
 Vous veniez à huis clos reprendre vos ébats?  
 Si vous montrez si peu d'égards au belluaire  
 Qui partageait vos jeux hier en volontaire,  
 Payez au moins tribut à l'hospitalité,  
 Et que mon seuil par vous ne soit pas insulté!  
 Enfin, si nul respect ne réside en votre âme,  
 Craignez les dieux vengeurs de l'hôte et de la femme.  
 Vous êtes les plus forts; mais il est beau parfois  
 D'épargner la faiblesse et d'écouter sa voix.

PREMIER GLADIATEUR.

J'obéis à mon maître et remplis un message;  
 Nous sommes les plus forts, tu l'as dit; le plus sage  
 Est donc de nous céder : le reste est déraison.

MÉTELLA

Dieux Lares ! verrez-vous profaner ma maison ?

LE VIEIL ESCLAVE.

Foulez d'abord, foulez à vos pieds ma vieillesse !

PREMIER GLADIATEUR, le repoussant.

Brave homme, on a déjà plaidé pour la faiblesse.

A Gallus.

Ah ! le vaillant soldat, qui se fait un rempart  
Des larmes d'une femme et des bras d'un vieillard !

GALLUS, à Métella.

Vous l'entendez ! Il raille, il m'outrage à cette heure.  
Laissez-moi, laissez-moi !

MÉTELLA.

Veux-tu donc que je meure ?

GALLUS.

Veux-tu donc que je sois avili sous tes yeux ?  
Oh ! si j'avais une arme, un simple glaive, ô dieux !  
Comme j'aurais tôt fait d'assurer ma vengeance,  
Et comme on verrait fuir leur lâche et vile engeance !

LE VIEIL ESCLAVE, arrachant le glaive d'un des gladiateurs.

Tiens, défends-toi, Gallus, prends l'arme que voici !

GALLUS.

Tu me sauves la vie et l'honneur, grand merci !

A Métella et au vieil esclave.

Laissez à ma revanche une libre carrière !

Eloignez-vous !

MÉTELLA.

MÉTELLA.

Gallus !

GALLUS.

Je n'entends rien. Arrière !

PREMIER GLADIATEUR, à l'un de ses acolytes, à part.  
Tandis qu'en l'attaquant je vais le maintenir,  
Frappe-le par derrière. — Il nous faut en finir.

GALLUS, croisant le fer.

Ta mission t'inspire à présent des scrupules,  
Il paraît; tu n'es plus si pressé, tu recules.  
Ce fer te donne donc à réfléchir ? Voyons.

PREMIER GLADIATEUR, écartant ses compagnons.

Place, laissez-moi seul le châtier.

Il croise le fer, Gallus tombe frappé par derrière.

Fuyons !

Les gladiateurs se sauvent.

## SCÈNE VIII.

MÉTELLA, GALLUS, LE VIEIL ESCLAVE.

MÉTELLA.

Misérables ! Ils l'ont assassiné.

LE VIEIL ESCLAVE.

. Madame,

Eloignez-vous !

MÉTELLA.

Non, non, ne suis-je pas sa femme ?  
Plus que jamais ma place est ici près de lui.  
Aide-moi, dans mes bras qu'il trouve un doux appui.  
Cher Gallus ! Entends-tu ma voix ?

GALLUS, revenant à lui.

Qui me rappelle ?

MÉTELLA.

C'est ton épouse en pleurs, ton amie.

GALLUS.

Oui, c'est elle !

Qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi me soutenir ?

MÉTELLA.

Silence ! Viens t'asseoir ici.

Ils l'amènent sur le banc.

GALLUS.

Le souvenir

Me revient, et la vie. — Ah ! j'étouffe. O misère !  
Le traître ! Il m'a frappé lâchement par derrière.  
C'en est fait, je le sens au cœur, la mort est là....  
Avec mon dernier souffle, ô chère Métella !  
Reçois les vœux ardents d'un cœur plein de tendresse.  
Le ciel doit respecter ceux qu'un mourant adresse.  
Ah ! j'aurais été trop heureux ! Moi, ton époux !  
Vivre avec toi ! les dieux eussent été jaloux !

Ils prennent mon bonheur; qu'ils t'épargnent toi-même,  
Et qu'ils soient apaisés! Je meurs, adieu, je t'aime.

Il meurt.

MÉTELLA.

Gallus! Gallus!

LE VIEIL ESCLAVE.

Madame!

MÉTELLA.

Il expire, il est mort!....

— Levez-vous, levez-vous, ô nations du Nord!  
Vengez-moi! nous avons une même querelle;  
Tombez de vos forêts sur la ville éternelle,  
Comme un torrent d'hiver qui roule à flots serrés!  
Venez venger enfin tant de fils massacrés!  
Mutiliez, renversez tous ces cirques superbes,  
Et que seuls quelques blocs, dispersés dans les herbes,  
Montrent à l'avenir la place où vos enfants  
S'égorgeaient sous les yeux des Romains triomphants!  
Rendez la paix au monde et la noblesse à l'homme,  
En brisant ce vieux joug des Césars; et que Rome  
Apprenne, dans l'horreur des expiations,  
Tout le mal que son règne a fait aux nations!  
Nettoyez l'univers de cette tache infâme!  
Purifiez ces lieux par le fer et la flamme!  
Préparez les chemins à ce qui doit venir!  
La terre en pleurs attend le Dieu de l'avenir.  
Qu'il vienne, et que sa loi clémente et salutaire  
Renouvelle la face et l'esprit de la terre,  
Et dans ces lieux témoins de si honteux forfaits,

Fasse régner enfin la justice et la paix !  
 — Et toi, Gallus, adieu ! Grande âme que la vie  
 M'a montrée un instant et m'a sitôt ravie,  
 Ton amour aurait fait ma joie et mon seul bien....  
 Adieu ! malgré la mort, mon cœur suivra le tien !

## LE VIEIL ESCLAVE.

Madame, éloignez-vous de cet objet funeste ;  
 Rentrez ! moi, cependant, j'accomplirai le reste.  
 Il faut rendre à ce corps le suprême devoir.

## MÉTELLA.

Oui, va, prépare tout. Mais je veux le revoir.  
 Au funeste bûcher, je veux mettre la flamme ;  
 J'y veux verser les pleurs d'une veuve, et son âme  
 A demi consolée ira d'un vol joyeux,  
 Loin de ce monde impur, rejoindre ses aïeux !  
 Emportez-le !

Le vieil esclave, aidé des jeunes suivantes de Métella,  
 emporte Gallus.

## SCÈNE IX.

MÉTELLA, seule.

## MÉTELLA.

Je n'ai plus rien qui me retienne ;  
 J'irai sur l'Aventin ; je me ferai chrétienne ;  
 Et Paula, m'accueillant parmi ses jeunes sœurs,  
 M'apprendra le secret qui calme enfin les cœurs.  
 Je tâcherai de vivre et de mourir comme elles,



Dans l'étude et l'espoir des choses éternelles.  
Je donnerai mes biens aux pauvres délaissés ;  
Je visiterai ceux que la vie a blessés,  
En répandant partout le baume et le dictame ;  
Et quand l'époux céleste accueillera mon âme,  
Peut-être trouverai-je alors auprès de lui  
Le bonheur que cherchait mon cœur et qui l'a fui !



# CÉDRIC XXIII

PIÈCE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

## PERSONNAGES

CÉDRIC XXIII, grand-duc régnant de Cédricstein.

IMHOF, ministre de l'intérieur.

DRACHENBLUT, ministre de la guerre.

EHRMANN, chef des conjurés.

STARR, }  
LOTHAIRE, } conjurés.  
FRANZ, }

OLGA, grande maîtresse des cérémonies.

PAULINE, sœur d'Ehrmann.

UN SECRÉTAIRE.

UN ÉMISSAIRE.

GARDES, COURTISANS, PEUPLE, SOLDATS.

*La scène est à Cédricstein, février 1848.*

# CÉDRIC XXIII

---

## ACTE PREMIER

---

Cabinet du Grand-Duc. — Au palais.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

LE GRAND-DUC, SON SECRÉTAIRE.

LE GRAND-DUC, finissant de signer.

Est-ce tout ? Dieu soit loué, c'est fini.

LE SECRÉTAIRE, le portefeuille à la main.

Votre Altesse n'a plus d'ordres à me donner ?

LE GRAND-DUC.

Non, mon enfant, fais ce que tu veux. Va voir ta mère, ou ta maîtresse, si tu en as une.

LE SECRÉTAIRE.

Monseigneur....

LE GRAND-DUC.

C'est vrai, cela ne me regarde pas. Tiens, voilà une gratification.

Il lui donne une bourse.

LE SECRÉTAIRE.

Oh ! que Votre Altesse est bonne ! Ma mère sera si contente !

LE GRAND-DUC.

C'est bon, va.

## SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, seul.

LE GRAND-DUC.

Sa mère ! Il y a encore des gens qui ont une mère ! Sont-ils heureux ! Les princes n'en ont jamais. D'ailleurs, la mienne est morte si jeune que je n'en ai nul souvenir. Mon père ne m'a jamais aimé. Je le gênais ; il ne voyait en moi que son héritier. — Où porter mon affection ? Sur mon peuple ? Je l'ai essayé. Mais quel métier que celui de roi ! On y est en dehors de l'humanité.... Est-ce au-dessus ou au-dessous ? L'un et l'autre à la fois, je pense. Et le monde qui nous envie ! Pauvre monde ! S'il savait le dessous des cartes ! Mais il est si borné qu'il voit à peine les apparences. Pouah ! la vie m'écœure, et je n'ai pas trente ans ! Il y a bien encore les femmes et l'ambition. Mais j'ai trop usé et abusé des unes, et l'autre m'échappe. Quelle ambition pour-

rais-je avoir ? Je ne puis aspirer au trône : j'y suis assis dès l'enfance. Rêver un grand rôle politique pour mon petit duché ? Il est pris dans un engrenage de grandes puissances qui l'enserrent comme dans un étau : il n'y a donc encore que les femmes. Quel dommage qu'elles se ressemblent toutes ! Pas une qui n'ait voulu me prouver qu'elle n'aimait en moi que l'homme et non pas le souverain. Et moi, suis-je bien sûr d'avoir jamais aimé ? J'ai envie de me mettre en friche pendant quelque temps, et de me refaire une virginité par l'abstinence. C'est une idée. Allons, je vais écrire à Olga, la favorite en exercice, de me rendre la petite clef d'or de la porte secrète.... (La porte s'ouvre, Olga paraît.) Trop tard ! La voilà. Au fait, j'aime mieux cela. Il m'aurait toujours fallu subir une scène de séparation. Elle m'évite la peine d'écrire....

## SCÈNE III.

LE GRAND-DUC, OLGA.

OLGA, joyeuse, allant à la porte du fond.

Je mets le verrou ?

LE GRAND-DUC.

Vous avez raison : votre oncle, le ministre, pourrait se faire annoncer ; je l'attends.

OLGA.

Ce n'est pas lui que je crains : ne suis-je pas la grande maîtresse des cérémonies, et à ce titre, n'ai-je pas à

prendre les ordres de Votre Altesse ? Puis, n'a-t-il pas deux taies sur l'œil : son ambition et sa sottise ? (Venant s'asseoir près du grand-duc.) Ah ! Monseigneur, cher ami, que je suis heureuse de vous voir !

LE GRAND-DUC.

Moi aussi, je suis heureux....

OLGA.

Comme vous dites cela froidement !

LE GRAND-DUC.

C'est que j'ai à vous parler sérieusement. Donnez-moi la main et écoutez-moi ; c'est le grand-duc encore plus que l'ami qui va parler. Nous nous aimons, ou du moins, nous croyons nous aimer....

OLGA.

Oh ! Monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Merci, j'espérais cette protestation. Je reprends : nous nous aimons ; mais il ne faut pas abuser des meilleures choses. Pour une cause ou pour une autre, je suis obligé de vous redemander la petite clef qui est encore dans cette jolie main, et de rendre la liberté à ce cœur qui a bien voulu m'aimer et à qui je dois tant d'heures délicieuses....

OLGA.

O Cédric ! Cédric ! en quoi ai-je démérité ?

LE GRAND-DUC.

En rien, ma très chère. Je vous laisse libre d'interpréter à votre gré cette détermination, qui m'est très pénible, mais qui est inébranlable. Dites-vous que je ne veux pas me laisser dominer par un sentiment trop tendre, que je veux desserrer à temps un lien qui menace de devenir trop fort. Supposez un projet de voyage, de mariage même ; enfin tout ce qui peut flatter votre amour-propre ou rassurer votre amour....

OLGA.

Mon amour ! Comme vous le méconnaissez ! Ah ! Cédric, ce n'était pas le souverain que j'aimais....

LE GRAND-DUC.

Oui, oui, je sais, c'était l'homme.

OLGA.

Bien sûr. Que vais-je devenir maintenant ? Comment vivre ici, toujours près de vous et si loin désormais ? Ce sera un supplice ! oh !

LE GRAND-DUC.

Pas de pleurs et de cris. Vous savez que je ne les supporte pas. Préférez-vous partir ? Je donnerai une mission à votre oncle et tuteur, le ministre Imhof. Vous resterez absents deux mois, trois mois, ce que vous voudrez.

OLGA.

Deux mois de voyage en tête à tête avec mon tuteur !



Oh ! Altesse, vous devenez cruel. C'est un supplice nouveau qui n'a pas été prévu par la loi. J'aimerais mieux l'exil solitaire ou le couvent. Ne l'exigez pas ! J'en mourrais. Vous ne savez donc pas comme il est ennuyeux et stupide ?

LE GRAND-DUC.

Si, parfaitement. C'est précisément pour cela que je l'aime et l'ai fait ministre. L'esprit a ses limites, la bêtise n'en a pas. Imhof m'étonne toujours et il m'amuse quelquefois. C'est le seul homme dont je puisse en dire autant. Il est si roué dans sa bêtise et si bête dans sa rouerie ! Je croyais que vous l'appréciez comme moi.

OLGA.

Ne riez pas. Je suis si malheureuse ! Vous m'abandonnez, et pourquoi ? Je devrais dire aussi pour qui ? Oh ! je saurai quelle est ma rivale !

LE GRAND-DUC.

Ne cherchez pas. C'est inutile. Vous n'en avez pas, vous ne pouvez en avoir. Séchez vos larmes. Tenez, voilà un diamant qui ne les vaut pas. Gardez-le en souvenir de moi. Adieu, Olga ; au revoir, madame la grande maîtresse.

Olga s'incline en silence et sort par la petite porte.

## SCÈNE IV.

LE GRAND-DUC, seul.

LE GRAND-DUC.

Allons, cela s'est mieux passé que je ne pouvais l'espérer. (Il sonne après avoir tiré le verrou.) Dites à M. le conseiller intime Imhof que je l'attends. Est-il là ?

L'HUISSIER.

Oui, Monseigneur.

## SCÈNE V.

LE GRAND-DUC, IMHOF.

IMHOF.

Avec quelle impatience j'attendais que Votre Altesse me fit venir !

LE GRAND-DUC.

Qu'y a-t-il donc, Imhof ? On dirait que vous êtes ému. Y a-t-il donc du nouveau ? Est-ce que cette année 1848, qui commence à peine, nous apporterait cette manne bénie ? Les Français auraient-ils fait encore une révolution ?

IMHOF.

Pas encore, Altesse. Ce n'est pas de la France qu'il s'agit : c'est d'un pays bien plus important et qui touche

de plus près le cœur de Votre Altesse. Il s'agit de ses propres Etats.

LE GRAND-DUC.

Et que se passe-t-il donc dans mes propres Etats ?

IMHOF.

Avec tout autre prince, j'userais de prudence et de ménagements, je tenterais de le préparer à d'aussi graves nouvelles. Mais je connais trop la force d'âme de mon souverain....

LE GRAND-DUC.

Bien, bien. Dis vite ce que tu as à m'annoncer.

IMHOF.

C'est qu'il y a de quoi étonner les plus fermes courages, et je crains l'impression trop vive....

LE GRAND-DUC.

Accouche ! Accouche !

IMHOF.

Eh bien, je viens de découvrir une conspiration.

LE GRAND-DUC.

Une conspiration ! Ici ? Contre moi ? Oh ! quelle bonne fortune ! En es-tu bien sûr ? Ne me donne pas une fausse joie.

IMHOF, déconcerté.

Si c'est ainsi que Votre Altesse prend la chose....

LE GRAND-DUC.

Comment veux-tu que je la prenne? Rien ne pouvait m'arriver de plus heureux. Une conspiration! Nous allons donc nous amuser enfin! Vite, les détails.

IMHOF.

Il y a longtemps que ma vigilance et mon dévouement étaient en éveil. Depuis la fin de 1847, je soupçonnais quelque chose : une vague odeur de rébellion....

LE GRAND-DUC.

Pas de phrases, des faits, des faits, et vite.

IMHOF.

J'obéis. Six jeunes gens ont formé le dessein impie de renverser Votre Altesse et de proclamer la république à la Résidence. D'après une lettre interceptée sur un émissaire que j'ai fait arrêter, le complot doit éclater dans huit jours, le jour même de la fête grand-ducale. Le chef des conspirateurs est ici, au palais; c'est un des employés de mon ministère, je l'avoue à ma honte, et je supplie Votre Altesse de me pardonner d'avoir élevé ainsi un serpent dans mon sein.

LE GRAND-DUC.

Au contraire! Cela me plaît. Quel est ce jeune fou?

IMHOF.

Un certain Ehrmann. Il sort de l'Université. Il est pauvre et jusqu'ici honnête; du moins je le croyais tel. Je vais le faire charger de fers.

LE GRAND-DUC.

Non pas ! Tu gâterais toute l'affaire. Il est au palais, à son bureau sans doute. Fais-le venir à l'instant. Je veux l'interroger moi-même.

IMHOF.

Mais Votre Altesse ne craint pas....

LE GRAND-DUC.

Apprenez, monsieur Imhof, que je ne crains rien, et surtout d'un homme.

IMHOF sonne. A l'huissier qui vient :

Dites à Ehrmann de venir me parler, et introduisez-le ici.

LE GRAND-DUC.

Maintenant, monsieur le ministre de l'intérieur et préfet de ma police, qu'il vous souvienne que je prends l'affaire en main. N'ayez garde de marquer par un mot et même par un geste le moindre étonnement ou la moindre désapprobation aux paroles de votre souverain. Il y va de votre portefeuille, et au besoin de votre tête ; vous entendez ?

(Imhof s'incline. — Ehrmann paraît.)

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, EHRMANN.

LE GRAND-DUC, à part.

Sa figure me plaît. (Haut.) Ehrmann, votre chef, le ministre de l'intérieur, ne tarit pas d'éloges sur votre zèle et votre intelligence. Il me propose de vous confier la direction d'un de ses bureaux : j'y consens. J'ai même voulu vous faire part moi-même de cet avancement et connaître ainsi un de mes meilleurs et plus fidèles employés.

EHRMANN, s'inclinant.

Je remercie Votre Altesse. (A part) Est-ce un piège ?

LE GRAND-DUC.

Vous avez une famille ?

EHRMANN.

Je suis orphelin.

IMHOF.

Il habite avec sa sœur une humble maison près des ruines du vieux château.

LE GRAND-DUC.

Pauvres, sans doute. — Je leur ferai une pension.

EHRMANN.

Je prie Votre Altesse de m'excuser. Elle m'a déjà comblé. Mes appointements me suffisent et au delà.



LE GRAND-DUC.

On dirait que vous redoutez de me devoir quelque chose?

EHRMANN.

J'ai accepté mon avancement des mains du chef de l'Etat, et je l'en ai remercié.

LE GRAND-DUC, ironique.

Et si le chef de l'Etat vous nommait chevalier de ses ordres, vous l'en remercieriez encore et vous lui jureriez fidélité, naturellement?

EHRMANN, à part.

Il sait tout et veut m'éprouver.

LE GRAND-DUC.

Vous gardez le silence? Qu'est-ce à dire?

EHRMANN.

Je dis que ma vie vous appartient et que vous pouvez jouer avec elle, si bon vous semble. Mais ma conscience est à moi, et Dieu seul peut y regarder.

LE GRAND-DUC.

Ah! ah! l'honnête homme et fidèle sujet que vous êtes! Je vois du moins dans cette conscience qu'elle s'accommode de bien des choses. Elle vous permet de recevoir votre salaire d'une main, et de poignarder de l'autre celui qui vous fait vivre. Que dirait votre sœur, si je vous envoyais à l'échafaud, comme j'en ai le droit?

EHRMANN.

Elle ne dirait rien. Elle pleurerait sans doute. Mais elle se glorifierait dans son cœur d'avoir eu pour frère un bon citoyen et un vrai républicain.

LE GRAND-DUC.

Tenez, laissons là les grands mots. Je sais toute votre folie, et je veux l'oublier. Non seulement je vous fais grâce de la vie, mais je vous maintiens à mon service dans le poste où ma faveur vient de vous appeler. Je ne vous demande même pas le nom de vos complices, de jeunes fous comme vous, sans doute. Avertissez-les et dites-leur que je ne daigne pas les craindre. Allez, retirez-vous, vous êtes libre, même de continuer à conspirer.... à vos risques et périls toutefois.

Ehrmann sort.

## SCÈNE VII.

LE GRAND-DUC, IMHOF.

IMHOF.

Grand Dieu ! Que Votre Altesse est magnanime ! Mais qu'elle est imprudente !

LE GRAND-DUC.

C'est bien ; trêve de flatteries et de conseils. — Ne m'as-tu pas dit qu'un des émissaires était arrêté ?

IMHOF.

Oui, Monseigneur, voici la lettre dont il était porteur.



LE GRAND-DUC, la lisant.

Très bien. C'est clair comme le jour. Imhof, vous êtes un grand ministre ; je vous nomme baron.

IMHOF.

O ciel ! Comment remercier Votre Altesse ?

LE GRAND-DUC.

N'essaie pas. Fais venir à l'instant cet émissaire. Je veux l'interroger.

IMHOF.

Je cours donner les ordres.

## SCÈNE VIII.

LE GRAND-DUC, seul.

LE GRAND-DUC.

Dieu soit loué ! Voilà donc un événement, un intérêt dans ma vie ! Continuons à suivre cet imbroglio et à m'y mêler. Si mon ministre de la police, le nouveau baron, savait ce que je médite, il en perdrait la tête ; petite perte ! Cet Ehrmann me plaît. Il s'est bien tenu. Voyons quelle attitude il va prendre entre ses complices et moi. Au fond, je suis plus républicain que tous ces gens-là, et j'y ai un peu plus de mérite. Mais voici notre émissaire. Peuh ! moins intéressant que l'autre, celui-là.

## SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, IMHOF, L'ÉMISSAIRE.

LE GRAND-DUC.

Avancez ! Vous savez le sort qui vous attend ? C'est l'échafaud.

L'ÉMISSAIRE, à genoux.

Monseigneur, j'ai femme et enfants.

LE GRAND-DUC.

Tu peux les sauver et te sauver toi-même par une franchise complète. — D'où viens-tu et qui t'envoie ?

L'ÉMISSAIRE.

Les affiliés de Thuringe.

LE GRAND-DUC.

Où devais-tu t'aboucher avec les conjurés de la Résidence ?

L'ÉMISSAIRE.

Dans un souterrain, sous les ruines du vieux château. L'entrée est dans la maison d'Ehrmann.

LE GRAND-DUC.

A quel moment ?

L'ÉMISSAIRE.

Ce soir, à huit heures.

LE GRAND-DUC.

Le mot de passe ?

L'ÉMISSAIRE.

Thuringe et Liberté.

LE GRAND-DUC.

Le costume ?

L'ÉMISSAIRE.

Un manteau sur les épaules ; un masque sur la figure.

LE GRAND-DUC.

C'est juste, nous sommes en carnaval. — Allons, je te fais grâce. — Tiens, voilà une bourse. — On te remettra un sauf-conduit cette nuit. Pars, sans tourner la tête, sans dire un mot à personne, ou tu serais fusillé. Va retrouver ta femme et tes enfants.

L'ÉMISSAIRE.

Ah ! Monseigneur ! A vous pour la vie.

LE GRAND-DUC, à Imhof.

Emmène-le et laisse-moi.

## SCÈNE X.

LE GRAND-DUC, seul.

LE GRAND-DUC.

Ah ! voilà ce qui s'appelle une journée bien employée : une maîtresse renvoyée, une conspiration découverte !

Reste à la déjouer. C'est à quoi je vais passer ma soirée. Car c'est moi qui serai l'émissaire de Thuringe. Je veux voir de près ces terribles conspirateurs. Au besoin, je voterai ma mort avec eux. Et demain, je raconterai ma soirée à mon ministre de l'intérieur et de la police, chargé de veiller à la sûreté de l'Etat et de ma personne sacrée, et je le bafouerais à mon aise. (Il se frotte les mains.) Quelle bonne soirée ! Allons préparer mon déguisement.



## ACTE DEUXIÈME

---

Vaste salle souterraine du vieux château soutenue par des piliers. — Escalier au fond. — Sur le devant, à gauche, table, fauteuils, chaises. — A droite, divers instruments de torture; deux lampes au mur.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

PAULINE, préparant la table; STARR, CONJURÉS.

STARR.

Sommes-nous au complet ?

UN CONJURÉ.

Oui, sauf Ehrmann, qui est en retard, et Lothaire et Franz, qui montent la garde à la porte secrète.

STARR.

Avez-vous vu votre frère, Pauline ?

PAULINE.

Non, pas depuis ce matin. Il devrait être rentré du ministère cependant.

UN CONJURÉ.

Peut-être est-il allé au-devant de l'émissaire de Thuringe que nous attendons ce soir.

STARR.

Quelqu'un a-t-il vu cet étranger ?

DEUXIÈME CONJURÉ.

En passant devant l'hôtel du Cerf, j'ai vu une figure inconnue. C'est lui sans doute. Attendons ; huit heures n'ont pas encore sonné à l'horloge du château.

Ehrmann paraît au haut de l'escalier.

STARR.

Voici Ehrmann.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, EHRMANN.

PAULINE, accourant vers son frère.

Ah ! te voilà enfin ! Qui donc a pu te retenir ainsi ?  
(Elle l'embrasse.) Tu as quelque chose?....

EHRMANN.

Asseyons-nous et parlons vite, c'est sérieux. Il y a des nouvelles, et graves, très graves.

Ils s'assoient autour de la table.

TOUS.

Quoi donc ?

EHRMANN.

Notre complot est découvert. Le duc sait tout. Comment ? Je l'ignore. Voilà la situation. Que faire maintenant ?

Les conjurés se lèvent.

STARR.

Le duc sait tout? Comment l'as-tu appris?

EHRMANN.

Parce qu'il me l'a dit lui-même. Il m'a mandé sous prétexte de m'annoncer un avancement. Il a cherché d'abord à me gagner, à me faire parler. J'ai su me taire. Puis il a éclaté, et de son ton ironique et froid il m'a renvoyé en me disant que nous étions des fous, qu'il ne voulait pas même savoir le nom de mes complices, encore moins les punir; qu'il ne nous craignait pas; qu'il nous faisait grâce et nous laissait libres — même de conspirer encore; — à nos risques et périls toutefois, a-t-il ajouté avec un rire sardonique. C'est cette entrevue, à laquelle assistait Imhof, qui est cause de mon arrivée tardive. Et maintenant, que faire?

Silence.

STARR.

Si c'était un autre que toi, Ehrmann, qui nous fit ce récit, je le trouverais bien singulier et plein d'étranges obscurités. Mais nul ici n'a le droit de douter de ton intelligence et de ton courage. Pourtant, dans cette cruelle circonstance, es-tu bien sûr d'avoir fait ton devoir, tout ton devoir?

EHRMANN.

Que veux-tu dire? Et quel était mon devoir? J'ai gardé le silence et j'ai offert ma tête; que demandes-tu de plus?

STARR.

Un acte de décision, de désespoir et d'héroïsme. Voyant tout découvert, tu devais poignarder le prince, ou te faire tuer.

EHRMANN.

J'étais sans armes et je ne suis pas un assassin.

STARR, s'avancant avec défi.

Sand en était-il un ?

PAULINE, s'interposant.

O mes amis, mes frères ! est-ce le moment de se méconnaître et de se déchirer ? Pensons, non à ce qui aurait dû être fait, mais à ce qui reste à faire. La circonstance n'est-elle pas assez terrible ?

La porte du haut de l'escalier s'ouvre. — On voit paraître le grand-duc masqué entre les deux conjurés qui gardaient la porte. Les conjurés mettent leurs masques.

LOTHAIRE, de l'escalier.

Voici l'émissaire de nos frères de Thuringe.

EHRMANN.

Introduis-le. Il apporte peut-être un remède à la situation.

Pauline remonte l'escalier et sort.



## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC, masqué.

EHRMANN.

Sois le bienvenu, frère de Thuringe ! Quelles nouvelles apportes-tu ?

LE DUC.

Les meilleures ; ces lettres en feront foi. — Nous sommes prêts. Nous n'attendons plus que le signal.

EHRMANN, à part.

Je connais cette voix. — Où donc l'ai-je entendue ? (Haut.) La date de l'insurrection était fixée. Nous avons choisi le jour de la fête du grand-duc. Mais un grave incident est survenu aujourd'hui même. La police est au courant de nos desseins. Elle ignore encore le nombre et le nom des complices, ainsi que le lieu de nos réunions. Nous avons donc le temps de délibérer et d'aviser. Faut-il nous disperser, faire semblant d'éteindre le feu et le laisser couvrir sous la cendre, en attendant des jours meilleurs ? Ou bien faut-il précipiter notre action et jouer le tout pour le tout sans tarder ? Que chacun donne son avis et parle en toute franchise. Parlez d'abord, vous, notre frère de Thuringe : quelle est votre opinion ?

LE GRAND-DUC.

J'opine pour le sursis. On ne peut que gagner à

l'attente. Le temps travaille pour nous. La Lombardie brûle sous les pieds de l'Autriche ; elle va lui échapper ainsi que Venise. Mais c'est de la France que viendra le signal. Son gouvernement se désagrège ; il va tomber au premier choc sous l'indifférence de son inepte bourgeoisie et sous la coalition inconsciente des rancunes légitimistes et du mépris populaire. La chute de Louis-Philippe ébranlera tous les trônes, celui de nos principicules allemands tout d'abord. A mon avis, le mieux est donc d'attendre. Ce n'est pas de l'Allemagne que peut venir le signal de la rédemption des peuples.

STARR.

Pourquoi pas ? L'Allemagne est la tête et le cerveau du monde. C'est à elle de donner l'exemple. Elle n'a rien à attendre de l'étranger et surtout de ces vaniteux de Français.

EHRMANN.

Ne nous égarons pas en de vaines discussions : soyons pratiques ; ne songeons qu'au présent. Il réclame toute notre sagacité. Moi aussi je vote pour l'attente ; la nécessité le commande.

STARR.

Et moi pour l'action immédiate. Attaquons le château cette nuit même. Déconcertons la police avant qu'elle ait pris ses mesures. Qui sait si demain il ne sera pas trop tard, et si nous ne serons pas tous plongés dans les prisons ducales ?

## LES CONJURÉS.

Oui, Starr a raison. — Attaquons le château et brûlons-le!

STARR.

Partons! Sonnons le tocsin! Et puissé-je rencontrer le grand-duc effaré cherchant à fuir au milieu des flammes de son palais et des malédictions de son peuple! Comme je lui plongerais avec joie cette épée dans les reins!

LE GRAND-DUC.

Le grand-duc n'est pas un lâche : il ne fuira pas.

STARR.

Qu'en sais-tu?

LE GRAND-DUC, se démasquant.

En voilà la preuve. — Me reconnais-tu? Essaie de me faire reculer, misérable!

LES CONJURÉS.

Le grand-duc!

LE GRAND-DUC tire son épée.

Je suis seul; mais je ne vous crains pas, toi et les tiens. Je vous brave tous, et chez vous!

STARR.

Poltrons, reculerez-vous devant cet homme?

Les conjurés entourent le grand-duc. Après une courte lutte il est désarmé, saisi et attaché à un des piliers de la salle.

STARR.

Tuons-le maintenant !

EHRMANN, le couvrant de son corps.

Non, non, gardons-le. — C'est un otage. Le ciel l'a livré dans nos mains, ou plutôt il s'est livré lui-même. Son orgueil et sa témérité l'ont perdu. Profitons de cette chance inespérée. Elle doit changer tous nos plans. Moi, qui tout à l'heure vous prêchais la prudence, je veux être maintenant le premier à crier : aux armes ! et à vous guider. — A l'action, mes amis, à l'action ! plus de vains discours. Sortons, allons sonner le tocsin, rassemblons nos fidèles amis, attaquons le palais ! La partie est à moitié gagnée : le gouvernement est décapité, puisque le duc est notre prisonnier.

LES CONJURÉS.

Oui, marchons !

EHRMANN appelle.

Pauline ! Pauline !

PAULINE, descendant de l'escalier.

Le grand-duc ! Est-ce possible !

EHRMANN.

Oui, c'est lui. Nous le confions à ta garde pendant que nous allons soulever le peuple. Franz et Lothaire le garderont avec toi. Adieu, ma sœur. (Il l'embrasse.) Et vous, mes amis, partons, ne perdons plus un instant ! Et que le jour nous retrouve victorieux !

STARR, revenant vers le duc.

Est-il bien attaché au moins? Veillez bien sur lui, Pauline, vous en répondez sur votre tête, et si nous ne revenons pas, vengez-nous.

LES CONJURÉS.

Aux armes! Aux armes!

#### SCÈNE IV.

LE GRAND-DUC, PAULINE.

PAULINE.

Seriez-vous blessé, Monseigneur?

LE GRAND-DUC.

Je ne crois pas. Non, je ne le suis que dans mon orgueil. Me laisser prendre ainsi! Et je n'ai pas même su me faire tuer!

PAULINE.

Ces blessures-là se guérissent comme les autres. Calmez-vous. Votre Altesse désire-t-elle quelque chose? En quoi puis-je la servir?

LE GRAND-DUC.

Donne-moi un verre d'eau. J'ai soif.

PAULINE.

Voici de la bière fraîche.

LE GRAND-DUC.

Aie la bonté de porter le verre à mes lèvres. Ils m'ont si bien lié les bras.... (Il boit.) Grand merci ! ma belle enfant. Cela me rafraîchit le cœur et les lèvres. Je suis un autre homme à présent. Ah çà, va-t-on me laisser attaché à cette colonne toute la nuit, comme un saint Sébastien, moins le costume toutefois ?

PAULINE.

Si Votre Altesse me donnait sa parole de gentilhomme de ne pas abuser de sa liberté, si elle me promettait de ne pas chercher à sortir d'ici, je délierais ces cordes. Mais il me faut une caution, un serment : le jurez-vous ?

LE GRAND-DUC.

De grand cœur. Je jure donc par les beaux yeux bleus et ce front plein de candeur de ma geôlière....

PAULINE.

Non, pas ainsi. Donnez-moi simplement votre parole d'honneur.

LE GRAND-DUC.

Je te la donne, à une condition toutefois : c'est que tu ne me quitteras pas et que tu me tiendras fidèle compagnie jusqu'au jour dans cet affreux souterrain.

PAULINE.

C'est mon devoir. Ne l'ai-je pas promis à mon frère ? Pauvre frère ! Le reverrai-je ? (On entend le tocsin.) Ecoutez, voilà les cloches qui sonnent ; la bataille va commencer.

(Elle se met à genoux.) Seigneur Dieu ! protégez-le ! Ne me laissez pas seule sur la terre !

LE GRAND-DUC, à part.

Elle est vraiment belle ainsi, et qu'elle a grand air dans sa simplicité ! Que peut-il y avoir au fond de cette âme ? A-t-elle déjà aimé ? Quel abîme que ces jeunes filles ! Je n'y ai jamais rien compris. Celle-ci a l'air de m'avoir déjà oublié. Réveillons-la. (A Pauline.) Ne t'inquiète pas de ton frère. Quoi qu'il arrive, je te le promets, il sera l'objet de toute ma clémence : je lui dois peut-être la vie.

PAULINE, froidement.

Merci de la bonne intention, Monseigneur. Pour le moment, Dieu seul sait lequel de vous deux aura besoin de la protection de l'autre. En tout cas, Ehrmann n'acceptera pas de grâce. S'il meurt, je le pleurerai comme un héros ; s'il est proscrit, nous irons en Amérique ; là nous trouverons la liberté et une meilleure patrie. Pour vous, Monseigneur, que l'exil ou le trône soit votre lot, vous n'en êtes pas moins à plaindre.

LE GRAND-DUC.

Et de quoi me plains-tu, s'il te plaît ?

PAULINE.

De n'avoir pas vécu et d'avoir passé à côté du bonheur.

LE GRAND-DUC.

Et qu'appelles-tu le bonheur ?

PAULINE.

S'oublier et se dévouer aux autres.

LE GRAND-DUC.

Tu es bien savante.

PAULINE.

Assez pour sentir mon ignorance et comprendre celle des autres.

LE GRAND-DUC.

Vraiment ! Et qui t'a appris toutes ces belles choses ?

PAULINE.

Mon frère, la solitude et deux livres.

LE GRAND-DUC.

Quels livres ?

PAULINE.

La Bible et Plutarque.

LE GRAND-DUC.

Je les ai lus aussi. Voyons, ma belle geôlière, oublions un instant nos titres respectifs. La nuit sera longue. Passons-la à deviser sagement et comme deux vieux amis. La Bible et Plutarque ! Ce ne sont guère lectures de jeunes filles, il me semble. Tu as dû y trouver maint passage obscur. Que dis-tu de Judith, par exemple ? Voilà une femme qui savait se dévouer pour son peuple, corps et âme, c'est le cas de le dire. Et Scipion ? quel héros ! hein ? Lui aussi savait se dévouer et ne pas faire



de la peine aux autres, surtout aux demoiselles. Te rappelles-tu son aventure avec sa belle captive en Espagne? As-tu bien compris comme moi toute la grandeur de son sacrifice?

PAULINE, se levant.

Ce que je comprends, Monseigneur, c'est que vous me manquez de respect. Vous oubliez étrangement où vous êtes, qui vous êtes, et qui je suis!

LE GRAND-DUC.

Pardon si je vous ai offensée. Telle n'était pas mon intention. Ce sont façons de parler en usage à la cour, une mauvaise plaisanterie sans doute, peut-être même une épreuve. Recevez mes excuses; je serais désolé d'avoir eu le malheur de vous blesser et de vous déplaire. Accordez-moi votre pardon, et prouvez-le-moi en venant reprendre votre place à mes côtés.

PAULINE.

Je le veux bien. Peut-être votre cœur est-il meilleur que vos paroles.

LE GRAND-DUC.

C'est presque un compliment que tu me fais là. Il y a tant de gens dont on peut dire le contraire!

La porte du fond, au haut de l'escalier, s'ouvre.

PAULINE.

Qui vient? Un prisonnier qu'on amène....

LE GRAND-DUC.

Eh! parbleu! c'est Imhof!

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, IMHOF, les yeux bandés, conduit  
par FRANZ et LOTHAIRE.

PAULINE, à Lothaire.

Et où en est-on ? Et Ehrmann ? Ehrmann ?

LOTHAIRE.

Tout va bien. Ehrmann est vivant. La ville est dans nos mains. Le palais seul tient encore. Voici un nouvel otage qu'on vient de nous amener. Avez-vous besoin de nous ?

PAULINE.

Non, merci. Retournez à votre poste, et que Dieu protège notre cause !

IMHOF.

Où suis-je ? Où me conduisez-vous ? Est-ce à la mort ?

PAULINE, souriant.

Pas encore.

IMHOF, à part.

Le bourreau a la voix douce. Espérons !

PAULINE.

Tu n'es qu'en prison, et dans la meilleure compagnie.  
(Elle lui ôte son bandeau.) Regarde !

IMHOF.

Monseigneur ! et vivant ! Quelle joie ! Ma sagacité ne

m'a pas trompé, car j'espérais qu'on me ferait partager le sort de Votre Altesse.

LE GRAND-DUC.

Comment cela, mon cher baron ?

IMHOF.

Je vous savais ici, Monseigneur, et j'ai tout fait pour vous rejoindre.

LE GRAND-DUC.

Explique-moi cette énigme et tâche de dire la vérité.

IMHOF.

Votre Altesse ne m'a-t-elle pas mis à la tête de sa police ? N'est-ce pas moi qui ai découvert l'horrible conspiration dont nous sommes les victimes en ce moment ? Veillant jour et nuit sur la tête sacrée de mon souverain, je l'avais fait suivre hier soir sous son déguisement....

LE GRAND-DUC.

Comment ! tu t'es permis....

IMHOF.

N'était-ce pas mon devoir ? On m'avertit donc que vous étiez entré chez Ehrmann et que vous n'en étiez pas sorti. Quand la conspiration éclata, je savais donc où trouver Votre Altesse, sans doute retenue prisonnière. — Et soit dit en passant, puisqu'on sait où nous sommes, on sait où il faudra venir nous délivrer. Et c'est ce qu'on fera bientôt, à coup sûr. — Mon premier

soin fut d'organiser la résistance. A la tête de mes agents, je me jetai sur la première bande des insurgés. Je me battis comme un lion....

LE GRAND-DUC.

Falstaff n'eût pas mieux dit.

IMHOF.

Votre Altesse rit toujours et de tout.

LE GRAND-DUC.

Oui, même de toi. Que veux-tu? j'ai trop lu Shakespeare. Continue.

IMHOF.

A la fin, surpris par le nombre, trahi peut-être, je dus céder. Je me rendis, mais avec la secrète espérance qu'on me ferait partager la prison de Votre Altesse. Je vois avec bonheur que mes calculs ne m'ont pas trompé. Je vous retrouve, et vivant. Dieu soit loué! Mais dans quel horrible lieu! Ce souterrain sent le crime. Quels sont ces appareils étranges? On dirait des instruments de torture....

PAULINE.

Excellence, cette fois-ci encore votre sagacité n'est pas en défaut. Ce souterrain que le hasard nous a fait découvrir sous notre maison, dans les ruines du vieux château, a dû servir jadis de tribunal à la sainte Inquisition. Ces murs épais étouffaient les cris des victimes qu'on y torturait pour la plus grande gloire de Dieu.

IMHOF.

Jeune fille, vous êtes protestante, sans doute : l'esprit de parti vous aveugle : l'Inquisition n'a jamais existé que dans l'imagination des incrédules. — Pardon, je suis exténué. Que Votre Altesse me permette de m'asseoir : tant d'émotions diverses, ce combat acharné, m'ont cassé bras et jambes.

PAULINE.

Tenez, veuillez vous asseoir dans ce fauteuil, ici.

IMHOF, pris par les ressorts du fauteuil que Pauline a fait jouer, et renversé.

Ah ! mon Dieu !

PAULINE.

Si je vous apportais un brasier allumé pour escabeau, croiriez-vous à l'inquisition maintenant ?

LE GRAND-DUC, riant.

Ah ! ah ! voilà un argument ! Si tu n'es pas convaincu à cette heure....

IMHOF.

Cette plaisanterie est du dernier mauvais goût. Cette fille oublie à qui elle a affaire.

PAULINE.

Cette fille a devant elle deux prisonniers dont on lui a confié la garde. J'ai la parole de l'un et j'ai mis l'autre en état de ne plus songer à s'échapper.

IMHOF.

Tu commets un crime de lèse-majesté à cette heure, et tu pourras t'en repentir demain. D'ailleurs tu devrais au moins respecter le courage malheureux.

PAULINE.

Parlez-vous pour vous, ou pour votre maître ?

IMHOF.

Je parle au nom des deux. Souviens-toi que tes pères tremblaient devant nos aïeux.

PAULINE.

Vos aïeux étaient des chambellans, et mon père, à moi, a été un brave et fidèle soldat. Il a servi son pays sous les drapeaux de son souverain. Ce souverain est mort tristement sur le trône, après s'être parjuré, comme tous les princes allemands d'alors. Mon père, à moi, est mort en 1813, dans un fossé, à Leipzig; mais il est mort pour l'indépendance de son pays et pour la liberté; du moins il le croyait. Le vieux soldat et le vieux duc sont devant Dieu maintenant. C'est à lui de les juger.

LE GRAND-DUC, à part.

Elle est vraiment belle ainsi !

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, OLGA, conduite par LOTHAIRE,  
descend l'escalier les yeux bandés.

OLGA, à qui on retire le bandeau.

Ah! mon prince! Je vous revois donc enfin! Et sain  
et sauf! Dieu soit loué!

LE GRAND-DUC.

Olga! Comment êtes-vous ici? Qui vous amène? Etes-  
vous aussi prisonnière?

OLGA.

Non, je viens en ambassadrice. Il y a un armistice.  
Les conjurés ont été repoussés. Ils sont cernés dans un  
des coins du palais. Ils ont fait craindre pour les jours  
de Votre Altesse, si on les poussait à bout. Ils offrent de  
poser les armes à la condition d'une amnistie entière  
et d'une charte libérale. Voici le projet de traité. Votre  
Altesse n'a qu'à y apposer sa signature, et tout sera  
fini.

LE GRAND-DUC, déchirant le papier.

Voici ma réponse. Qu'ils m'assassinent si bon leur  
semble. Ma tête leur appartient, mais non pas mon  
honneur.

OLGA ET IMHOF.

Qu'avez-vous fait?

LE GRAND-DUC.

Mon devoir.

Tumulte au dehors. La porte est brisée. Ehrmann et Starr apparaissent prisonniers. Le général Drachenblut les précède et se précipite vers le grand-duc.

DRACHENBLUT.

J'arrive à temps. Le ciel soit béni ! Votre Altesse est vivante, et peut remonter sur le trône. La rébellion est vaincue. Les chefs sont pris. Je vous les amène pieds et poings liés.

LE GRAND-DUC.

Merci, mon brave Drachenblut.

PAULINE, se jetant au cou d'Ehrmann.

Mon frère ! mon frère !

LE GRAND-DUC.

Retournons tous au palais. J'ai été l'hôte de ces messieurs ici ; je tiens à leur rendre leur hospitalité chez moi. Je souhaite qu'ils y trouvent une prison aussi agréable que celle que je quitte. En tout cas, je leur promets une bonne et prompte justice. Allons, Messieurs, partons.

IMHOF.

Et moi, grand Dieu ! Vous m'oubliez ! Allez-vous donc me laisser dans ce lieu plein d'horreur ?

LE GRAND-DUC.

C'est vrai. J'oubliais mon ministre, et j'en ai besoin



plus que jamais. (A Pauline.) Allons, Mademoiselle, délivrez-le, vous qui l'avez si bien pris au piège : heureux qui reçoit la liberté d'aussi belles mains !

Pauline délivre Imhof.

OLGA, à part.

Ah ! serait-ce là ma rivale inconnue ? J'y veillerai.  
(A Imhof.) Venez, mon oncle.

LE GRAND-DUC, à Pauline.

Votre main, ma belle geôlière ; car vous aussi, vous êtes ma prisonnière. Chacun son tour. — Partons, Messieurs.

SOLDATS ET PEUPLE.

Vive Son Altesse Cédric XXIII !



## ACTE TROISIÈME

---

Salle du trône au palais. — Porte au fond. — A gauche, une large baie masquée par une tapisserie. — Le trône à droite. — Table, fauteuils.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

LE GRAND-DUC, IMHOF.

LE GRAND-DUC.

Maintenant que, suivant l'expression consacrée, me voilà remonté sur le trône de mes pères, et que nous sommes tous remis d'une alarme aussi chaude, mon fidèle et vaillant ministre, quelle conduite devons-nous tenir? Que me conseilles-tu? Est-ce la clémence d'Auguste ou la sévérité implacable? Parle avec ta franchise accoutumée.

IMHOF.

Puisque Votre Altesse veut bien faire appel à mes faibles lumières, je lui dirai qu'il n'y a pas à hésiter : il faut être impitoyable et faire un exemple terrible. Je condamnerais tous les conjurés à mort, et je leur ferais trancher la tête par la main du bourreau, qui leur couperait le poing d'abord comme aux parricides.

LE GRAND-DUC, à part.

Comme il a dû avoir peur ! (Haut.) Tudieu ! quelle énergie ! Mais par qui les feras-tu juger ?

IMHOF.

Je ne les ferais pas juger du tout. Pris les armes à la main, leur crime est constant. Qu'ils en portent la peine !

LE GRAND-DUC.

Il est trop tard pour agir ainsi.... Hier, c'était possible ; on pouvait les fusiller sur le champ de bataille. Aujourd'hui, cette exécution aurait l'air d'une vengeance. Il faut que la justice intervienne.

IMHOF.

Elle a ses lenteurs et ses incertitudes ; les accusés déclameront ; on finira par s'intéresser à eux. Croyez-moi, Monseigneur, frappez vite et fort. Si, à toute force, vous voulez un jugement, déférez l'affaire au conseil d'Etat. J'en suis le président, je vous répons du verdict : il sera prêt ce soir.

LE GRAND-DUC.

Je vois avec plaisir l'ardeur de ton dévouement ; mais je crains qu'il ne s'égaré. Les mauvaises langues seraient capables de dire que vous avez eu peur, et que cette échauffourée nous a fait perdre la tête. J'attendrai. Je veux voir ce qu'en pense l'opinion publique.

IMHOF.

L'opinion publique! Votre Altesse ne sait donc pas comment se fait ce qu'on appelle l'opinion publique? Je vous en fabriquerai une ce soir, si vous voulez, et comme vous voudrez.

LE GRAND-DUC.

Baron, vous devenez un trop grand politique, et votre scepticisme devient presque cynique. On vient de me dire qu'une députation de mes fidèles sujets demandait à me présenter ses félicitations et ses vœux. Allez la prévenir que je veux bien la recevoir.

IMHOF.

Votre Altesse veut-elle me permettre de lui dire d'avance le discours qu'elle va entendre de ses fidèles sujets?

LE GRAND-DUC.

Voyons. Tu en es peut-être l'auteur?

IMHOF, finement.

Non, c'est l'opinion publique.

LE GRAND-DUC.

Va, je t'écoute.

IMHOF.

« Monseigneur, après un aussi horrible attentat, vos » fidèles sujets sentent le besoin de venir déposer aux » pieds de Votre Altesse Sérénissime l'expression de leur » douleur et de leur indéfectible loyauté! Que Votre » Altesse daigne donc recevoir une fois de plus.... »

LE GRAND-DUC.

Assez. Cela suffit. Et ma réponse? la sais-tu aussi d'avance?

IMHOF.

Puisque Votre Altesse le permet, j'essaierai. La voici à peu près : n'est-elle pas stéréotypée? « C'est toujours » avec un nouveau plaisir que nous recevons les hommages et les vœux de nos fidèles sujets.... » Dois-je continuer?

LE GRAND-DUC.

Inutile. Fais entrer ces bonnes gens. Nous allons voir si tu as bien deviné. Espérons qu'il y aura quelque imprévu.

Imhof sort.

LE GRAND-DUC, seul.

Le drôle prend un peu trop de liberté. Il mérite une leçon.

## SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, IMHOF, avec LA DÉPUTATION.

LE CHEF DE LA DÉPUTATION.

Altesse Sérénissime, après un aussi horrible attentat, nous sentons le besoin....

LE GRAND-DUC, après avoir regardé Imhof.

Bien, mes enfants. Je lis dans vos cœurs; je sais ce que vous allez me dire, et je ne puis qu'être touché et reconnaissant de sentiments si bien exprimés. La cir-

constance est grave : un fait inouï dans les fastes du grand-duché, une révolte, une conspiration a pu éclater contre mon gouvernement ; il a fallu l'étouffer dans le sang. Un pareil forfait doit nous apporter un enseignement, à vous comme à moi. Princes et sujets, nous avons tous des torts. Je tiens à reconnaître les miens. Mon gouvernement a été ou trop faible ou trop dur. En tout cas, il a manqué de prévoyance, et je me suis trop reposé sur mes ministres. (Avec un regard vers Imhof.) Désormais je serai mon premier ministre à moi-même. Je m'enquerrai de vos besoins, de vos droits même, et nous tâcherons ensemble de guérir les maux de l'Etat et de prévenir le retour d'une catastrophe comme celle d'hier.

LES DÉPUTÉS.

Vive le grand-duc ! Vive notre père !

Ils se retirent.

LE GRAND-DUC, à Imhof.

Avoué que tu n'avais pas prévu cette péroration ?

IMHOF.

Votre Altesse est comme ces feux du ciel dont la courbe est incommensurable.

LE GRAND-DUC.

Vil flatteur ! On a frappé à la porte. Va voir ce que c'est.

IMHOF, revenant.

C'est ma nièce, la grande maîtresse des cérémonies,

qui demande si elle peut avoir l'honneur d'être reçue par Votre Altesse.

LE GRAND-DUC.

Elle est toujours la bienvenue.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, OLGA.

OLGA.

Dans le trouble de la journée d'hier, je n'ai pas pu dire à Votre Altesse toutes les émotions de mon cœur et ma félicité de la voir échapper à tant de périls....

LE GRAND-DUC.

Je n'ai jamais douté de votre dévouement, ma chère Olga, et je vais y faire appel une fois de plus. Il y a ici au palais une jeune fille, la sœur du chef des conjurés, ma geôlière d'hier. Je vous la confie. Son frère va payer de sa tête sa folie et son crime. C'est un coup terrible pour elle. Soyez-lui une amie, une sœur; je vous en saurai gré.

OLGA.

Je remercie Votre Atesse de sa confiance. Il n'y a rien que je ne fasse pour la conserver. Je vais installer M<sup>lle</sup> Ehrmann chez moi, à l'instant même.

LE GRAND-DUC.

Merci. Maintenant, Imhof, fais venir les prisonniers.

Olga et Imhof sortent.

## SCÈNE IV.

LE GRAND-DUC, seul.

LE GRAND-DUC.

Cette bonne Olga ! elle est à la fois ravie et furieuse. Elle croit voir déjà une rivale dans Pauline, et elle est heureuse de la tenir sous sa clef et sous ses jolis ongles. Mais je ne la lui laisserai pas longtemps. Elle serait trop contente !

## SCÈNE V.

LE GRAND-DUC, LES PRISONNIERS.

LE GRAND-DUC.

Je vous ai promis bonne et prompte justice, Messieurs ; je tiens ma parole. Vous avez été pris les armes à la main ; vous avez même osé attenter à ma personne sacrée. Le crime est manifeste, et la punition doit être éclatante comme lui. Demain, à la première heure du jour, vous monterez sur l'échafaud. Faites vos dispositions. Toute liberté vous sera donnée de recevoir vos familles. Si quelqu'un de vous a une requête à m'adresser, qu'il parle !

STARR.

Le grand-duc attend de nous sans doute quelque signe de faiblesse, des révélations peut-être. Il n'aura pas cette



joie. Nous savions que notre tête était l'enjeu de cette partie. Nous l'avons perdue. Payez-vous !

LE GRAND-DUC.

Et vous, Ehrmann ?

EHRMANN.

Je n'ai rien à ajouter, rien à demander, si ce n'est la grâce de voir ma sœur avant de mourir.

LE GRAND-DUC.

Rien de plus juste. Vous la verrez ici même, quand vous voudrez et jusqu'au dernier moment.

Il fait un signe. On emmène les prisonniers.

(A Imhof). Ils se sont bien tenus. Ce sont de mauvaises têtes, mais de braves cœurs. Ils sauront bien mourir, j'en suis sûr.

IMHOF.

Les jeunes meurent tous bien. C'est singulier. Pourquoi donc ?

LE GRAND-DUC.

Peut-être parce que la vie ne les a pas encore gâtés.... Je suis sûr qu'à leur place tu ne t'en tirerais pas si bien.

IMHOF.

Votre Altesse n'a guère bonne opinion de moi, je le vois par cette plaisanterie.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas une plaisanterie, baron. Dans ce temps-ci, on n'est plus sûr de rien. Depuis qu'un roi de France a

porté sa tête sur l'échafaud, qui de nous peut être assuré de garder la sienne sur ses épaules ? Je parle pour moi comme pour toi. Mais un ministre court plutôt la chance d'être assassiné. Cela pourrait bien t'arriver un de ces jours.

IMHOF.

Votre Altesse est en veine de gaieté, ce matin.

Entre un chambellan.

LE GRAND-DUC.

Qu'y a-t-il ?

LE CHAMBELLAN.

M<sup>lle</sup> Pauline Ehrmann sollicite une audience de Son Altesse Sérénissime.

LE GRAND-DUC, à Imhof.

Elle sait déjà le sort de son frère, sans doute, et vient me supplier. J'ai horreur de ces scènes-là. Imhof, reçois-la et tâche de me suppléer le moins mal possible. Je me sauve. (A part). J'entendrai tout derrière cette tapisserie. Je suis curieux de savoir ce qu'il va lui dire.

## SCÈNE VI.

IMHOF, PAULINE.

PAULINE.

Grand Dieu ! serait-il vrai ? Condamnés à mort, tous ! mon frère aussi ? Oh ! Monsieur, conduisez-moi auprès du grand-duc ! Que je tombe à ses genoux : il ne sera pas inflexible.

IMHOF.

Il le sera, Mademoiselle. Il tient trop peu à la vie pour faire cas de celle des autres. Cependant, malgré votre conduite d'hier, je ne voudrais pas vous décourager. Le prince n'est pas indifférent au pouvoir de deux beaux yeux. Pour le moment, il est inaccessible. Revenez ce soir. Vous l'attendrez plus facilement. Hier, durant cette nuit terrible passée dans votre souterrain, j'ai pu voir que vous lui inspiriez un intérêt qu'il n'a daigné témoigner qu'à bien peu de femmes. Il est très tendre au fond sous sa rudesse apparente. Je ne doute pas qu'avec un peu d'adresse et de complaisance.....

PAULINE.

Vos conseils sont inutiles, Monsieur, je connais mon devoir. Si mon frère doit mourir, je m'en irai avec lui et comme lui, pure de toute bassesse.

La porte du fond s'ouvre ; Ehrmann entre conduit par deux gardes qui restent à la porte.

Ah ! le voilà !

EHRMANN, l'embrassant.

Chère sœur !

IMHOF.

Je vous laisse à vos épanchements.

## SCÈNE VII.

PAULINE, EHRMANN.

PAULINE.

Mon frère !

EHRMANN.

Les moments nous sont comptés. Ne les perdons pas en vaines paroles. Que vas-tu devenir, ma pauvre enfant ?

PAULINE.

Ne t'inquiète pas de moi. Je te suivrai.

EHRMANN.

Que veux-tu dire ?

PAULINE.

Crois-tu donc que je pourrai vivre sans toi ? Non, nous partirons ensemble. Je ne te survivrai pas. Je t'accompagnerai dans la foule jusqu'au lieu du supplice. Qui sait ? Les condamnés y reçoivent parfois leur grâce. Sinon, quand le bourreau fera tomber ta tête, ce poignard me percera le cœur.

Elle montre un poignard.

EHRMANN.

Non, non, je ne le veux pas, je te le défends. Donne-moi ce poignard. Tu ajouterais une torture inutile à mon supplice. Vis pour notre mémoire, pour nos idées. Je te l'ordonne.

PAULINE.

Pourquoi veux-tu me condamner à la vie pendant que tu es condamné à la mort ? Toi parti, je n'ai plus rien à faire ici-bas. Tu ne vois donc pas ce que serait désormais pour moi l'existence ? Non, non, c'est impossible. Tiens, si tu m'aimes, laisse-moi mourir avec toi. Ecoute, nous sommes seuls et presque libres en ce moment. J'ai pu cacher ce poignard : qu'il nous serve à tous deux à l'instant même ! Mourons dans un dernier embrassement ! Le veux-tu ? Je me frapperai la première. Oh ! ne me refuse pas !

EHRMANN.

Non, je ne veux pas ; ce serait une lâcheté envers moi-même, une trahison envers nos [amis. Je dois mourir avec eux, sur l'échafaud, en victime, à la face du ciel qui nous juge et du peuple que nous avons voulu délivrer.

LE GRAND-DUC, soulevant la tapisserie ; à part.

Braves cœurs ! C'est assez prolonger l'épreuve, mettons-y fin.

PAULINE, se retournant.

Nous ne sommes pas seuls. J'ai cru entendre parler.

EHRMANN.

Sans doute quelque surveillant caché, chargé de surprendre nos secrets....

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, IMHOF.

IMHOF.

Ne vous troublez pas. Vos compagnons vont vous rejoindre. Notre gracieux souverain a convoqué ici ses ministres et la haute cour de justice, pour rendre publique la suprême sentence. Les voici.

## SCÈNE IX.

LES MINISTRES, LA COUR, puis LE DUC annoncé  
et en grande tenue.

LE GRAND-DUC, sur son trône.

Mes amés et féaux sujets, j'ai tenu à vous réunir autour de moi pour vous faire part de ce que nous avons résolu dans notre sagesse pour le bien du pays. Depuis que j'ai reçu la couronne, je ne crois pas m'être trop écarté de mes devoirs envers mon peuple. Cependant un esprit nouveau, un besoin de liberté s'est manifesté dans la jeunesse et l'a égarée jusqu'à la révolte. Les coupables sont ici devant vous. Mon premier mouvement a été de leur infliger le châtement dû à leur folie. Mais il y a eu déjà trop de sang répandu. Je veux essayer de la clémence. Je leur fais grâce de la vie. Déliez-les, et qu'ils soient libres !

Cris de : Vive le grand-duc !

Ce n'est pas tout. J'irai plus loin. Après le don de la vie, je vais leur accorder encore la plus haute faveur que l'homme puisse recevoir du sort, la possibilité et les moyens de réaliser leurs idées. Ils demandaient la liberté, je l'octroie à mon peuple; une constitution, j'en établirai les bases avec eux; le pouvoir, je les appelle à le partager avec moi. Voici le décret dont je confie la publication à mon chancelier, le baron Imhof. Il va vous en donner lecture.

Il passe le décret à Imhof.

IMHOF, lisant.

*Ordonnance princière en date du 20 février 1848.*

ARTICLE I<sup>er</sup>. — Les états généraux sont convoqués dans le grand-duché de Cedricstein.

ART. II. — Le sieur Ehrmann est nommé premier ministre, avec faculté de s'adjoindre deux de ses amis à titre de collègues ou de sous-secrétaires d'Etat.

ART. III. — Le baron Imhof, ministre, est chargé de l'exécution du présent décret.

*Signé : CÉDRIC XXIII.*

LE GRAND-DUC, à Ehrmann.

Vous avez entendu mes intentions : oublions ce qui s'est passé. A partir d'aujourd'hui, travaillons tous à ce que vous croyez le bien de l'Etat. Vous avez libre carrière. Faites qu'un jour je n'aie pas à me repentir de cet excès de clémence, et prions Dieu que de cet essai loyal date une ère de prospérité pour mon peuple.

Cris répétés de : Vive le grand-duc !

Approchez, Ehrmann, venez prêter entre mes mains

le serment de fidélité à ce pacte. J'y serai fidèle, pour ma part, tant qu'il assurera le bonheur de mes sujets.

EHRMANN.

Je l'accepte et je le jure en mon nom, comme en celui de mes amis. Nous avons fait le sacrifice de notre vie. Nous la consacrons avec joie désormais à réaliser nos idées et les généreuses intentions de Votre Altesse.

STARR, aux conjurés.

Et qui nous dit que tout ceci n'est pas une épreuve, un piège, ou tout au moins un jeu, un pur caprice princier ?

LOTHAIRE.

Mais puisque nous serons ministres....

LE GRAND-DUC.

Allez, Messieurs, allez répandre la bonne nouvelle dans la ville. Nous la porterons d'ailleurs à la connaissance du public, ce soir, par une proclamation. Le but commun reste le même : un bon gouvernement. Seuls, les instruments et les moyens sont changés. (Il les congédie de la main.) Messieurs, Dieu vous garde !

Ehrmann et les conjurés sortent ; les courtisans aussi.

Restez, Imhof.



## SCÈNE X.

LE GRAND-DUC, IMHOF.

LE GRAND-DUC.

Tout ne sera pas aussi changé que je le dis, mon cher baron. Je vous garde près de moi comme ministre de ma maison et mon conseiller intime. Votre nièce reste grande maîtresse des cérémonies de la cour.

IMHOF, s'inclinant.

Que de bontés, Altesse!

LE GRAND-DUC.

Ecoutez bien, Imhof. La police reste entre vos mains. Sachez vous en servir. Ne perdez pas de vue un instant le nouveau premier ministre et ses futurs collègues de sa façon. Je veux être informé de leurs moindres faits et gestes. Vous comprenez?

IMHOF, finement.

Oh! parfaitement. Rien de changé, si ce n'est le décor, ou plutôt les acteurs. C'est comme qui dirait un nouvel intermède. Mais je ne vois pas bien ce que Votre Altesse peut y gagner.

LE GRAND-DUC.

Parbleu! de ne plus m'ennuyer. N'est-ce rien?



## ACTE QUATRIÈME

---

Au palais, comme au premier acte.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

LE GRAND-DUC, EHRMANN.

LE GRAND-DUC.

Eh bien, mon cher ministre, voilà plus de quinze jours que vous êtes au pouvoir; qu'en dites-vous? N'êtes-vous pas déjà bien las d'avoir affaire à cette triste engeance qui s'appelle l'humanité?

EHRMANN.

Je ne cacherai pas à Votre Altesse que je considère l'espèce humaine sous un autre jour qu'auparavant. Je le vois, on n'apprend à connaître les hommes que dans une cour ou une révolution.

LE GRAND-DUC.

Et comme vous venez d'avoir à votre disposition ces deux points de vue en moins d'un mois, je ne doute pas que vous n'ayez fait de grands progrès dans cette triste science du cœur humain. Et encore, êtes-vous dans la période d'illusion, dans la lune de miel du pouvoir!

Quand vous aurez comme moi dix ans de gouvernement, et de gouvernement absolu, vous m'en direz des nouvelles! Vos yeux seront un peu mieux dessillés.

EHRMANN.

Ils commencent cependant à l'être....

LE GRAND-DUC.

Bah! pas tant que vous croyez. J'ai bien envie de vous mettre à l'épreuve et de voir où en est votre cataracte. Par exemple.... — mais répondez franchement, — que pensez-vous de vos collègues?

EHRMANN.

Monseigneur, c'est délicat....

LE GRAND-DUC.

Non, pas de phrases, estimez-moi assez pour me croire digne de la vérité, ou du moins de ce que vous croyez la vérité.

EHRMANN.

Eh bien, ce sont d'honnêtes gens, dévoués à leur prince et sincèrement désireux du bien public. Sans doute, leur capacité est inégale....

LE GRAND-DUC, riant.

Ah! ah! quelle candeur! Vous me ravissez, c'est parfait, et comme c'est bien ce que j'attendais de vous!

EHRMANN.

Comment donc?....

## LE GRAND-DUC.

Mais je les connais, moi, vos collègues, mon cher président du conseil. Il n'y en a pas un qui réponde à votre signalement. Imhof, que je sais par cœur, — il a été pour moi une façon de gouverneur avant d'être mon ministre, — Imhof est la corruption même, le type du courtisan accompli, du courtisan de la fortune surtout. Il se moque joliment de votre bien public, allez ! et s'il m'est dévoué à moi, c'est que sa fortune est attachée à la mienne. Rien de plus. Défiez-vous de lui. Il n'a qu'une idée, c'est de vous tendre des pièges et de vous y faire tomber pour se débarrasser de vous. Et dans cet ordre d'idées, il a plus que de l'intelligence : il est roué jusqu'au génie. Ce qui ne l'empêche pas d'être un sot. Quant aux autres, Starr, que vous avez appelé aux affaires, et que vous devriez connaître, n'est qu'un énergumène, un sectaire, un vulgaire et sempiternel conspirateur. Il l'est par essence, et tellement et si foncièrement, que, même au pouvoir, il conspirera contre vous et au besoin contre lui-même. Drachenblut est le meilleur des trois, mais c'est un imbécile, sans caractère, sans principes, brave et stupide comme son épée d'ailleurs. Voilà le triumverat dont vous êtes le chef indulgent, mon cher Ehrmann. Tâchez de le voir comme il est, et il est tel que je vous le dis.

## EHRMANN.

Alors, pourquoi leur avez-vous confié le pouvoir ?

LE GRAND-DUC.

Tout bonnement parce que je n'en ai pas d'autres à choisir. Puis j'avais l'avantage de les connaître déjà et je savais, en vous mettant à leur tête, que j'aurais au moins un honnête homme près de moi.

EHRMANN, se levant.

Quelle triste science vous avez là, Monseigneur, et qu'elle a dû vous coûter cher !

LE GRAND-DUC.

Pas tant que vous croyez, mon ami. Les princes sont à si bonne école ! et de si bonne heure ! Les professeurs mâles et femelles ne leur manquent pas dès l'enfance. Ce n'est qu'après, quand toutes les classes sont finies, que commence l'amertume. La vie est vide désormais ; on en a fait vite le tour, et il ne reste plus rien à voir. Il faut vivre cependant ! Comment faire ? On est hors la loi, au-dessus de l'humanité, ou du moins à part. Les autres hommes ont des étapes plus longues, plus variées ; ils sont mêlés aux autres hommes ; ils ont surtout un bien inestimable, et qu'ils ne comprennent pas assez, lequel manque tout à fait aux princes.... L'avez-vous deviné ?

EHRMANN.

Oui, Monseigneur, la liberté.

LE GRAND-DUC.

Vous l'avez dit ; et puisque j'en suis venu, et je ne

sais comment, à vous ouvrir mon cœur, j'achèverai ma confiance : une chose m'a fait défaut surtout, c'est une famille, une mère, un père, un frère ou une sœur... Oh ! si j'avais eu un frère, le double de son cœur et de son esprit, le camarade, le confident de toutes les heures ! ou bien une sœur ainsi que vous, la tendresse pure, désintéressée et fidèle, alors je serais un autre homme et ma vie ne serait pas perdue !

EHRMANN.

Elle ne l'est pas, Monseigneur !

LE GRAND-DUC.

Si, si, elle l'est. Qu'ai-je à faire désormais ?

EHRMANN.

Deux choses : votre bonheur et celui de votre peuple.

LE GRAND-DUC, amèrement.

Ah ! oui, j'oubliais. Le bonheur de mon peuple ! Mais c'est à vous de le faire. Ne vous ai-je pas délégué cette tâche ? Vous verrez si elle est facile ! Ce qui serait plus difficile encore, c'est mon bonheur, à moi. Vous me feriez plaisir de m'indiquer où je le trouverais.

EHRMANN.

Mais en rentrant simplement dans les conditions communes de l'humanité. Votre naissance vous en a fait sortir, dites-vous ? rentrez-y par votre volonté. Vous n'avez pas de famille ? faites-vous-en une ; mariez-vous ! Une femme seule peut vous sauver de la sécheresse et du

vide où vous vous sentez périr. Elevez vos enfants, faites-en des hommes, et avec eux vous reprendrez racine et vous revivrez.

LE GRAND-DUC.

Ah ! la bonne idée ! — Mais comment diable en sommes-nous venus à moraliser ainsi ? En vérité, je ne me reconnais plus. Vous m'avez inoculé votre sérieux, mon cher Ehrmann ; vous êtes le digne frère de votre charmante sœur. Déjà dans votre souterrain, quand j'ai eu l'honneur d'être son prisonnier, elle m'avait dit quelque chose de pareil : « Je vous plains de ne pas avoir vécu ! » Ces paroles me reviennent quelquefois dans mes moments d'insomnie ou de tristesse. Il faudra que vous me prêchiez encore, si vous voulez me convertir. En attendant, voici l'heure de votre conseil. Présidez-le à ma place. Je vais à la chasse ; j'y ai invité quelques dames : je tiens à montrer mes bois à M<sup>lle</sup> Pauline Ehrmann. Mais les voici.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, OLGA, en amazone ; PAULINE.

LE GRAND-DUC.

Charmantes toutes deux. (A Pauline.) Mais pourquoi n'êtes-vous pas en amazone, Mademoiselle ?

PAULINE.

Tout simplement, Monseigneur, parce que je n'en ai

pas, et je n'en ai pas parce que je ne monte pas à cheval.

LE GRAND-DUC, à Olga.

Que m'aviez-vous donc dit ?

OLGA.

Pardon, Monseigneur, j'ai sans doute mal compris, et je suis étonnée....

LE GRAND-DUC, la regardant sévèrement.

Je ne suis pas étonné, moi : je n'aime pas ces malentendus, Madame la Chanoinesse ; ils ressemblent trop à des malices préméditées avec des intentions plus ou moins machiavéliques. Laissez cela à monsieur votre oncle. La chasse n'en aura pas moins lieu. M<sup>lle</sup> Ehrmann montera dans le landau avec M<sup>me</sup> la générale Drachenblut. Et tous les deux, nous escorterons ces dames à cheval. Vous aurez soin de vous tenir du côté de la générale. Je me réserve le plaisir de galoper à la portière de M<sup>lle</sup> Ehrmann. Nous pouvons partir maintenant. Ah ! j'oubliais, et pour qu'il n'y ait pas de surprise, je vous préviens, Mesdames et Messieurs, que dimanche prochain, je veux un bal costumé et même masqué, si l'on veut. Nous prendrons nos costumes dans le *Don Carlos* de Schiller. M<sup>me</sup> la grande maîtresse aura le costume de la princesse Eboli : il lui siéra à merveille ; M<sup>lle</sup> Ehrmann voudra bien prendre celui de la reine Elisabeth de France. Vous, Ehrmann, vous serez en Posa ; naturellement M. Starr en duc d'Albe ; Imhof en grand inquisiteur, et moi enfin en don Carlos. Que



chacun prépare son costume. Cette fois-là, Madame la grande maîtresse des cérémonies, je me charge de la toilette de la reine d'Espagne. Vous lui donnerez la robe et les bijoux de mon aïeule, la duchesse Elsbeth. Ce sera charmant. Et maintenant, en chasse ! et chasse heureuse ! Partons.

### SCÈNE III.

EHRMANN, seul.

EHRMANN.

Pauvre prince ! Que je le plains ! Il est vraiment meilleur que je ne le pensais. Sous cette enveloppe de froideur d'emprunt et de scepticisme d'apparat, il palpète encore un cœur d'homme. Tout n'est pas mort en lui. Une seule étincelle suffirait pour réveiller la flamme dans ce foyer qu'il croit éteint pour jamais. S'il pouvait descendre à l'amitié ou s'élever jusqu'à l'amour véritable, il serait sauvé. Le pourra-t-il ?

Entrent Imhof et Drachenblut.

Ah ! voilà mes collègues : est-ce donc déjà l'heure du conseil ? Le temps m'a paru court. Messieurs, je vous salue. Le grand-duc, qui me quitte à l'instant, m'a retenu plus que je ne le croyais. Je suis en retard ; je vais chez moi prendre mon portefeuille et les papiers nécessaires. Je vous rejoins bientôt. J'ai le temps d'ailleurs : nous ne sommes pas encore au complet : Starr n'est pas aussi exact que vous, heureusement pour moi.

Il sort.

## SCÈNE IV.

IMHOF, DRACHENBLUT.

IMHOF.

Toujours le premier, mon général, toujours exact, au conseil comme à la parade : vous êtes un homme complet.

DRACHENBLUT.

L'exactitude ! Je ne connais que cela. N'est-ce pas la vertu militaire par excellence ?

IMHOF.

Avec la fidélité. Vous en avez donné des preuves éclatantes il y a quinze jours : c'est à vous que le grand-duc doit son trône et peut-être la vie. Vous avez été mon sauveur aussi, je ne l'oublierai jamais !

DRACHENBLUT.

Je n'ai été que fidèle à l'honneur et à mon prince. Mon devoir, rien que mon devoir.

IMHOF.

Aussi, moi qui suis le confident des plus intimes pensées du prince, je sais ce qu'il pense de vous et quelle différence il fait entre vous et nos collègues du ministère. Drachenblut, me disait-il encore hier, Drachenblut est un homme antique !

DRACHENBLUT.

Il vous a dit cela ! Vrai ? Il vous parle donc de moi ?

IMHOF.

Souvent, et avec admiration, et même avec gratitude, contre l'ordinaire des souverains, à qui pèse la reconnaissance. Je sais qu'il cherche le moyen de vous témoigner la sienne.

DRACHENBLUT.

Il m'a déjà comblé : capitaine de ses gardes, chef de la garde nationale, commandant du contingent militaire, ministre de la guerre, n'ai-je pas sous la main toutes les forces militaires du grand-duché ? Que puis-je demander de plus ?

IMHOF.

Général, vous êtes trop modeste. Et la noblesse ! Votre place n'est-elle pas marquée dans ses rangs ? Il m'a bien fait baron, moi, qui n'ai qu'un dévouement de tous les jours, mais qui ne compte pas dans mes fastes une page comparable à votre journée du 20 février. A sa place, je vous ferais comte de l'empire, et je le lui dirai un jour.

DRACHENBLUT.

Oh ! oui, mon cher baron, dites-le-lui, et c'est moi qui serai votre obligé. Je vois que vous avez un grand cœur.

IMHOF.

(A part.) Comme il a bien mordu à l'hameçon ! (Haut.)

Général, je vais vous dire des choses graves : je sais que votre discrétion égale votre dévouement au prince. Il m'a du reste autorisé à m'en ouvrir avec vous. Ecoutez-moi.... Sommes-nous bien seuls?

DRACHENBLUT.

Oui, baron, achevez. Je suis tout oreilles.

IMHOF.

Il n'a pu échapper à votre pénétration que cette constitution, cette liberté, ce ministère n'est qu'une comédie....

DRACHENBLUT.

Quoi ! même le ministère?

IMHOF.

Le ministère actuel, du moins. Car, rassurez-vous, il y aura toujours des ministères, et qui pourrait vous remplacer à celui de la guerre? Je reprends : tout ceci est un leurre, une pure fantasmagorie. Vous le sentez vous-même, cela ne peut pas durer. Le temps de démontrer aux plus aveugles l'impossibilité d'un régime pareil, et nous reprendrons l'ancien système. N'est-ce pas ce que vous autres, hommes de science, vous appelez la démonstration par l'absurde, et nous, les diplomates, le retour au bien par l'excès du mal? Or, écoutez-moi : l'armée est le pivot sur lequel tout doit s'appuyer. C'est dans cette vue que le prince vous a appelé au commandement suprême de toutes ses forces. Je puis lui dire, n'est-ce pas, mon cher général, qu'il peut compter sur

vous en toute circonstance, et surtout dans cette crise prochaine, très prochaine....

DRACHENBLUT, tirant son épée.

A la vie, à la mort !

IMHOF, le faisant rengainer.

Non, pas encore. Ce n'est pas tout. En attendant que l'heure décisive ait sonné, notre attitude ici, au conseil, nous est tout indiquée, à vous comme à moi. Tout en étant unis comme les deux doigts de la main, nous ne devons rien laisser voir de cette entente à nos collègues. L'un, Ehrmann, est un rêveur; l'autre, Starr, est un fanatique, un sectaire, par conséquent, bornés tous les deux, tranchons le mot, deux niais. Je compte les pousser aux mesures extrêmes. Ne vous étonnez de rien et suivez-moi : le chemin est tout tracé, et vous savez, mon cher comte, où il mène.

DRACHENBLUT.

C'est entendu, mon cher baron. Je vous suivrai partout aveuglément. Tout pour le prince et la patrie !

IMHOF.

Silence ! Voici nos collègues.

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, EHRMANN, STARR.

Ils s'assoient autour de la table.

EHRMANN.

Messieurs, le principal objet de nos délibérations doit porter aujourd'hui sur la constitution du parlement. Devons-nous établir une ou deux chambres? Et par quel mode d'élection? Qui de vous, mes chers collègues, demande la parole? — Personne? — Alors je fais appel à l'expérience et aux lumières de M. le baron Imhof, et je le prie de nous donner son opinion.

IMHOF, se levant.

Messieurs....

DRACHENBLUT, l'interrompant.

Pardon, une question préalable : quelle est sur cette matière l'opinion de Son Altesse Sérénissime?

STARR.

Je m'oppose à cette question préalable; elle ne doit pas être soulevée ici. Nous seuls avons qualité pour décider, en nos consciences et sous notre responsabilité, ce que nous estimons le bien du peuple. Le prince doit rester en dehors de nos libres discussions et son opinion ne doit peser en rien sur la nôtre. J'ai dit, — et je vote pour une seule chambre; c'est la grande tradition démocratique.

IMHOF.

Je vote aussi pour une seule chambre.

DRACHENBLUT.

Moi également. (Bas à Imhof.) Ce sera plus facile....

IMHOF, le doigt levé.

Général!

EHRMANN.

Je suis d'un avis différent. J'aurais voté pour un sénat. Mais du moment que la majorité s'est prononcée pour une chambre unique, je m'incline. — Passons au mode électif.

IMHOF.

Sans vouloir revenir sur le vote acquis, Monsieur le président, je vous ferai remarquer qu'une grave objection s'élève contre l'établissement d'un sénat. Nous aurions la plus grande difficulté à le composer. Les candidats manqueraient, nous aurons déjà assez de peine à trouver un nombre suffisant de députés. La population du grand-duché est bornée — comme nombre, bien entendu! — Tout ce que nous pourrons faire sera d'arriver au chiffre déjà énorme de vingt ou vingt-cinq députés. C'est beaucoup, et il faudra les payer. Or, veuillez considérer qu'après avoir défalqué les ministres (nous sommes quatre et nous devons appartenir à la chambre, plus quatre sous-secrétaires d'Etat à choisir, et une petite opposition qu'il faut réserver, car il faut une opposition,

mais toute petite), il ne restera pas grand'chose pour former notre majorité.

## DRACHENBLUT.

Et elle est encore plus nécessaire que l'opposition ; car moi je ne veux pas d'opposition : elle est inutile ou ne sert qu'à semer des brandons de discorde. Et, puisque j'ai pris la parole, j'ajouterai que le chiffre de vingt-cinq députés me paraît excessif. Mon humble avis est qu'il y a toujours trop de députés ; ils voudront former des groupes, et le groupe est la maladie des assemblées. Je me résume : s'il faut une chambre des députés, — et je ne suis pas sûr que ce soit absolument nécessaire, — je demande qu'on restreigne le mal autant que possible, et qu'on n'y souffre pas d'opposition surtout. Du reste, si elle lève la tête, je m'en charge.

## STARR.

Il y aurait bien des choses à répondre au discours si remarquable que vous venez d'entendre, et où je regrette, pour ma part, de voir surnager une trop grande défiance de la représentation nationale. Je me bornerai à demander que, loin de restreindre cette représentation, on l'élargisse jusqu'à y faire entrer le peuple tout entier, comme à Athènes et à Rome.

## IMHOF.

Mais à Rome et à Athènes, il y avait l'esclavage qui facilitait bien des choses. Notre monde moderne repose sur d'autres bases.



STARR.

L'esclavage y existe aussi sous de faux noms, et nous devons briser toutes les chaînes....

EHRMANN.

Messieurs, la discussion s'égaré, il me semble. D'ailleurs le principe est voté. Passons au mode d'élection de cette assemblée unique. Quelqu'un prend-il la défense du suffrage restreint? (Silence.) Non? Personne? Alors nous acceptons le suffrage universel, et à l'unanimité.

DRACHENBLUT.

Une question : qui sera le président de la chambre? Et qui le nommera? Si c'est le prince ou le ministère, je pose ma candidature.

EHRMANN.

Mais, mon cher général, vous nous êtes trop utile, trop indispensable, dans les différents postes que vous occupez déjà : vous ne pouvez encore présider la chambre.

DRACHENBLUT.

Pourquoi pas? Est-ce l'éloquence qui me manque?

EHRMANN.

Non, Dieu merci, et d'ailleurs là, elle n'est pas si nécessaire. Mais la division des pouvoirs....

IMHOF.

Je demande que cette fonction si importante soit laissée au choix du prince.

DRACHENBLUT, bas à Ehrmann.

Il croit que le prince le choisira.

STARR.

Et moi, que le suffrage universel y appelle le plus digne.

DRACHENBLUT, à son autre voisin, bas.

Il pense qu'il sera l'élu du peuple.

EHRMANN.

Messieurs, j'ouvre un troisième avis : si nous laissons le choix du président de la chambre à la chambre elle-même?

DRACHENBLUT.

C'est une idée. Je m'y rallie.

IMHOF.

Moi aussi.

STARR.

Moi aussi.

EHRMANN.

Voilà qui est décidé. Cette unanimité prouve l'accord qui règne parmi nous. Comme il n'y a rien de plus à l'ordre du jour, je crois que nous pouvons lever la séance. Je porterai ce soir à Son Altesse le résultat de nos délibérations. Je ne doute pas qu'elle ne les ratifie.

Il sort avec Imhof.

## SCÈNE VI.

DRACHENBLUT, STARR.

STARR, retenant Drachenblut.

Etes-vous si pressé, mon général? J'aurais à vous parler.

DRACHENBLUT.

Tout à votre service, mon cher collègue.

STARR.

Vous m'avez peut-être trouvé un peu vif au début de la séance, et j'ai soutenu un avis contraire au vôtre avec une vivacité que je regretterais si elle avait pu vous blesser....

DRACHENBLUT.

Nullement, nullement. J'aime trop la franchise pour ne pas l'admettre et l'admirer chez les autres.

STARR.

J'en suis ravi. Les hasards de la politique ont fait de nous d'abord des adversaires, puis des collègues. Ce n'est pas assez, et vous allez me trouver ambitieux : je voudrais que nous fussions des amis. Vous m'avez vaincu les armes à la main, loyalement, sur le champ de bataille, et ici, à la table du conseil, j'ai dû subir souvent l'ascendant de votre haute raison et de votre éloquence. Personne donc ne rend mieux justice à vos rares qualités, et je voudrais, mon cher général, que nous fussions

unis dans notre intérêt commun comme dans celui du bien public.

DRACHENBLUT.

Mais je suis votre ami, croyez-le bien, mon cher collègue.

STARR.

Non, non, je vois avec peine que dans votre esprit, pourtant si libre de préjugés, il reste toujours un fond de défiance envers le conspirateur d'autrefois. Croyez-le bien, je suis et j'ai toujours été un homme d'autorité, comme vous. Ce que je demande avant tout au gouvernement, quel qu'il soit, c'est un esprit résolu et une main de fer.

DRACHENBLUT.

Bravo, mon jeune ami ! Voilà qui est parler. Sur ce terrain, nous pouvons nous entendre. Je suis heureux de vous voir dans ces idées-là. Ce sont les miennes.

STARR.

J'en étais sûr, et c'est ce qui m'encourage à vous ouvrir mon cœur entièrement. Sans doute, le grand-duc est une noble nature. On ne peut l'approcher sans être sous le charme. Mais il doute de tout et ne tient à rien. Il laisse flotter les rênes et s'en remet du soin de gouverner, à qui ? Vous le savez, à un rêveur comme Ehrmann, à un vieil intrigant comme Imhof.

DRACHENBLUT.

Permettez, mon cher ministre....

STARR.

Mon Dieu ! je sais bien ce que vous allez me dire : ce sont mes collègues et les amis du prince. Mais si je vous parle avec cette franchise toute militaire, je sais à qui je m'adresse. Votre pénétration est trop grande pour n'avoir pas transpercé ces deux fantoches soi-disant politiques. Au fond, ce sont des niais.

DRACHENBLUT, à part.

Tiens, les mêmes mots....

STARR.

Il n'y a que deux hommes dans le conseil, vous et moi ; il faut que ces deux hommes s'entendent et marchent la main dans la main. Les circonstances sont graves. Vous le voyez mieux que personne : tout cela ne peut pas durer. C'est un commencement, un prologue, un intermède. Nous marchons à la république irrésistiblement. Elle vient d'être proclamée en France. Dans peu de jours, elle le sera à Berlin et à Vienne. Elle va l'être ici. Quelle sera votre attitude ? Allez-vous encore une fois, et cette fois-ci inutilement, verser le sang de vos concitoyens ? Ne vaut-il pas mieux nous entendre ? Vous commandez à toute la force armée. Vous êtes donc le pivot de la situation. Moi, j'ai l'opinion et le peuple entier sous la main. Nous ne pouvons rien l'un sans l'autre ; à nous deux, nous sommes les maîtres. Vous serez le premier consul de la république. Quelle gloire et quelle carrière devant vous ! Pouvez-vous hésiter ?

DRACHENBLUT.

Hum ! sans doute, sans doute.... Mais le grand-duc ?  
Que devient-il dans tout cela ?

STARR.

Le grand-duc ! Ne vous inquiétez pas de lui : il n'aspire qu'à vivre à sa guise, loin du trône, qu'il n'ose pas quitter par respect humain. C'est un service que nous lui rendrons. En attendant, vous voyez avec quelle aveugle confiance je vous ouvre mon cœur. Je sais bien que vous ne me trahirez pas. Réfléchissez. Je vous laisse. Un plus long entretien pourrait paraître suspect. Vous m'avez compris. Ne me répondez que par un serrement de main. Adieu, mon cher général, et puis-je dire : mon ami ?

DRACHENBLUT.

Sans doute, sans doute....

Starr sort.

## SCÈNE VII.

DRACHENBLUT, seul.

DRACHENBLUT.

Premier consul ! C'est encore mieux que comte du Saint-Empire. Premier consul ! Cela sonne bien. Nous verrons. Mais comme ils ont tous besoin de moi ! Le pivot ! Je suis le pivot. Ils l'ont dit tous les deux et tous les deux ont ajouté : Cela ne peut durer ! Ne brusquons rien. Comte ou premier consul ? Pourquoi pas l'un et

l'autre, l'un après l'autre ? Oui, la république est inévitable ; mais ce qui est encore plus inévitable, c'est sa fin, et elle finit toujours par un soldat. Or, comme il n'y a que moi de soldat ici....

Il se prépare à sortir en se frottant les mains.

### SCÈNE VIII.

DRACHENBLUT, LE GRAND-DUC, OLGA, PAULINE,  
COURTISANS.

LE GRAND-DUC, en costume de chasse.

A quoi rêvez-vous donc, mon cher général ? Vous, l'homme d'action, rêver ! Ce ne peut être qu'au bien public, à coup sûr.

DRACHENBLUT.

Sans doute, Monseigneur, sans doute....

LE GRAND-DUC.

Le conseil est-il fini ? Allez dire à vos collègues que je les retiens à dîner, avec ces dames qui ont bien voulu m'accompagner à la chasse.

DRACHENBLUT.

Je cours les prévenir.

LE GRAND-DUC.

Mesdames et Messieurs, je vous rends votre liberté.  
(A Olga et à Pauline.) Pas à vous, Mesdames. Cependant, comme Madame la grande maîtresse des cérémonies a

trop le sentiment des convenances pour dîner en amazonne, je lui permets d'aller faire une autre toilette. Je tiendrai compagnie à M<sup>lle</sup> Ehrmann pendant ce temps-là.

OLGA.

Je comprends maintenant l'avantage qu'il y a à s'habiller dès le matin.

### SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, PAULINE.

PAULINE.

Que veut-elle dire? Est-ce que tout le monde ne s'habille pas dès le matin?

LE GRAND-DUC, à part.

J'aime cette naïveté. Cela me change. (Haut.) Laissez-la dire. Votre chère candeur vaut mille fois mieux que toutes ces finesses de cour. Elle n'est pas toujours de bonne humeur, notre charmante grande maîtresse!

PAULINE.

En effet, j'ai cru m'en apercevoir quelquefois. Dans les premiers jours, quand je demeurais chez elle, il n'est sorte d'amitiés, de cajoleries dont elle ne m'ait comblée. Puis, tout d'un coup, depuis que j'habite avec mon frère surtout, elle a changé, ce n'est plus la même femme. Il y a toujours une pointe d'aigreur dans toutes les paroles qu'elle m'adresse, même dans ses compliments. Souvent même je ne la comprends pas. On dirait



qu'elle m'en veut. Que puis-je lui avoir fait, mon Dieu ! moi qui voudrais tant être aimée de tout le monde ?

LE GRAND-DUC.

Eh bien, soyez heureuse : tout le monde ici vous apprécie et vous aime, à commencer par moi, si vous me permettez de le dire.

PAULINE.

Si je vous le permets, Monseigneur ? Rien ne peut me causer plus de plaisir.

LE GRAND-DUC.

Vraiment ? Et pourquoi ?

PAULINE.

Parce que je vous aime beaucoup, moi. Vous êtes si bon ; je vous dois tant ! La vie de mon frère, d'abord, puis sa position actuelle. Que de reconnaissance ne dois-je pas avoir ! Et je l'ai.

LE GRAND-DUC.

Et voilà tout ? de la reconnaissance seulement ? Rien de plus ?

PAULINE.

Si, il y a encore autre chose.

LE GRAND-DUC.

Et quoi ?

PAULINE.

Je vous l'ai déjà dit un jour, ou plutôt une nuit, dans

le souterrain, quand vous étiez mon prisonnier. Vous m'inspiriez dès lors un sentiment étrange, dans lequel, souffrez que je le répète, la compassion entrainait pour beaucoup. — Je vous plains, osai-je vous dire alors, en songeant à votre destinée de prince. Maintenant que je vous connais mieux, ce sentiment s'est accru d'une profonde et respectueuse sympathie. Vous n'êtes pas heureux, Monseigneur. Le serez-vous même jamais? Et pourtant, malgré tout, vous mériteriez tant de l'être! Pardon, Altesse, de cette franchise : je vous crois encore mon prisonnier.

LE GRAND-DUC.

Et vous n'avez pas tort, ma chère enfant, je le suis encore et je veux le rester. J'aime à vous entendre parler ainsi. Promettez-moi de garder toujours avec moi cette liberté de parole et de pensée. La vérité ne pénètre jamais jusqu'à moi. C'est la malédiction des princes; et cette vérité ne peut passer par des lèvres plus pures et qui me soient plus chères. — Ah! on vient. — C'est Olga. — Déjà!

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, OLGA.

LE GRAND-DUC.

Jamais toilette n'a été plus rapide et plus réussie.

OLGA.

Le temps n'a pas paru long à Votre Altesse et je le

comprends. J'aurais dû me hâter un peu moins. Mais je sentais trop ce que je perdais.

LE GRAND-DUC.

Vous n'avez rien à perdre, vous le savez, et d'ailleurs, vous le regagneriez en un clin d'œil. Tant d'élégance et de noblesse ! Regardez donc, Mademoiselle, comme elle est belle !

PAULINE.

Oui, bien belle !

LE GRAND-DUC.

Vous voyez, tout le monde vous admire. Vous n'avez pas perdu votre temps.

OLGA.

Et vous, Monseigneur ?

LE GRAND-DUC.

Vous êtes trop curieuse et d'ailleurs, vous devriez le savoir, nous autres princes, nous n'aimons pas les questions. Je laisse notre jeune amie contenter votre curiosité. Moi aussi j'ai à m'habiller. A tout à l'heure.

Il salue et sort.

## SCÈNE XI.

PAULINE, OLGA.

OLGA.

Comme il est aimable et séduisant ! N'est-il pas vrai ?

PAULINE.

Oh ! oui, il est charmant. Et pourtant il n'a pas l'air heureux.

OLGA.

Il n'est pas dans sa nature de l'être. Il fait la cour à toutes les femmes et il n'en aime aucune : je vous en avertis loyalement, ma pauvre amie.

PAULINE.-

Mais il ne me fait pas la cour à moi. Qui suis-je pour attirer ses regards ?

OLGA.

Alors, vous êtes seule à ne pas le voir. Tout le monde le voit et en parle. A quoi bon vous le cacher ? On vous croit déjà sa maîtresse.

PAULINE.

On le dit donc de tout le monde ? On m'a dit la même chose de vous.

OLGA.

Et vous l'avez cru ?

PAULINE.

Oh ! non. Comment admettre qu'une femme puisse s'abaisser au point de tout oublier, de perdre le respect de soi-même, sa propre estime et l'honneur, pour tomber dans l'infamie ? Et pourtant on dit qu'il y a des femmes qui descendent jusque-là. A défaut de vertu, l'amour devrait les arrêter. Mais savent-elles aimer ?

OLGA.

Vous me paraissez bien savante en ces matières et bien bourgeoisement sévère pour de pareilles fautes. Nous verrons dans quelque temps si l'air de la cour et les séductions princières ne changent pas vos idées là-dessus. Voici le duc, parlons d'autre chose.

## SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTES, LE GRAND-DUC, LES MINISTRES,  
LES COURTISANS.

LE GRAND-DUC.

Allons dîner. Ehrmann, offrez le bras à Madame la grande maîtresse. Mademoiselle Ehrmann veut-elle me permettre....

Il lui offre son bras et la conduit.

OLGA, à part.

Oh ! je me vengerai.

STARR, bas à Drachenblut.

Avez-vous réfléchi, mon général ? Le moment est peut-être plus proche que vous ne croyez.

IMHOFF, au même.

J'ai des indices certains que la crise va éclater. Tenez-vous prêt.

DRACHENBLUT.

Oui, baron, je suis prêt à tout événement.

## ACTE CINQUIÈME

---

Nuit. — Jardin du palais. — Au fond, perron donnant sur une salle de bal illuminée. — Bosquet à droite et à gauche. — Musique de bal durant l'acte, entendue de loin.

### SCÈNE I<sup>re</sup>.

STARR et OLGA, costumés, l'un en duc d'Albe, l'autre en princesse Eboli, descendent du perron.

OLGA.

Comment vous croire, mon cher ministre ? Cette belle passion que vous m'exprimez en termes si brûlants n'est-elle pas éclosée tout d'un coup, ce soir, dans l'atmosphère enflammée de ce bal ? Vous l'avez endossée avec votre costume de duc d'Albe. Vous l'oublierez dans les poches de votre habit d'emprunt, quand vous l'ôterez tout à l'heure.

STARR.

Non, ne le croyez pas. Du premier jour que je vous vis, je vous aimai. Je n'ai osé vous le dire que ce soir.

OLGA.

Et pourquoi ? Suis-je si farouche, si inabordable ?

STARR.

Non, mais je suis timide.

OLGA.

Comme tous les orgueilleux. Si vous avez gardé le silence, c'est par égard pour votre amour-propre, votre fierté, — et non par respect pour moi.

STARR.

Qu'importe mon silence et sa cause maintenant que j'ai parlé ? Répondez, parlez à votre tour. Dites, que faut-il faire pour vous convaincre enfin ? Mettez-moi à l'épreuve. Je ne reculerai devant rien.

OLGA.

Bien sûr ? devant rien ? J'ai envie de vous prendre au mot.

STARR.

Faites, qu'exigez-vous de moi ?

OLGA.

Et si je vous disais : il y a ici, tout près, un homme que je hais, dont la vue et même la vie m'est insupportable ; cet homme m'a infligé le plus sanglant outrage : je veux me venger. Que feriez-vous ?

STARR.

Je le tuerais.

OLGA.

Et s'il ne vous était pas permis de le provoquer ?

STARR.

Je le tuerais encore mieux.

OLGA.

Quoi ! quand même ce serait un de vos collègues ? un de vos amis ? le premier de tous.... le grand-duc ?

STARR.

Surtout le grand-duc.... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

OLGA.

Votre sang-froid me fait peur....

STARR.

N'auriez-vous donc pas parlé sérieusement ? Moi, j'ai répondu sérieusement.

OLGA.

Et vous le tueriez ?

STARR.

Oui, ce soir même. Mais songez-y, c'est un pacte, un pacte consacré par le sang. Si je le fais, vous serez à moi, vous serez ma femme. Le jurez-vous ?

OLGA.

Oui, sans doute, je le jure. Comment ferez-vous ? Ce soir même, avez-vous dit ?

STARR

Je dédaigne la ruse, et je ne veux pas qu'il y ait même



l'ombre d'une fausseté entre nous, au moment où vous mettez votre main dans la mienne. Je pourrais vous laisser croire que ce que je viens de vous promettre, ce que je vais tenter, je le fais uniquement pour vous, et par vos ordres. Eh bien ! non, ce que vous me demandez comme une preuve d'amour, j'étais décidé à l'accomplir par devoir, par ambition, par politique, comme vous voudrez l'appeler. La vie du grand-duc était déjà condamnée. Ce soir, à minuit, des conjurés doivent le frapper ici, au palais, en plein bal, et proclamer la république. Vous avez mon secret, comme j'ai le vôtre. Laissez mes lèvres toucher vos lèvres, et que ce baiser mette sur elles le sceau du silence et de ma passion.

OLGA.

On vient. — Séparons-nous !

STARR.

A demain. — A toujours !

## SCÈNE II.

OLGA, seule.

OLGA.

Est-ce possible ? Suis-je bien éveillée ? Mais non, ce n'est pas un rêve : c'est bien la réalité, l'affreuse réalité. Cet homme est effrayant. Rien ne l'arrêtera. Il agira comme il parle, avec son horrible sang-froid. Et je me suis liée à lui ! Comment ai-je pu jouer ainsi avec le feu ?

Et le grand-duc qui danse, coquette et rit là, tout près, sans se douter que sa tête est ainsi menacée! (Eclatant.) Mais je ne veux pas qu'il meure! Non, je ne veux pas! Mon silence me ferait leur complice. Ah! je sens que je l'aime toujours! Que faire? (Apercevant Imhof.) Mon oncle! C'est le ciel qui me l'envoie....

## SCÈNE III.

OLGA, IMHOF, en grand inquisiteur.

IMHOF.

Qu'avez-vous, ma chère? Vous êtes tout émue....

OLGA.

On le serait à moins. Je viens d'apprendre une trame horrible, un complot.

IMHOF.

Un complot? Je dois le connaître. Ne suis-je pas le ministre de la police?

OLGA.

Alors vous savez que la vie du prince est menacée? que ce soir, à minuit, ici même, on doit l'assassiner?

IMHOF.

Grand Dieu! que dites-vous? Assassiner le prince!

OLGA.

Oui, des conjurés, et Starr à leur tête....

IMHOF.

C'est impossible. Comment savez-vous ce que la police ignore?

OLGA.

Cet horrible secret m'a été révélé par Starr lui-même. C'est à minuit, vous dis-je, que le complot doit éclater. Vous avez à peine le temps de le déjouer. Il est dix heures. Vite, vite, prenez vos mesures et sauvez le prince. Sinon, son sang retombera sur votre tête et sur la mienne.

IMHOF.

Soyez tranquille. Je me charge de tout. Ce complot comble tous mes vœux. Il nous débarrassera de toute cette racaille démocratique. J'aurai sauvé le prince, et il nous appartiendra désormais. Allez, ma chère nièce, reprenez votre sang-froid, retournez au bal et ne laissez rien voir sur votre joli visage. Pour moi, je cours avertir mes chefs et rassembler mes brigades. Et dire que ces imbéciles ne se sont doutés de rien ! Demain je les casserai tous aux gages. La porte s'ouvre : voici le duc avec sa belle. Ce n'est pas le moment de le déranger. Allons vite au plus pressé.

## SCÈNE IV.

LE GRAND-DUC, PAULINE, descendant du perron; l'un en don Carlos, l'autre en reine d'Espagne.

LE GRAND-DUC.

Venez respirer un moment cette délicieuse fraîcheur de la nuit. Voyez comme le ciel est étoilé ! C'est sous les regards diamantés de ces mondes lointains que je veux vous ouvrir mon cœur, chère Pauline. Il étouffait dans cette lourde atmosphère du bal, chargée des miasmes impurs de notre pauvre monde. Ici, il prendra mieux son essor; et votre âme, ô mon amie, aura un cadre plus digne d'elle. Elle est aussi fraîche que cette brise, aussi pure que ce beau ciel, et vos regards sont plus doux que ces étoiles. Je veux prendre toute cette immortelle nature à témoin de mes paroles et de mes serments : c'est devant elle que je tenais à vous dire : Pauline, je vous aime !

PAULINE.

Moi aussi, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Oui, je le sais, je le sens : pourtant redites-le moi encore.

PAULINE.

Monseigneur, je vous aime.

LE GRAND-DUC.

Si tu savais quel bien me font ces douces et simples paroles ! Elles réveillent en moi une âme endormie que je ne connaissais pas. Il me semble que j'ai vingt ans comme toi, et que je nais à la vie. Tu te confies à moi, tu crois en moi ; tu sais que je ne peux pas te tromper, ô divine candeur ! N'est-ce pas que tu veux bien être ma femme et me consacrer tous tes jours, toutes tes forces, tout ton esprit, tout ton cœur ?

PAULINE.

Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Douce et sublime confiance ! Tu ne me demandes pas ce que je t'offre, si c'est de partager mon rang suprême, si tu seras la grande-duchesse ou seulement la comtesse Ehrmann, épouse morganatique du souverain. Tu ne t'inquiètes pas de savoir quelle main je tends à la tienne.

PAULINE.

Non, Monseigneur, pourvu que j'aie le cœur tout entier.

LE GRAND-DUC.

Tu l'as et tu sauras le garder, ô ma bien-aimée ! Je t'aime tant et si bien que j'ai la force de ne pas baiser ces lèvres qui viennent de s'entr'ouvrir à cet aveu si cher. Viens, rentrons au bal. Ce n'est pas dans cette cohue banale que je veux déclarer mes intentions. Je dois en parler à ton frère d'abord. Demain nous réglerons le

cérémonial et la date de mon bonheur en famille. — En famille ! que ce mot est doux à prononcer ! Chère Pauline, venez !

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, IMHOF.

IMHOF.

Monseigneur, un mot, de grâce ! un seul.

LE GRAND-DUC.

Je suis à vous. (Il reconduit Pauline et revient.) Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

IMHOF.

Il y a que votre tête sacrée est menacée. Un infâme complot, que j'ai découvert : on médite de vous assassiner ce soir, comme Gustave III. Un de vos ministre est à la tête des conjurés.

LE GRAND-DUC.

Et qui donc ? Starr peut-être....

IMHOF.

Lui-même, Monseigneur ; à minuit, ils doivent se glisser dans le palais et pénétrer jusqu'ici, grâce à un déguisement espagnol, comme s'ils étaient invités au bal.

LE GRAND-DUC.

Eh bien, que comptes-tu faire ?

IMHOF.

Les laisser entrer, les cerner, les démasquer et les désarmer.

LE GRAND-DUC.

Très-bien. J'ai des raisons à présent de tenir à la vie un peu plus que la première fois. Mais évitons toute effusion de sang, autant que possible. Je suis trop heureux pour voir souffrir et surtout pour faire souffrir. Allez, baron, je me fie à votre zèle. Prévenez Drachenblut : qu'il cerne le palais et le jardin ! A minuit, dites-vous, le complot doit éclater ? Nous avons le temps de parer à tout. Qui est dans le secret de cette aventure ?

IMHOF.

Moi seul et mes affidés.

LE GRAND-DUC.

C'est bien. Dites à Ehrmann de venir me trouver et à Starr aussi. Ah ! voici Ehrmann. Prévenez Starr.

Imhof sort.

## SCÈNE VI.

LE GRAND-DUC, EHRMANN.

LE GRAND-DUC.

Venez, mon cher Ehrmann, j'ai deux grandes nouvelles à vous annoncer : la première, c'est que j'épouse votre sœur ; vous consentez ?

EHRMANN, s'inclinant.

Monseigneur....

LE GRAND-DUC.

La seconde est que votre ami Starr est plus fou que jamais. N'a-t-il pas comploté de me faire tout bonnement assassiner, ici, tout à l'heure, par quelques fanatiques comme lui, sous prétexte de proclamer la république, tout comme il y a un mois ? C'est une idée à lui, il y tient, à ce qu'il paraît. Mais moi, je tiens à ma tête et même à ma couronne, et plus que jamais à présent. Mais le bonheur doit rendre bon, et je suis trop heureux à cette heure pour songer aux sévérités, dût la justice en souffrir. Allez le trouver, ou plutôt non : il est encore au bal, et Imhof a dû le prévenir que j'avais à lui parler. Il va venir. Dites-lui que je sais tout, que je lui pardonne encore, et qu'il s'exile de lui-même. Il serait vraiment plus fou que je ne le crois, s'il n'accepte pas une seconde fois ma clémence. Le voici. — Je vous laisse ensemble.

## SCÈNE VII.

EHRMANN, STARR.

STARR.

Je croyais que le duc avait à me parler.

EHRMANN.

Oui. Mais il m'a chargé de le faire à sa place. Starr, le grand-duc sait tout. Votre complot criminel est décou-



vert ; tous vos complices sont arrêtés ou vont l'être. Vous êtes perdus. Comment en êtes-vous venus à cette frénésie ?

STARR.

Ah ! trêve de sermons ! J'ai joué une partie, je l'ai perdue. Voici ma tête, qu'on la prenne. Je saurai la porter haut, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier moment, et même au pied de l'échafaud.

EHRMANN.

Non, le prince ne veut pas de sang. Il te laisse le temps de fuir. Ton exil lui suffit. Les moments sont comptés. Sauve ta tête et profite de sa clémence.

STARR.

Et si je ne veux pas de sa clémence ? Ah ! j'ai été trahi, et par qui ? C'est cette femme, sans doute. Malédiction ! Un vrai conspirateur ne doit avoir ni cœur ni passion. Ah ! cette femme ! comme elle m'a joué ! Serais-tu son amant, par hasard ? Et est-ce à toi qu'elle a révélé mon secret ? Si je le savais....

Il tire son épée.

EHRMANN.

Tu déliras. Je viens pour te sauver. Par l'ordre du prince, je te montre la seule issue ouverte encore devant toi....

STARR.

Oui, je le vois, tu serais trop heureux de te débarrasser de moi. Je te gênais. Tu épargnes ma tête parce que mon sang retomberait sur toi ; tu aimes mieux que

je me déshonore par la fuite. Allons, défends-toi, marquis de Posa, je te hais, je t'ai toujours haï, toi et ta sœur. Faut-il donc t'insulter pour t'émouvoir ? Tiens, je te méprise ; ne sais-tu pas ce que tout le monde sait, que ta sœur est la maîtresse du grand-duc ?

EHRMANN.

Ah ! malheureux ! malheureux ! c'en est trop.

STARR.

Allons donc, défends-toi. Tu ne veux pas ? Que te faut-il donc ? Je vais te piquer comme un taureau.

Il le perce.

EHRMANN tombe.

Ah ! — Je meurs !.... Sauve-toi, sauve-toi !

Starr s'enfuit.

## SCÈNE VIII.

IMHOF, DRACHENBLUT.

IMHOF.

Général, avez-vous bien pris toutes vos mesures ? Quant à moi, je suis sûr de mes dispositions et de mes hommes.

DRACHENBLUT.

Moi aussi, baron. Ils seront pris comme dans un filet ; le château est cerné, tout le parc aussi. Pas un n'échappera.

IMHOF, regardant de côté.

J'ai cru entendre comme un gémissement. Y a-t-il

donc quelqu'un près de nous ? (Il cherche.) Qu'aperçois-je dans ce coin sombre ? Un homme mort ! Grand Dieu ! Serait-ce le grand-duc ? Arriverions-nous trop tard ?

DRACHENBLUT, qui s'est penché sur Ehrmann.

Non. Ce costume de chevalier de Malte.... C'est Ehrmann, avec une large blessure au cœur....

IMHOF.

Oui, il est mort, bien mort. Allez vite prévenir le prince. (Drachenblut entre au bal.) Le meurtrier ne peut être bien loin.... Le sang est encore chaud.... Pauvre Ehrmann ! Qui donc a pu faire le coup ? Ils veulent peut-être tuer tous les ministres.. .

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE GRAND-DUC.

LE GRAND-DUC.

Que viens-je d'apprendre ? Ehrmann, mon pauvre Ehrmann, assassiné ! Et par qui ? Ah ! je le devine ; c'est ce misérable, ce forcené ! Et moi qui l'ai laissé en tête à tête avec lui ! Je l'ai donc envoyé à la mort ! (Il le soulève et l'embrasse ; on amène Starr garrotté.) Ah ! voilà l'assassin. Sa vue me fait horreur.

STARR.

Oui, c'est moi l'assassin. Mais c'est un autre qui devrait être couché là....

LE GRAND-DUC.

Je le sais, et cette fois-ci je ne pardonne pas. Qu'on le fusille !

STARR.

Soit ! Vive la liberté !

LE GRAND-DUC.

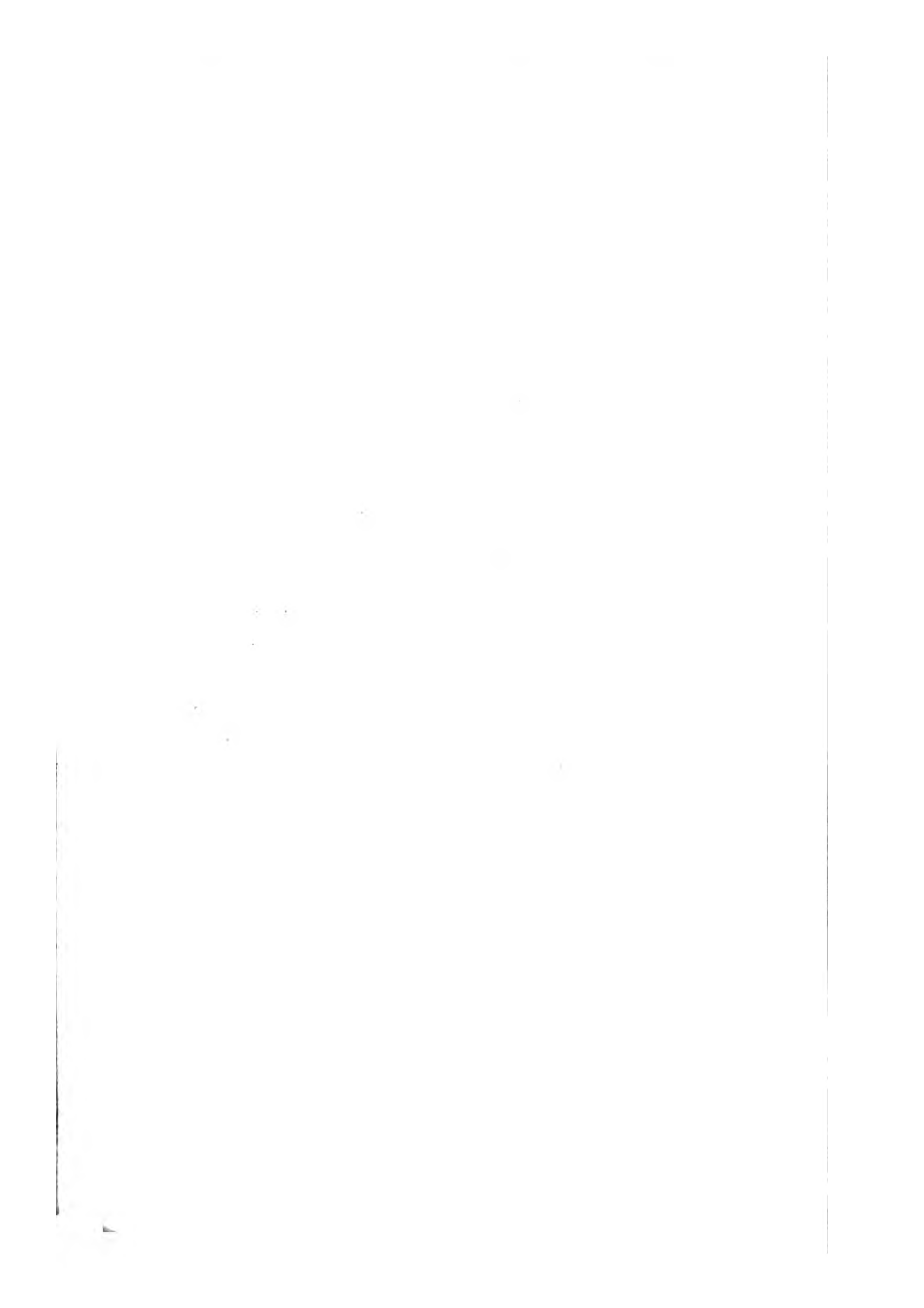
Ne profane pas ce grand mot ! Tes lèvres ne sont pas assez pures pour le prononcer. Qu'on l'emmène ! (Starr est emmené. — A Imhof.) Retournez au bal. Veillez à ce que personne n'approche de M<sup>lle</sup> Ehrmann. Elle ne doit apprendre son malheur que par moi. Et maintenant, enveloppons-le dans ce manteau de guerre. Jamais il n'aura couvert un plus noble cœur. Pauvre Ehrmann ! C'était mon seul ami, et il allait devenir mon frère. Repose en paix ! tu m'aimais et tu aimais ta patrie. Auprès d'elle comme auprès de ta sœur, je tâcherai de te remplacer. Tu ne voulais que le bien, tu n'aspirais qu'au grand. Je m'efforcerai de suivre tes conseils et tes traces. Tu n'auras pas vécu en vain. Tu as réveillé et racheté mon âme. Désormais, j'apprendrai à régner.

On emporte le corps, suivi du grand-duc et des courtisans.

DRACHENBLUT, seul.

Je ne serai donc que comte de l'empire ? — Peuh ! qui sait pourtant ?





## NOTE SUR *LA FIANCÉE DE L'ANGE*



Si invraisemblable que puisse paraître le sujet de ce drame, il repose cependant sur une donnée réelle : la facilité avec laquelle la passion humaine peut abuser de l'extase naïve d'une enfant mystique.

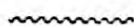
Parlant un jour à des étrangers du sujet de mon drame, que je croyais avoir inventé, j'appris d'eux que le fait mis par moi au xvi<sup>e</sup> siècle s'était passé de nos jours, dans les mêmes circonstances, en Pologne et en Italie.

J'ai traité ce sujet deux fois et de deux façons bien différentes, tout en laissant au personnage principal les mêmes sentiments de pureté et d'exaltation religieuse. Avant le drame, cette légende si poétique m'avait inspiré un poème, *Séméïa*, qui a remporté le prix de poésie en 1869. Je me permets de le réimprimer ici pour ceux de mes lecteurs qui l'auraient oublié ou qui ne le connaîtraient pas.





# S É M É I A



Sola sub nocte.

(VIRGILE.)

## I.

Sur le monde endormi la nuit plane en silence.

Ainsi qu'une sultane à qui sied l'indolence,  
Smyrne, nonchalamment couchée au bord des mers,  
Entr'ouvre enfin son voile à la fraîcheur des airs ;  
Et les vents parfumés de la molle Ionie  
Bercent son doux sommeil ou sa douce insomnie.  
Au loin, tout bruit s'apaise en murmures discrets ;  
Le muezzin s'est tu sur les hauts minarets,  
Et la lune, inondant le ciel de son jour pâle,  
Aux coupoles d'étain jette un reflet d'opale ;  
Le vent tombe, et la mer vient mourir sur le bord ;  
Tout se tait, tout s'éteint, tout se calme et s'endort.

C'est la nuit où, suivant l'antique prophétie,  
Doit descendre du ciel le père du Messie ;  
Où les Juifs d'Orient, redoublant de ferveur,



Pour rappeler à Dieu qu'il leur doit un sauveur,  
Sous les berceaux fleuris d'une haute terrasse  
Exposent chaque année une enfant de leur race,  
Belle, pure, sans tache et l'orgueil d'Israël,  
Digne enfin des regards et de l'amour du ciel ;  
Et, jusques au matin prolongeant son attente,  
Seule, sous les rayons de la lune éclatante,  
Pleine d'une terreur sacrée au moindre bruit,  
La vierge attend ainsi, dans l'horreur de la nuit,  
Que l'ange Gabriel, l'ange de délivrance,  
Descende, et comble enfin cette longue espérance.

Ce soir c'est Séméia, pâle fleur d'Orient,  
Qui passera la nuit du Messie en priant.  
Grande et frêle, elle n'a que quinze ans ; mais son âme  
Rayonne dans ses yeux pleins d'une étrange flamme,  
Comme aux regards voilés du plongeur ébloui  
Brille sous les flots bleus un trésor enfoui.  
Nourrie en grandissant du pain des forts, la Bible,  
Elle aimait Israël d'un amour indicible.  
Dans la simplicité de son cœur sans détours,  
La douce enfant gardait la foi des premiers jours.  
Elle habitait encor l'Eden de l'innocence,  
Et Dieu seul de son cœur remplissait le silence.  
Aussi, quand, le matin, son aïeul triomphant  
Lui dit : « Tu veilleras ce soir, ô mon enfant !  
C'est toi que la tribu tout entière a choisie ! »  
D'un céleste frisson Séméia fut saisie ;  
Le rêve de son cœur passa devant ses yeux ;  
Elle crut voir soudain s'ouvrir déjà les cieux ;

Son âme se fondit à l'instant en prières ;  
Une étrange lueur glissa sous ses paupières ;  
Elle trembla, pâlit, puis tressaillit encor.  
On eût dit un aiglon qui va prendre l'essor.

## II.

La voilà maintenant seule sur la terrasse,  
Avec son âme ardente et le ciel face à face.  
Les filles d'Israël, pour ce mystique hymen,  
L'ont parée ; à son cou l'ambre de l'Yémen,  
La perle et le saphir en longs colliers ruissellent,  
Tandis que sur ses bras des rubis étincellent.  
Un voile semé d'or sur sa tête reluit,  
Et, pour chasser au loin les démons de la nuit,  
Son front pur est orné d'un large phylactère  
Où brille en traits sacrés un nom plein de mystère ;  
Brousse a tissé pour elle un long vêtement blanc  
Qui couvre à plis soyeux son corps chaste et tremblant,  
Et mille sequins d'or lui font un diadème.  
Mais sa seule parure est sa beauté suprême.  
Qu'importe à Séméia l'or et les vains bijoux ?  
Elle ne voit que Dieu !

Prosternée à genoux,  
Elle resta longtemps le front dans la poussière ;  
Enfin elle interrompt son ardente prière,  
Se lève, et vers le ciel étendant les deux bras,  
Epanche ainsi son âme en murmurant tout bas :

« O Père ! O Jéhovah ! Dieu de l'immense espace !  
 Les chérubins de feu, même en voilant leur face,  
 Ne peuvent contempler le trône où tu t'assieds ;  
 L'univers à ta voix se dissipe en fumée....  
 Et pourtant, de terreur et d'amour consumée,  
 Me voici tremblante à tes pieds.

» Jusqu'au fond des sept cieux où ta gloire est voilée,  
 Laisse ma voix monter dans la nuit étoilée  
 Avec les mille bruits qui s'élèvent d'en bas !  
 Toi qui reçois les pleurs de l'hysope, et recueilles  
 Le plus léger soupir qui frémit dans ses feuilles,  
 Dieu bon, ne me repousse pas !

» Ce n'est pas pour moi seule, hélas ! que je t'implore ;  
 C'est pour un peuple entier qui, du soir à l'aurore,  
 Aujourd'hui tend vers toi ses suppliantes mains,  
 Pour ces Hébreux battus comme le grain dans l'aire,  
 Et que depuis longtemps le vent de ta colère  
 A semés sur tous les chemins.

» Il est vrai, trop d'erreurs, de fautes et de crimes  
 Ont attiré sur eux tes rigueurs légitimes ;  
 Trop souvent ils ont fait le mal que tu défends.  
 Mais vois ! sous le soleil est-il pire misère ?  
 Jadis tu fus leur juge, à présent sois leur père ;  
 Ouvre tes bras à tes enfants !

» Souviens-toi qu'Israël, seul dans sa foi profonde,  
 Attend toujours de toi le rédempteur du monde,  
 Le Messie annoncé par ton livre sacré.  
 Ah ! qu'il descende enfin du ciel ! qu'il établisse

Son empire de paix, d'amour et de justice,  
Et qu'Israël soit délivré ! »

## III.

Elle se tait. — La lune à la nature entière  
Verse toujours l'éclat de sa froide lumière.  
Elle écoute. — Les airs restent silencieux.  
Elle regarde. — Et rien ne s'émeut sous les cieux....

Alors elle reprend, mais d'une voix plus tendre,  
Avec ce doux accent qui veut se faire entendre,  
Et qui, prenant sa source au plus profond du cœur,  
Pénètre au fond de l'âme et lui parle en vainqueur :

« Oh ! ne regarde pas à ma propre bassesse !  
Quel est le cœur humain qui soit pur devant toi ?  
Ne vois en moi, Seigneur, que ta sainte promesse  
Ecrute dans ta loi.

» Je sais que je ne suis qu'une argile éphémère  
Où tout rayon du ciel ne peut que se ternir....  
Pourtant c'est une femme un jour qui sera mère  
Du Messie à venir !

» Quoi ! la fille de l'homme être la fiancée,  
La compagne, l'épouse et la mère d'un Dieu !  
Quel rêve ! cette gloire éblouit la pensée  
De ses ailes de feu.

» Cette gloire a le charme effrayant de l'abîme.  
Aussi, quand on m'élut, j'ai pressenti mon sort,

Et mes yeux éblouis dans un éclair sublime  
Ont vu passer la mort.

» On dit que cet espoir est trop vaste pour l'âme ;  
Qu'il ferait éclater tous les cœurs d'ici-bas.  
Qui? vous, Seigneur, aimer une enfant, une femme!

— Eh bien, oui! pourquoi pas?

» Ne vous offensez pas de cette audace extrême ;  
Laissez-moi vous offrir mon cœur dans cet aveu,  
Et vous dire à cette heure : O mon Dieu! je vous aime,  
Je vous aime, ô mon Dieu!

» Oui, si c'est de l'amour que votre amour demande,  
J'en ai tout ce qu'un cœur humain peut contenir.  
Ma tendresse pour vous, Seigneur, est assez grande :  
Votre ange peut venir.

» Qu'il vienne et comble ainsi mon âme insatiable!  
Sans vous, sans votre amour la vie est un néant ;  
Et mon âme est pareille à ce désert de sable  
Qui boirait l'Océan.

» Venez donc, ô Seigneur! renouveler la terre.  
Hélas! plus que jamais elle a besoin de vous.  
Venez! que notre soif enfin se désaltère!  
Penchez-vous jusqu'à nous!

» Et vous, étoiles d'or, vous qui devez m'entendre,  
Et qui semblez d'en haut me suivre avec des yeux,  
De laquelle de vous l'ange doit-il descendre  
En traversant les cieux?

» Mais viendra-t-il?... S'il vient, ô lointaines étoiles!  
O silence des nuits! venez me secourir!  
N'as-tu pas dit, mon Dieu, que, quand tu te dévoiles,  
Ton aspect fait mourir? »

## IV.

C'est ainsi que, planant au-dessus de la terre,  
La vierge d'Israël, dans la nuit solitaire,  
S'exalte et se consume au feu de son désir.  
— Tout à coup elle voit la lune s'obscurcir;  
Elle entend palpiter des ailes dans la nue;  
Sur le ciel glisse au loin une forme inconnue....  
Frissonnante, éperdue, elle ferme les yeux :  
« C'est lui, dit-elle, il vient! J'ai vu s'ouvrir les cieux! »  
Comme un arc qui se rompt sous la flèche lancée,  
Son sein se brise au choc de l'ardente pensée.  
Une extase d'amour, de joie et de terreur  
D'un foudroyant éclair lui traverse le cœur....  
C'en est trop. Dévoré par la céleste flamme,  
Son corps frêle et charmant ne retient plus son âme,  
Qui jusqu'au fond du ciel vers Dieu poursuit son vol....  
Ce qui fut Séméia s'affaisse sur le sol,  
Tombe, se brise et meurt. Et ses sœurs les étoiles  
La contemplant de loin couchée en ses longs voiles,  
Tandis que sur son front, dans l'ombre de la nuit,  
Un vol de cygnes blancs fend l'air, passe et s'enfuit.





## POST-SCRIPTUM



*Les dernières pages de Cédric XXIII venaient d'être tirées, quand on s'aperçut que le volume n'avait pas la corpulence ordinaire ; il n'était arrivé, en effet, qu'à cet état indécis où un livre n'est plus une plaquette et n'est pas encore un volume. Pour donner une forme respectable à mon Théâtre inédit, l'imprimeur me pria donc de lui envoyer quelques pages supplémentaires. Quelle chance inattendue pour Annibal ! et quelle tentation pour son père ! Mais l'avant-propos est là ; ce qui est écrit est écrit ; n'ai-je pas promis de le sacrifier ? Moins heureux qu'Abraham, j'ai dû aller jusqu'au bout ; et même, afin d'en être plus sûr, j'ai enfermé mon Annibal dans un tiroir à triple tour, me promettant bien d'en jeter la clef à la mer.*

*Cependant il fallait songer à la copie nécessaire. Un heureux hasard me tira d'embarras et vint sauver mon volume d'une maigreur ridicule. En enfermant Annibal dans son tombeau, je retrouvai de vieilles feuilles jaunies qui dormaient au fond de ce tiroir depuis bien des années. Quel poète n'a pas de tiroir secret où reposent*



*en paix ses péchés de jeunesse avec des fleurs fanées, des rubans pâlis et de mauvais vers pleins de bons sentiments? Bref, j'y trouvai les pages de supplément demandées. C'était un prologue en vers, et l'avouerais-je? le prologue d'une tragédie encore, mais qu'on se rassure! d'une tragédie restée inachevée, celle-là. Elle avait pour sujet et pour titre Julien l'Apostat, et devait peindre notre Gaule au IV<sup>e</sup> siècle, ainsi que la figure étrange de cet empereur païen qui tenta de restaurer ses dieux, malgré le plein et irrésistible essor de la jeune société chrétienne. Après avoir écrit le prologue et quelques scènes du premier acte, je sentis la difficulté du sujet et mon impuissance; je laissai donc ma tragédie inachevée, et elle le restera, comme tant d'autres projets d'ici-bas, littéraires ou non.*

E. G.



PROLOGUE  
DE  
JULIEN L' APOSTAT

## PERSONNAGES

JULIEN.

ALEXIS, jeune moine.

L'IGOUMÈNE.

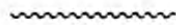
LE PRÉFET DU PRÉTOIRE.

*La scène est à Constantinople au IV<sup>e</sup> siècle.*

PROLOGUE

DE

JULIEN L' APOSTAT



La terrasse d'un couvent. — Vue sur le Bosphore. — Soleil couchant.

SCÈNE I<sup>re</sup>.

JULIEN, seul, en robe de moine.

JULIEN.

Le soleil va plonger sous l'horizon ; il dore  
Constantinople assise aux rives du Bosphore  
De ses derniers rayons adoucis. On dirait  
Que de ces bords charmants il s'éloigne à regret.  
O Sminthée-Apollon ! Phœbus ! ami céleste !  
De ton culte en ces lieux vois donc ce qui te reste :  
Combien d'adorateurs, ô jeune Olympien !  
Peux-tu compter encore ? Un seul ! moi, Julien.  
Abaisse tes regards jusqu'à moi, Dieu propice !  
Fais-moi le cœur d'airain pour subir mon supplice.  
Dieu jeune et triomphant, chez Admète éprouvé,  
Dis-moi pourquoi l'on souffre et comme on est sauvé !  
Neveu d'un empereur, et Porphyrogénète,

Sous un culte nouveau j'ai dû courber la tête,  
 Et dans l'ombre d'un cloître où mes jours sont bannis,  
 Cacher mon front rasé par des ciseaux bénits.  
 Mais, ô dieux immortels de la Grèce et de Rome !  
 Sous cet ignoble habit de moine il reste un homme.  
 Si mon corps est captif, ma pensée est à moi,  
 Et je vous ai gardé fidèlement ma foi.

Il se lève et marche à grands pas.

En attendant, je suis en enfer, je me ronge ;  
 J'étouffe sous ce froc d'opprobre et de mensonge.  
 Moine ! et j'ai vingt-quatre ans ! Eh quoi ! me faudra-t-il  
 Mourir obscurément dans cet ignoble exil ?  
 Alexandre, à cet âge, avait conquis la terre ;  
 Et moi, moi, je croupis au fond d'un monastère !  
 Pourquoi les dieux m'ont-ils interdit tout essor ?  
 Le temps perdu peut-il se racheter encor ?  
 Oui. César était vieux quand il fit la conquête  
 Du monde entier pour voir Rome à ses pieds muette.  
 A peine s'il avait mis les pieds dans un camp ;  
 C'était un politique, un tribun éloquent ;  
 Quoique apprenti tardif, comme moi, dans la guerre,  
 Il sut faire un métier qu'il ne connaissait guère,  
 Et n'en devint pas moins le plus grand des soldats.  
 La gloire ne s'acquiert qu'au milieu des combats.  
 Sur l'abîme du temps quel nom mortel surnage ?  
 Celui du héros seul ! Le reste fait naufrage.  
 Alexandre, César, Marc-Aurèle.... et puis rien !  
 Qui sait ? La terre un jour y joindra Julien.  
 — Oh ! si jamais j'étais empereur ! quelle fête !  
 Je serais libre enfin ! Mon âme satisfaite

Pourrait donc sous le ciel largement se mouvoir !  
 Au fond, la liberté n'appartient qu'au pouvoir.  
 Oui, d'Afrique en Europe, et du Bosphore au Tibre,  
 Dans le monde romain seul l'empereur est libre ;  
 Le reste est prosterné devant le joug sacré.  
 Comme je pétrirais l'univers à mon gré !  
 Infusant une autre âme à cette molle argile,  
 Je proscrirais partout l'esprit de l'Évangile ;  
 Je rouvrirais l'Olympe à mes dieux exilés ;  
 Les Parthénons déserts se verraient repeuplés,  
 Et les beaux marbres blancs des cellas en ruines  
 Nous rendraient la splendeur de leurs formes divines.

Il se rassied, la tête dans les mains.

Dois-je espérer encor ? Que puis-je devenir ?  
 Que me réserve donc l'insondable avenir ?  
 Ah ! quels que soient les jours que le ciel me destine,  
 Pourrai-je regretter cette affreuse sentine ?  
 En quoi le sort peut-il m'être plus malfaisant ?  
 Rien ne peut dépasser l'horreur de mon présent.  
 Et quel triste passé !

Une pause.

Que la vie est étrange !

Et comme autour de nous à chaque instant tout change !  
 N'était-ce pas hier que dans un grand palais,  
 Mes blonds cheveux au vent, tout petit je jouais ?  
 Et je voyais passer dans le fond de la salle,  
 Grave, éclatant, vêtu de pourpre orientale,  
 L'empereur Constantin, mon oncle redouté.  
 Comme il me semblait vieux et plein de majesté !  
 J'avais six ans alors. Constantin meurt. L'orage

Fond sur moi. Quel réveil ! des cris d'horreur, de rage,  
 La révolte en hurlant bondit sur les degrés ;  
 Tout fuit. Autour de moi, les miens sont massacrés.  
 Un serviteur pieux, un prêtre me dérobe,  
 Et m'emporte sanglant dans un pan de sa robe.  
 Puis la fuite, l'exil, et plus tard, le couvent !  
 Voilà ma vie errante et mon destin mouvant.  
 Quel malheur peut encor frapper ma jeune tête ?  
 J'ai bien fait d'adopter ta doctrine, Epictète.

Alexis s'approche sans être vu de Julien.

## SCÈNE II.

JULIEN, ALEXIS.

ALEXIS, timidement.

Seigneur ! pardonnez-moi si j'ose vous troubler :  
 On était inquiet....

JULIEN, surpris.

Ah ! qui vient me parler ?  
 C'est toi, mon petit moine ? Approche, sycophante !  
 Ta bassesse me plaît et ton air faux m'enchanté :  
 Si jeune et si pervers ! Tu réjouis mon cœur.

ALEXIS.

Vous serez donc toujours ironique et moqueur ?

JULIEN.

Tant que tu resteras un petit hypocrite.

ALEXIS.

Vous me traitez plus mal que je ne le mérite.

JULIEN.

O cher petit serpent réchauffé dans mon sein,  
Qu'au seuil de ma cellule on a mis à dessein !  
As-tu bien rapporté, ce soir, à l'igoumène  
Tous les péchés commis par ma faiblesse humaine ?  
As-tu bien tout redit, sans honte et sans égards,  
Mes gestes, mes propos et mes moindres regards ?  
Il faut être fidèle et bien remplir sa tâche.

ALEXIS.

Moi ! seigneur, vous trahir ? comme ce serait lâche !

JULIEN.

Mais puisque je le sais, ce n'est plus me trahir.  
A des ordres sacrés tu ne fais qu'obéir.  
Poursuis ! tu gagneras, à cet office étrange,  
D'aller tout droit au ciel et d'être un jour un ange ;  
Et chez les séraphins tu pourras, s'il le faut,  
Reprendre ton métier pour l'exercer là-haut.

ALEXIS.

Prince, vous lisez mal dans le fond de mon âme ;  
Je ne me prête pas à ce service infâme.  
L'amitié, le respect, au besoin la terreur  
M'enchaînerait aux pieds d'un neveu d'empereur.  
N'êtes-vous pas toujours un Porphyrogénète ?



Vous serez empereur, pour peu que Dieu s'y prête ;  
Alors souvenez-vous de moi qui vous aimais.

JULIEN.

Espion de mon cœur, moi t'oublier ? jamais !  
Si je règne un beau jour, je te fais mon complice  
Et te nomme aussitôt mon préfet de police.  
Dis, cela te va-t-il ? Allons, parle ?

ALEXIS.

Préfet !

Préfet, avez-vous dit ?

JULIEN.

Je l'ai dit en effet.

ALEXIS.

Vraiment ? Vous le jurez ?

JULIEN.

Sans doute, je le jure.

ALEXIS.

Et par qui ?

JULIEN.

Par le dieu du mensonge, Mercure.

ALEXIS.

Seigneur, vous blasphémez.

JULIEN.

Quelquefois, j'en conviens.

ALEXIS.

Vous oubliez toujours que nous sommes chrétiens !  
Mais vous n'oublierez pas, seigneur, votre promesse ?

JULIEN.

Non, jeune ambitieux ! J'en jure par la messe  
A présent, si tu veux. Tu parais y tenir ?  
Et pourquoi donc ?

ALEXIS.

Mon Dieu ! qui connaît l'avenir ?  
Notre saint empereur peut, d'un instant à l'autre,  
Partager avec vous l'empire.

JULIEN.

Bon apôtre !

Qu'en sais-tu ?

ALEXIS.

Mais, seigneur, on le dit à la cour,  
Au couvent et partout : c'est le seul bruit du jour.  
On dit même, et combien j'aimerais à le croire !  
Qu'on attend dans ces murs le préfet du prétoire,  
Chargé par l'empereur de vous mander vers lui.

JULIEN, à part.

Dit-il la vérité, par hasard, aujourd'hui ?

On entend la cloche du couvent.

La cloche sonné, adieu, va prier ! Moi, je reste.  
Voici mon temple à moi, cette voûte céleste.

ALEXIS, en s'en allant et scandalisé.

Oh !

JULIEN, seul.

Libre ! libre enfin ! Ah ! ce serait trop beau.  
N'importe ! il faut d'abord sortir de ce tombeau.

### SCÈNE III.

JULIEN, L'IGOUMÈNE et ALEXIS au fond.

L'IGOUMÈNE, arrêtant Alexis et tout bas.

Eh bien, que faisait-il ? est-il toujours farouche,  
Ironique, hautain, le blasphème à la bouche ?  
Ne sait-il rien encor ?

ALEXIS.

Non, seigneur ; sombre, amer,  
Il n'a fait que rêver en regardant la mer.

L'IGOUMÈNE.

Abordons-le ! Seigneur....

JULIEN.

Sans doute, à la chapelle  
Vous venez m'avertir que la cloche m'appelle....

## L'IGOUMÈNE.

Non, mon prince ; à cette heure il s'agit d'autre soin ;  
Un ordre aussi pressant vous appelle plus loin.  
Sa Majesté vous mande auprès d'elle ; à la porte  
Une litière attend, qu'accompagne une escorte.  
Le préfet du prétoire à l'instant va venir,  
Et j'accours en tremblant pour vous en prévenir.  
Peut-être que le cloître et notre paix profonde  
Vous ont intercepté les vains bruits de ce monde.  
Mais à Constantinople on dit que, dans ce jour,  
Un changement subit s'est produit à la cour.  
On vous mande au palais ; de là cent conjectures :  
Exil, prison, mort même, ou bien grandeurs futures. ..

## JULIEN.

Soit, n'ai-je pas ici la prison et l'exil ?  
Quant à la mort, j'y suis tout prêt.

## L'IGOUMÈNE.

Ainsi soit-il !

J'admire en ce moment la force de votre âme.  
Mais n'oubliez jamais que le Christ la réclame,  
Et que, pour racheter les humbles et les rois,  
Un Dieu sauva le monde en mourant sur la croix.  
— On vient. C'est le préfet.

## LE PRÉFET DU PRÉTOIRE.

Prince auguste et très sage !

Permettez qu'à vos pieds je dépose un message :  
Votre cousin, Constance, au palais vous attend,  
Et sans retard.

JULIEN, se levant.

C'est bien. J'obéis à l'instant.



## T A B L E



|                                        |     |
|----------------------------------------|-----|
| AVANT-PROPOS. . . . .                  | v   |
| La Fiancée de l'Ange . . . . .         | 1   |
| Métella . . . . .                      | 105 |
| Cédric XXIII . . . . .                 | 181 |
| Note . . . . .                         | 281 |
| POST-SCRIPTUM . . . . .                | 291 |
| Prologue de Julien l'Apostat . . . . . | 293 |

70711713







